

Etudes Marxistes

N°22 – 2^{ème} trimestre 1994

Karl Marx, Le Capital, livre I

Le développement de la production capitaliste

Extraits commentés par Thomas Gounet

Si, depuis Marx jusqu'à nos jours, il est de bon ton de crier à «la mort du marxisme», contre tous ses adversaires le marxisme a fait la preuve de sa fécondité et de son efficacité créatrice.

Il a permis à des milliers d'hommes, aliénés depuis des millénaires, de se libérer économiquement et socialement. Il donne aux asservis du Tiers Monde et du monde capitaliste une conscience lucide de leurs possibilités libératrices. Il donne à la classe ouvrière et à ses alliés une méthode scientifique de combat pour construire une société qui mettra fin à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le marxisme unifie en lui science et philosophie et érige en principe premier que la pierre angulaire de la connaissance est donnée par le critère de la pratique qui, seul, garantit que la construction conceptuelle correspond à la réalité objective.

Comme toute science, le marxisme se développe sans pour cela détruire ses principes, mais, basé sur la vérification expérimentale, il n'est pas un dogme.

Pour un marxiste toute vérité est à la fois relative et absolue, c'est-à-dire, comme le soulignait Lénine (1) faisant référence à Marx et à Engels : «qu'elle admet la relativité de toutes nos connaissances non point au sens de la négation de la vérité objective, mais au sens de la réalité historique des limites de l'approximation de nos connaissances par rapport à cette vérité».

Nous vivons dans un monde en plein bouleversement : internationalisation de l'économie, nouvelles technologies, Tiers Monde croulant sous le poids des dettes, poussée de l'extrême-droite...

La revue «Etudes Marxistes» veut rendre compte des analyses matérialistes, progressistes susceptibles d'affiner la réflexion marxiste dans tous les domaines de l'actualité comme dans ceux du passé qui éclairent les situations d'aujourd'hui.

Elle se veut aussi un instrument de réflexion pour tous ses lecteurs ; c'est dans cet esprit que nous souhaitons leur collaboration à la critique des articles que nous publions et, d'avance, nous les en remercions.

Le comité de rédaction

(1) Matérialisme et empiriocriticisme Lénine, Oeuvres complètes, Tome 14, page 139.

Sommaire :

I - La marchandise et la monnaie (p.4)

II - La transformation de l'argent en capital (p.14)

III - La production de la plus-value absolue (p.17)

IV - La production de la plus-value relative (p.32)

V - Nouvelles recherches sur la production de la plus-value (p.67)

VI - Le salaire (p.72)

VII - L'accumulation du capital (p.74)

VIII - L'accumulation primitive (p.99)

Edition électronique réalisée par Vincent Gouysse. Cette revue est à prendre en compte à titre documentaire (Cf. « Impérialisme et anti-impérialisme ».)

WWW.MARXISME.FR

Avant-propos

Qui, de nos jours, lit encore un livre de Marx ? Qui croit pouvoir y trouver une réponse aux problèmes qu'il se pose aujourd'hui ? Il est clair que, dans nos sociétés occidentales, ce nombre de personnes diminue. Les ouvrages marxistes occupent, dans les librairies, une place de plus en plus restreinte. Parfois, ils sont perdus dans diverses rubriques à l'intitulé plus neutre comme "économie", "philosophie" ou "sociologie". D'autres fois, ils sont dissimulés dans le coin le plus reculé du magasin que seul le flair d'un Sherlock Holmes peut découvrir. Pourtant, il n'y a guère, quinze ans tout au plus, Marx se trouvait en ordre utile des lectures recommandées à tout intellectuel, à tout étudiant. Des rayons entiers lui étaient consacrés, ainsi qu'à ses exégètes et à ceux qui voulaient poursuivre l'analyse de la réalité à l'aide des outils du matérialisme historique et dialectique. Que s'est-il passé ? Est-ce donc qu'en quinze ans la réalité a à ce point changé que les vertus scientifiques que l'on accordait alors à Marx et à ses "disciples" se sont évaporées ? Ou est-ce qu'auparavant bon nombre d'auteurs ont été bernés par une religion baptisée le marxisme et qu'aujourd'hui les masques mystificateurs sont tombés ? Pour Etudes marxistes, il ne fait aucun doute que ce qui a réduit l'intérêt des lecteurs pour le marxisme est, d'une part, l'offensive de la droite depuis les années Reagan pour justifier les politiques capitalistes contre la crise et pour criminaliser les révolutionnaires, et, d'autre part, l'effondrement du socialisme dans les pays de l'Est. Ce sont pourtant deux éléments qui n'ont rien à voir avec la véracité des analyses de Marx. Marx écrivait sur le capitalisme, il critiquait les experts économiques bourgeois, il dépeignait la misère de ouvriers, il décrivait la lutte de classes à son époque et en tirait des conclusions plus générales sur le mode de production capitaliste. Subitement, depuis que Reagan a chanté que tout allait bien et depuis que le mur de Berlin a été démoli, il n'y aurait plus de riches ni de pauvres, la misère la plus effroyable dans le tiers-monde aurait disparu, les travailleurs vivraient dans des conditions de confort inégalées à la fois dans les usines et chez eux, la démocratie aurait à ce point progressé que l'Etat se serait mué en garant des intérêts des plus nécessiteux, le racisme aurait été définitivement rangé au musée des antiquités, bref le capitalisme, sauvage ou civilisé, serait devenu le seul et le meilleur système du monde. Quelle imbécillité !

Etudes marxistes se propose donc de publier une version écourtée du Capital, l'oeuvre économique majeure de Karl Marx. C'est ce que Marx a vraiment dit, une série de citations entrecoupées de commentaires permettant d'éclairer les propos de Marx, d'établir le lien entre chacun d'eux et de montrer en quoi ces opinions expliquent des phénomènes tout à fait actuels. Car ce qui étonne, même à ceux qui ont déjà lu Marx, c'est l'actualité de ses théories. Combien de syndicalistes confrontés avec la flexibilité, la prolongation du temps de production, avec l'introduction des machines, avec la hausse permanente de la productivité... ne devraient-ils pas étudier ces pages où Marx précise les stratégies patronales pour augmenter la création de la plus-value, c'est-à-dire en d'autres termes l'exploitation du travail ouvrier ? Combien d'antiracistes assaillis par les adversaires des frontières ouvertes ne devraient-ils pas comprendre que le mouvement des populations sous le capitalisme est presque complètement soumis aux lois de l'accumulation et que ce sont ces lois inscrites dans le mode de production capitaliste même qui sont la cause des mouvements et non les populations immigrées ? Combien de démocrates convaincus dans la noblesse du slogan de la Révolution française "Liberté, égalité, fraternité" ne devraient-ils pas parcourir cette section sur l'accumulation primitive qui montre que le capitalisme a été enfanté dans la violence la plus barbare et la plus brutale, où la liberté se limitait aux plus brigands des propriétaires fonciers et des industriels d'exploiter le travail d'autrui, l'égalité se rapportait aux prolétaires, chassés de leurs biens, à crever de faim sans distinction d'âge ni de sexe et la fraternité consistait en la charité que voulaient bien accorder les premiers aux seconds ? Combien de tiers-mondistes assommés par les théories des organisations internationales (Banque mondiale, FMI, etc.) sur le libre-échange ne devraient-ils pas se jeter sur les passages expliquant le développement inégal, la concurrence acharnée jusqu'à la mort des capitalistes entre eux et l'utilisation des colonies, c'est-à-dire les actuels pays pauvres de la planète, pour battre les rivaux étrangers ? Combien de ces lecteurs finalement ne devraient-ils pas saisir que les maux qu'ils rencontrent dans la vie de tous les jours proviennent d'un système fondé sur la différence en classes sociales, le capitalisme, et qu'il est temps d'en construire un autre qui vise l'abolition de ces classes, le socialisme ? C'est ce qu'on trouve dans Le Capital de Marx.

La lecture du Capital n'est pas d'un accès facile. Autant le préciser d'emblée. Le but de ce numéro n'est pas d'aplanir ces difficultés. Il est plutôt de donner à des intellectuels, à des militants un outil d'analyse fondé sur le marxisme. En lisant ce numéro, et le numéro suivant consacré aux livres 2 et 3, ils pourront trouver ce que Marx écrit sur une question précise et un commentaire destiné soit à clarifier la citation (en présentant une illustration chiffrée par exemple), soit à montrer en quoi le problème décrit par Marx se retrouve aujourd'hui sous une forme similaire ainsi que la réponse apportée par le fondateur du matérialisme historique. Le choix des citations et des commentaires est entièrement subjectif. Dans ce sens, ce numéro d'Études marxistes ne tient pas du tout à se substituer à la lecture du Capital. Au contraire, il voudrait l'encourager. Mais tout le monde n'est pas prêt à se "farcir" les quelque 2.157 pages (de la version de poche). Aussi ce numéro pourra renseigner le lecteur intéressé à la fois sur les endroits qu'il voudrait approfondir et sur le contexte exact dans lequel ce passage intervient dans l'ensemble de l'argumentation de Marx. Le numéro présent est consacré uniquement au livre 1er du Capital, intitulé "Le développement de la production capitaliste". Le numéro suivant portera sur les livres 2 (plus court) et 3. Le livre 2 porte sur "Le procès de circulation du capital" et le 3 sur "Le procès d'ensemble de la production capitaliste".

L'origine du Capital remonte au début des années 1850. Karl Marx rassemble du matériel de l'économie bourgeoise afin de la critiquer et d'expliquer la cause de l'inégalité des richesses. Dans une lettre datée du 22 février 1858, Marx annonce à Lassalle, installé à Düsseldorf, l'état d'avancement de ses travaux et son projet final. "L'exposé, je veux dire le mode d'exposition, est tout à fait scientifique, donc il ne contrevient pas aux règlements de police au sens habituel. Le tout est divisé en six livres : 1. Du Capital (contient quelques chapitres d'introduction). 2. De la propriété foncière. 3. Du travail salarié. 4. De l'Etat. 5. Commerce international. 6. Marché mondial. Je ne peux m'empêcher, naturellement, de faire de temps en temps des allusions critiques à d'autres économistes, de polémiquer par exemple avec Ricardo, dans la mesure où lui-même, parce que bourgeois, est contraint de commettre des bévues même d'un point de vue strictement économique" (1). En 1859, paraît effectivement la première partie de la série, intitulée "Contribution à la critique de l'économie politique". Marx explique son idée : "J'examine le système de l'économie bourgeoise dans l'ordre suivant : capital, propriété foncière, travail salarié ; Etat, commerce extérieur, marché mondial. Sous les trois premières rubriques, j'étudie les conditions d'existence économiques des trois grandes classes en lesquelles se divise la société bourgeoise moderne ; la liaison des autres rubriques saute aux yeux. La première section du livre premier, qui traite du capital, se compose des chapitres suivants : 1° la marchandise ; 2° la monnaie ou la circulation simple ; 3° le capital en général. Les deux premiers chapitres forment le contenu du présent volume" (2).

Marx ne continuera pas précisément sur cette voie. Ou plus exactement, il approfondira son analyse de la production capitaliste. Il accumule des notes sur l'économie politique au début des années 1860, plus de 2.500 pages. En 1867, il sort le premier livre du Capital, centré sur la production de plus-value. Il a en vue de poursuivre la publication des autres tomes. Mais d'autres tâches l'appellent : l'Association internationale des travailleurs (la 1ère Internationale), née en 1864, l'occupe de plus en plus; la Commune de Paris en 1871 qu'il soutient l'amène à adapter sa position sur l'Etat. Enfin, la maladie le ronge progressivement. Vivant dans la misère, Marx sent qu'il n'aura pas le temps de terminer les deux autres livres en préparation. Il meurt en 1883. Engels publie le livre 2 en 1885 et le livre 3 en 1894, sur base des notes de Marx. Il n'empêche que Le Capital constitue l'oeuvre la plus achevée de Karl Marx (et de tout autre auteur d'ailleurs) sur la critique économique du capitalisme. Par la suite, Karl Kautsky éditera ce que certains appelleront le livre 4 du Capital, les Théories sur la plus-value, et qui est composé des notes que Marx a écrites sur les économistes bourgeois de 1861 à 1863 en préparation du Capital. Mais cette partie ne sera pas traitée par Études marxistes.

Le comité de rédaction

(1) Marx & Engels, Correspondance, éditions du Progrès, Moscou, 1971, p.99.

(2) Karl Marx, Contribution à la critique de l'économie politique, éditions du Progrès, Moscou, 1975, p.3.

Première section : La marchandise et la monnaie

I : La marchandise

I. - Les deux facteurs de la marchandise : valeur d'usage et valeur d'échange ou valeur proprement dite. (Substance de la valeur. Grandeur de la valeur.)

"La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme "une immense accumulation de marchandises" (p.41).

C'est pourquoi Marx commencera par étudier la marchandise et la production marchande avant d'aborder la production capitaliste proprement dite.

"La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce" (p.41).

Autrement dit : une marchandise doit d'abord avoir une utilité quelconque pour l'homme. C'est son aspect matériel. Une montre est échangée parce qu'elle est utile à celui qui l'achète, elle lui permettra de connaître l'heure.

"L'utilité d'une chose fait de cette chose une valeur d'usage. Mais cette utilité n'a rien de vague et d'indécis. Déterminée par les propriétés du corps de la marchandise, elle n'existe point sans lui" (p.41).

Mais à côté de cette utilité, de cette valeur d'usage, il y a aussi un rapport quantitatif d'échange, autrement dit une valeur d'échange :

"Les valeurs d'usage ne se réalisent que dans l'usage ou la consommation. Elles forment la matière de la richesse, quelle que soit la forme sociale de cette richesse. Dans la société que nous avons à examiner, elles sont en même temps les soutiens matériels de la valeur d'échange. La valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport quantitatif comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèce différente s'échangent l'une contre l'autre, rapport qui change constamment avec le temps et le lieu" (p.42).

Le rapport d'échange s'établit de cette façon: une table s'échange contre deux chaises. Qu'est-ce qui détermine ce rapport quantitatif ? Est-ce la valeur d'usage, l'utilité d'une marchandise ?

"Mais, d'un autre côté, il est évident que l'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange et que tout rapport d'échange est même caractérisé par cette abstraction" (p.42).

Il est clair que, si une table vaut deux chaises, ce n'est pas parce que la table serait deux fois plus utile que la chaise. Si c'était le cas, il faudrait s'étonner de ce que le pain, produit vital s'il en est, soit si bon marché et, d'autre part, le diamant, produit d'apparat, si cher.

Mais donc, si ce n'est la valeur d'usage qui détermine le rapport quantitatif d'échange, qu'est-ce qui le fixe ?

"La valeur d'usage des marchandises une fois mise de côté, il ne leur reste plus qu'une qualité, celle d'être des produits du travail. Mais déjà le produit du travail lui-même est métamorphosé à notre insu. Si nous faisons abstraction de sa valeur d'usage, tous les éléments matériels et formels qui lui donnaient cette valeur disparaissent à la fois. Ce n'est plus, par exemple, une table, ou une maison, ou du fil, ou un objet utile quelconque ; ce n'est pas non plus le produit du travail du tourneur, du maçon,

de n'importe quel travail productif déterminé. Avec les caractères utiles particuliers des produits du travail disparaissent en même temps, et le caractère utile des travaux qui y sont contenus, et les formes concrètes diverses qui distinguent une espèce de travail d'une autre espèce. Il ne reste donc plus que le caractère commun de ces travaux ; ils sont tous ramenés au même travail humain, à une dépense de force humaine de travail sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée" (p.43).

Ce qui détermine le rapport quantitatif d'échange entre deux marchandises est quelque chose qui doit leur être commun. Or, qu'est-ce qui est commun entre un pain et un diamant, entre une maison et une voiture, entre une table en bois et une chaise en plastique ? C'est que tous ces objets sont le produit d'un travail humain.

Mais un travail humain est d'abord une activité de transformation d'un objet en un autre: de blé en pain, de pierre en diamant, de briques et de tuiles en maison, de composants en automobile, de bois en table, de plastique en chaise. Cela demande une dextérité ou une technique particulière, propre à chaque marchandise. Il est clair que ce n'est pas cet aspect particulier qui est la caractéristique commune aux marchandises. La transformation du blé en pain requiert une série de gestes et de mouvements qui sont propres au boulanger et que la confection d'une table en bois demande d'autres opérations. Ce n'est pas cela qui fonde le rapport quantitatif entre un pain et une table en bois.

Mais le travail humain, c'est aussi une dépense de force humaine, d'efforts manuels et intellectuels consacrés à la production. Dans ce cas, le travail humain n'est plus considéré dans son aspect particulier, mais dans sa forme générale : pour accomplir la transformation d'un objet en un autre, tout homme doit dépenser une certaine énergie. C'est cette dépense de force humaine qui est commune à toute marchandise et qui forme la base de la comparaison des marchandises entre elles.

En conclusion :

"Le quelque chose de commun qui se montre dans le rapport d'échange ou dans la valeur d'échange des marchandises est par conséquent leur valeur ; et une valeur d'usage, ou un article quelconque, n'a une valeur qu'autant que du travail humain est matérialisé en elle" (p.43).

Donc, s'il faut consacrer deux fois plus de forces humaines pour produire une table que pour confectionner une chaise, voilà la raison pour laquelle une table vaudra deux chaises à l'échange. La mesure la plus adéquate pour calculer cette dépense d'énergie est le temps de travail qu'il a fallu pour produire un bien. Ainsi, s'il faut huit heures pour produire une table et quatre heures pour monter une chaise, une table vaudra deux chaises.

Mais ce temps de travail doit être pris non pas en tant que temps qui a été réellement effectué car il se pourrait que le vendeur de tables soit aux prises avec un vendeur de chaises particulièrement paresseux, mettant huit heures pour faire une chaise. Il s'agit d'un temps de travail moyen ou social. On sait qu'il faut quatre heures pour produire une chaise et, si un producteur va moins vite, tant pis pour lui.

"Chaque force de travail individuelle est égale à toute autre, en tant qu'elle possède le caractère d'une force sociale moyenne et fonctionne comme telle, c'est-à-dire n'emploie dans la production d'une marchandise que le temps de travail nécessaire en moyenne ou le temps de travail nécessaire socialement. Le temps socialement nécessaire à la production des marchandises est celui qu'exige tout travail, exécuté avec le degré moyen d'habileté et d'intensité et dans des conditions qui, par rapport au milieu social donné, sont normales" (p.44).

Le degré moyen d'habileté et d'intensité indique que, si ce n'est pas le cas, si une industrie travaille plus intensément ou avec des qualifications supérieures, la valeur de la marchandise sera plus élevée.

Mais en résumé :

"C'est donc seulement le quantum de travail, ou le temps de travail nécessaire, dans une société donnée, à la production d'un article qui en détermine la quantité de valeur" (p.44).

Ainsi, si le boulanger réussit à pétrir en moyenne 30 pains en une heure, avec ses outils qu'il a confectionnés lui-même, et que le tailleur parvient à tailler un diamant en mille heures, un diamant vaudra 30.000 pains. De même, si un architecte met deux mille heures à bâtir une maison et qu'un constructeur prend 400 heures à monter une automobile, y compris le temps mis pour la fabrication des composants, une maison vaudra cinq voitures. Si le menuisier passe huit heures à faire une table en bois et que la société de plastique produise une chaise en quatre heures, une table vaudra deux chaises.

"La quantité de valeur d'une marchandise resterait évidemment constante si le temps nécessaire à sa production restait aussi constant. Mais ce dernier varie avec chaque modification de la force productive du travail, qui, de son côté, dépend de circonstances diverses, entre autres de l'habileté moyenne des travailleurs ; du développement de la science et du degré de son application technologique ; des combinaisons sociales de la production ; de l'étendue et de l'efficacité des moyens de produire et des conditions purement naturelles" (p.44).

Si la construction automobile connaît une révolution organisationnelle et technologique permettant d'abaisser le temps de production de 400 à 200 heures, l'échange entre une maison et une voiture passera d'un rapport de un à cinq à un rapport de un à dix.

"En général, plus est grande la force productive du travail, plus est court le temps nécessaire à la production d'un article, et plus est petite la masse de travail cristallisée en lui, plus est petite sa valeur. Inversement, plus est petite la force productive du travail, plus est grand le temps nécessaire à la production d'un article, et plus est grande sa valeur" (p.45).

La productivité du travail humain est donc un élément important de la détermination de la valeur. Plus un travail est productif, plus la valeur d'une marchandise, c'est-à-dire le temps socialement nécessaire qu'il faudra pour produire cette marchandise, sera petite.

En conclusion :

"Nous connaissons maintenant la substance de la valeur : c'est le travail. Nous connaissons la mesure de sa quantité : c'est la durée du travail" (p.45).

II. - Double caractère du travail présenté par la marchandise

"Le travail qui se manifeste dans l'utilité ou la valeur d'usage de son produit, nous le nommons tout simplement travail utile" (p.46).

De même que Marx a distingué la valeur d'usage de la valeur d'échange, il dissocie le travail utile du travail en général.

"A l'ensemble des valeurs d'usage de toutes sortes correspond un ensemble de travaux utiles également variés, distincts de genre, d'espèce, de famille - une division sociale du travail" (p.46).

Le travail du boulanger n'est pas celui du tailleur de diamant. Celui du maçon n'est pas celui de l'ouvrier de chaîne. Celui du menuisier n'est pas celui de l'ouvrier du plastique. Chaque travail définissant un métier différent, on obtient une division sociale du travail entre différents métiers aboutissant à des produits différents. Marta Harnecker définit la division sociale du travail comme suit

: c'est "la répartition des différentes tâches que les individus accomplissent dans la société (tâches économiques, idéologiques ou politiques) en fonction de la situation que ces individus occupent dans la structure sociale" (Les concepts élémentaires du matérialisme historique, éditions Contradictions-L'Harmattan, p.47). Il est clair que cette division n'est pas propre à la production marchande.

"C'est donc entendu : la valeur d'usage de chaque marchandise recèle un travail utile spécial ou une activité productive qui répond à un but particulier. Des valeurs d'usage ne peuvent se faire face comme marchandises que si elles contiennent des travaux utiles de qualité différente. Dans une société dont les produits prennent en général la forme marchandise, c'est-à-dire dans une société où tout producteur doit être marchand, la différence entre les genres divers des travaux utiles qui s'exécutent indépendamment les uns des autres pour le compte privé de producteurs libres se développe en un système fortement ramifié, en une division sociale du travail" (p.46).

Pour qu'il y ait échange, il faut d'abord que les hommes s'occupent à des activités différentes. S'ils étaient tous à faire la même chose, par exemple à chasser le bison, il n'y aurait pas de division sociale du travail et donc pas d'échange. Une forte ramification de la société en travaux différents est un préalable à l'échange. En plus, il faut que ces travaux soient utiles de telle sorte que les produits de ces travaux soient nécessaires aux hommes qui ne les produisent pas.

Pendant des années, l'homme a confectionné lui-même ses vêtements. A partir du moment où il n'a plus le temps de le faire lui-même, occupé lui-même à d'autres tâches, il a dû faire appel à un tailleur qui lui vendit des habits.

"En tant qu'il produit des valeurs d'usage, qu'il est utile, le travail, indépendamment de toute forme de société, est la condition indispensable de l'existence de l'homme, une nécessité éternelle, le médiateur de la circulation matérielle entre la nature et l'homme" (p.46-47).

Dans notre société capitaliste, le travail est fortement décrié car il est vu comme travail producteur uniquement de valeur d'échange. Mais toute société a besoin de travaux utiles. C'est en ce sens que toute société doit être fondée sur le travail et l'est effectivement.

C'est notre argument fondamental contre les théories qui prônent l'allocation universelle en tant que principe de société. Une société ne peut se contenter de redistribuer des richesses, elle doit les produire sous peine de disparaître. De même, l'homme doit produire des richesses, sans quoi il ressentira son inutilité et sera considéré à juste titre comme un parasite par ses concitoyens.

"Les valeurs d'usage, toile, habit, etc., c'est-à-dire les corps des marchandises sont des combinaisons de deux éléments, matière et travail. Si l'on en soustrait la somme totale des divers travaux utiles qu'ils recèlent, il reste toujours un résidu matériel, un quelque chose fourni par la nature et qui ne doit rien à l'homme. L'homme ne peut point procéder autrement que la nature elle-même, c'est-à-dire il ne fait que changer la forme des matières. Bien plus, dans cette oeuvre de simple transformation, il est encore constamment soutenu par des forces naturelles. Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père, et la terre, la mère, comme dit William Petty" (p.47).

La nature crée les objets. L'homme ne fait que les transformer. C'est la nature qui fait apparaître les épis de blé (même si l'homme peut l'aider en cultivant le sol). L'homme transforme ce blé en pain. Le travail est donc une opération de transformation des biens qui sont à l'origine naturels, non une activité de création. C'est donc la combinaison du travail humain et du jeu de la nature qui crée les richesses.

Mais revenons à la valeur.

"En fin de compte, toute activité productive, abstraction faite de son caractère utile, est une dépense de force humaine. La confection des vêtements et le tissage, malgré leur différence, sont tous deux une

dépense productive du cerveau, des muscles, des nerfs, de la main de l'homme, et en ce sens du travail humain au même titre. La force humaine de travail, dont le mouvement ne fait que changer de forme dans les diverses activités productives, doit assurément être plus ou moins développée pour pouvoir être dépensée sous telle ou telle forme. Mais la valeur des marchandises représente purement et simplement le travail de l'homme, une dépense de force humaine en général. Or, de même que dans la société civile un général ou un banquier joue un grand rôle, tandis que l'homme pur et simple fait triste figure, de même en est-il du travail humain. C'est une dépense de la force simple que tout homme ordinaire, sans développement spécial, possède dans l'organisme de son corps. Le travail simple moyen change, il est vrai, de caractère dans différents pays et suivant les époques; mais il est toujours déterminé dans une société donnée. Le travail complexe (skilled labour, travail qualifié) n'est qu'une puissance du travail simple, ou plutôt n'est que le travail simple multiplié, de sorte qu'une quantité donnée de travail complexe correspond à une quantité plus grande de travail simple. L'expérience montre que cette réduction se fait constamment. Lors même qu'une marchandise est le produit du travail plus complexe, sa valeur la ramène, dans une proportion quelconque, au produit d'un travail simple, dont elle ne représente par conséquent qu'une quantité déterminée. Les proportions diverses, suivant lesquelles différentes espèces de travail sont réduites au travail simple comme à leur unité de mesure, s'établissent dans la société à l'insu des producteurs et leur paraissent des conventions traditionnelles. Il s'ensuit que, dans l'analyse de la valeur, on doit traiter chaque variété de force de travail comme une force de travail simple" (p.47-48).

Ce qui peut être comparé à l'échange, c'est la dépense de force humaine qui se traduit en première instance par le temps qu'il a fallu pour produire un bien. Ainsi, le menuisier, ayant travaillé une journée de huit heures pour fabriquer une table, viendra harassé par sa journée pour échanger sa table contre deux chaises qui auront demandé un effort de quatre heures chacune.

Il n'en va pas de même entre le boulanger et le tailleur de diamant. Ce dernier expliquera que son travail demande des opérations plus compliquées qu'il a dû apprendre dans le passé. Ses mille heures de travail pour tailler un diamant valent beaucoup plus que 30.000 pains. N'importe qui peut devenir boulanger, peu d'hommes peuvent tailler des diamants. Cela requiert une longue expérience. Bref, son travail est plus complexe. Dans ces conditions, il ne veut pas 30.000 pains, mais par exemple, 60.000. Dans ce cas, son travail "complexe" vaudra deux fois le travail "simple" du boulanger.

Mais généralement, on peut établir:

"Si donc, quant à la valeur d'usage, le travail contenu dans la marchandise ne vaut que qualitativement, par rapport à la grandeur de la valeur, il ne compte que quantitativement. Là, il s'agit de savoir comment le travail se fait et ce qu'il produit ; ici, combien de temps il dure" (p.48).

"L'efficacité, dans un temps donné, d'un travail utile dépend de sa force productive. Le travail utile devient donc une source plus ou moins abondante de produits en raison directe de l'accroissement ou de la diminution de sa force productive. Par contre, une variation de cette dernière force n'atteint jamais directement le travail représenté dans la valeur. Comme la force productive appartient au travail concret et utile, elle ne saurait plus toucher le travail dès qu'on fait abstraction de sa forme utile. Quelles que soient les variations de sa force productive, le même travail, fonctionnant durant le même temps, se fixe toujours dans la même valeur. Mais il fournit dans un temps déterminé plus de valeurs d'usage, si sa force productive augmente, moins, si elle diminue. Tout changement dans la force productive, qui augmente la fécondité du travail et par conséquent la masse des valeurs d'usage livrées par lui, diminue la valeur de cette masse ainsi augmentée, s'il raccourcit le temps total de travail nécessaire à sa production, et il en est de même inversement" (p.49).

L'effet de la productivité sur la valeur des marchandises est clair. Un travail plus productif ne crée pas plus de valeur qu'un travail qui l'est moins, du moment qu'ils sont actifs durant le même laps de temps tous les deux. Par contre, la valeur de la marchandise créée à partir d'un travail plus productif baissera par rapport à celle d'une marchandise fabriquée par un travail moins productif.

Prenons l'exemple du producteur de table et celui de chaises. Une table, produite en huit heures, vaudra deux chaises, confectionnée en quatre heures. Supposons que la productivité du fabricant de chaises double. Il lui faut maintenant deux heures pour produire une chaise. En ce cas, une table vaudra quatre chaises. Le travail du fabricant de la chaise ne créera pas davantage de valeur que celui de la table, tous les deux travaillant huit heures. Par contre, la valeur de la chaise aura baissé de moitié par rapport à son ancienne valeur. La richesse matérielle sera augmentée parce qu'on pourra produire deux fois plus de chaises dans le même laps de temps qu'avant.

"Il résulte de ce qui précède que s'il n'y a pas, à proprement parler, deux sortes de travail dans la marchandise, cependant le même travail y est opposé à lui-même, suivant qu'on le rapporte à la valeur d'usage de la marchandise comme à son produit, ou à la valeur de cette marchandise comme à sa pure expression objective. Tout travail est d'un côté dépense, dans le sens physiologique, de force humaine, et, à ce titre, de travail humain égal, il forme la valeur des marchandises. De l'autre côté, tout travail est dépense de la force humaine sous telle ou telle forme productive, déterminée par un but particulier, et à ce titre de travail concret et utile, il produit des valeurs d'usage ou utilités. De même que la marchandise doit avant tout être une utilité pour être une valeur, de même, le travail doit être avant tout utile, pour être censé dépense de force humaine, travail humain, dans le sens abstrait du mot" (p.49).

De même que la marchandise a une valeur d'usage et une valeur d'échange, le travail est à la fois concret et abstrait. En tant que concret, le travail transforme des objets particuliers pour fournir d'autres marchandises utiles. En ce sens, il est producteur de valeur d'usage. C'est le travail concret du maçon, avec ses gestes de prendre du mortier sur sa truelle, qui bâtit cette maison particulière.

En tant qu'abstrait, le travail est une dépense de force humaine, c'est du temps consacré à cette production, des efforts physiques et intellectuels, que tout être peut normalement faire. C'est parce que tout être peut consacrer du temps et des efforts durant une journée et que ce temps et cet effort devrait être égal entre tous sur une journée de travail que c'est le travail sous sa forme abstraite qui détermine la valeur d'échange des marchandises. Robert Somers, dans *Some Thoughts on the Interest of money in gênerai, and particulary in the public funds* (Quelques réflexions sur l'intérêt de l'argent en général, et en particulier dans les fonds publics), écrit :

"Un homme s'est occupé pendant une semaine à fournir une chose nécessaire à la vie... et celui qui lui en donne une autre en échange ne peut pas mieux estimer ce qui en est l'équivalent qu'en calculant ce que lui a coûté exactement le même travail et le même temps. Ce n'est en effet que l'échange du travail d'un homme dans une chose durant un certain temps contre le travail d'un autre homme dans une autre chose durant le même temps" (note 16, p.570).

III. - Forme de la valeur

Marx s'intéresse maintenant de savoir pourquoi une marchandise sert de monnaie dans l'échange, c'est-à-dire d'équivalent à toutes les autres.

A. Forme simple ou accidentelle de la valeur

Les marchandises prennent la forme suivante dans l'échange. Une table vaut deux chaises ou une table = deux chaises.

"La forme équivalent est donc pour une marchandise la forme sous laquelle elle est immédiatement échangeable avec une autre" (p.56).

Dans le cas présent, les deux chaises constituent la forme équivalent pour la table. De même, une demi-table constituerait la forme équivalent pour la chaise. L'utilité des deux chaises est alors de servir de comparaison à la table.

"La forme simple de la valeur d'une marchandise est contenue dans son rapport de valeur ou d'échange avec un seul autre genre de marchandise quel qu'il soit. La valeur de la marchandise A est exprimée qualitativement par la propriété de la marchandise B d'être immédiatement échangeable avec A. Elle est exprimée quantitativement par l'échange toujours possible d'un quantum déterminé de B contre le quantum donné de A. En d'autres termes, la valeur d'une marchandise est exprimée par cela seul qu'elle se pose comme valeur d'échange" (p.60).

B. Forme valeur totale ou développée

Ici, on peut établir qu'une table vaut deux chaises, mais aussi 240 pains, un cinquantième de voiture, un 125ème de diamant et un 250ème de maison. Ou : une table = deux chaises, ou = 240 pains, ou = 1/50 de voiture, ou = 1/125 de diamant, ou = 1/250 de maison. La valeur de la marchandise, la table par exemple, est maintenant représentée dans d'autres éléments innombrables.

C. Forme valeur générale

2 chaises	= 1 table
240 pains	= 1 table
1/50 voiture	= 1 table
1/125 diamant	= 1 table
1/250 maison	= 1 table
etc.	= 1 table

"Les marchandises expriment maintenant leurs valeurs : 1 d'une manière simple, parce qu'elles l'expriment dans une seule espèce de marchandise ; 2 avec ensemble, parce qu'elles l'expriment dans la même espèce de marchandises. Leur forme valeur est simple et commune, conséquemment générale" (p.63).

"La marchandise spéciale avec la forme naturelle de laquelle la forme équivalent s'identifie peu à peu dans la société devient marchandise monnaie ou fonctionne comme monnaie. Sa fonction sociale spécifique, et conséquemment son monopole social, est de jouer le rôle de l'équivalent universel dans le monde des marchandises" (p.67).

Une marchandise sert à mesurer les autres dans l'échange et son utilité première est de jouer comme équivalent universel, c'est-à-dire contre quoi toutes les autres marchandises peuvent être échangées à tout moment. Cette marchandise s'appelle la monnaie.

D. Forme monnaie ou argent

1 table	= 1 once d'or
2 chaises	= 1 once d'or
240 pains	= 1 once d'or
1/50 voiture	= 1 once d'or
1/125 diamant	= 1 once d'or
1/250 maison	= 1 once d'or
etc.	= 1 once d'or

"L'or ne joue le rôle de monnaie vis-à-vis des autres marchandises que parce qu'il jouait déjà auparavant vis-à-vis d'elles le rôle de marchandise. De même qu'elles toutes, il fonctionnait aussi comme équivalent, soit accidentellement dans des échanges isolés, soit comme équivalent particulier à côté d'autres équivalents. Peu à peu il fonctionna dans des limites plus ou moins larges comme équivalent général. Dès qu'il a conquis le monopole de cette position dans l'expression de la valeur du monde marchand, il devient marchandise monnaie, et c'est seulement à partir du moment où il est déjà devenu marchandise monnaie (que la forme IV se distingue de la forme III, ou) que la forme générale de valeur se métamorphose en forme monnaie ou argent" (p.67).

Dans la Contribution à l'économie politique de 1859 (éditions du progrès, Moscou, 1975, p. 146-148), Marx explique les qualités que doivent avoir les métaux précieux et, en particulier l'or, pour devenir monnaie universelle. Il faut :

- 1° l'identité et l'uniformité de la qualité : une pièce d'or est équivalente à une autre pièce d'or ; ce n'est pas le cas de la marchandise bétail ; un porc ne vaut pas un autre porc ;
- 2° la possibilité de la réduire en fractions aussi petites que possibles : de façon à avoir des pièces et la somme des pièces vaut la valeur du bloc d'or dont elles sont issues ; par contre un porc n'a pas la même valeur qu'un porc entier, vivant ;
- 3° la mobilité matérielle, de telle manière qu'elles puissent servir de moyen de circulation; le bétail est très lourd de ce point de vue ;
- 4° la durabilité, l'indestructibilité relative, la propriété de ne pas s'oxyder à l'air ; de cette façon, elles servent très longtemps comme monnaie ; elles ne sont pas périssables ;
- 5° la rareté : n'importe qui ne peut s'en approprier et devenir riche en la possédant ; les hommes ne doivent passer leur temps à la rechercher, en délaissant la production des autres marchandises utiles ;
- 6° l'inutilité relative en tant qu'objet de consommation ou que moyen de travail; sa fonction première et essentielle est de servir d'équivalent universel ; cela disqualifie par exemple le sel, qui a servi de monnaie à quelques communautés primitives ;
- 7° la faculté de changer de forme sans changer de valeur.

IV. - Le caractère fétiche de la marchandise et son secret

Une marchandise apparaît comme quelque chose de simple. Telle marchandise, autant d'argent. Une table = 1 once d'or = 12.000 FB. En réalité, c'est quelque chose de compliqué. Car derrière cette égalité toute simple, il y a un rapport social déterminé.

"C'est seulement dans leur échange que les produits du travail acquièrent comme valeurs une existence sociale identique et uniforme, distincte de leur existence matérielle et multiforme comme objets d'utilité" (p.69).

"La détermination de la quantité de valeur par la durée de travail est donc un secret caché sous le mouvement apparent des valeurs des marchandises" (p.71).

Et qui est caché parce que dans l'échange les marchandises sont rapportées non à une quantité de travail, mais à une somme d'argent. Il ne s'agit donc d'un rapport social entre les hommes, mais d'un rapport entre deux marchandises, entre deux objets. C'est cela le caractère fétiche de la marchandise.

II : Des échanges

"Une marchandise ne paraît point devenir argent parce que les autres marchandises expriment en elle réciproquement leurs valeurs ; tout au contraire, ces dernières paraissent exprimer en elle leurs valeurs parce qu'elle est argent. Le mouvement qui a servi d'intermédiaire s'évanouit dans son propre résultat et ne laisse aucune trace. Les marchandises trouvent, sans paraître y avoir contribué en rien, leur propre valeur représentée et fixée dans le corps d'une marchandise qui existe à côté d'elle et en dehors d'elles. Ces simples choses, argent et or, telles qu'elles sortent des entrailles de la terre,

figurent aussitôt comme incarnation immédiate de tout travail humain. De là la magie de l'argent" (p.82).

III : La monnaie ou la circulation des marchandises

I. - Mesure des valeurs

"Ce n'est pas la monnaie qui rend les marchandises commensurables : au contraire. C'est parce que les marchandises en tant que valeurs sont du travail matérialisé, et, par suite, commensurables entre elles, qu'elles peuvent mesurer toutes ensemble leurs valeurs dans une marchandise spéciale et transformer cette dernière en monnaie, c'est-à-dire en faire leur mesure commune. Mais la mesure des valeurs par la monnaie est la forme que doit nécessairement revêtir leur mesure immanente, la durée de travail" (p.83).

Ce n'est pas parce qu'une table vaut une once d'or et qu'une chaise vaut une demi-once d'or qu'une table vaut deux chaises. C'est parce qu'une table requiert huit heures de travail, une chaise quatre heures et une once d'or aussi huit heures. Dans ce cas, il y a l'égalité 1 table = huit heures de travail, 2 chaises - huit heures, 1 once d'or = huit heures. Et donc :

1 table = 2 chaises = 1 once d'or = 12.000 FB.

"La valeur, c'est-à-dire le quantum de travail humain qui est contenu, par exemple, dans une tonne de fer, est exprimée en imagination par le quantum de la marchandise monnaie qui coûte précisément autant de travail" (p.84).

Si une tonne de fer requiert, tout compris, 16 heures de travail, elle s'échangera contre deux onces d'or ou 24.000 FB.

"Le prix est le nom monétaire du travail réalisé dans la marchandise" (p.87).

Deux onces d'or ou 24.000 FB est le prix de la tonne de fer.

II. - Moyen de circulation

"Le cercle que forme la série des métamorphoses de chaque marchandise s'engrène ainsi dans les cercles que forment les autres. L'ensemble de tous ces cercles constitue la circulation des marchandises" (p.95).

Ces mouvements s'expriment sous la forme M-A ou A-M, dans lesquels A désigne la marchandise argent et M la marchandise échangée. Dans le cas de M-A, la marchandise est vendue contre de l'argent et, dans le cas de A-M, elle est achetée.

"Le mouvement que la circulation des marchandises imprime à l'argent l'éloigné donc constamment de son point de départ, pour le faire passer sans relâche d'une main à l'autre : c'est ce que l'on a nommé le cours de la monnaie (currency). Le cours de la monnaie, c'est la répétition constante et monotone du même mouvement. La marchandise est toujours du côté du vendeur, l'argent toujours du côté de l'acheteur, comme moyen d'achat" (p.97).

On peut dire que la circulation de la monnaie est inverse à celle des marchandises. En effet, lorsqu'un vendeur cède sa marchandise, il y a un flux monétaire qui fait le chemin inverse, représentant le prix payé par l'acheteur. Inversement dans le cas de l'achat.

"Chaque marchandise, à son premier changement de forme, à son premier pas dans la circulation, en disparaît pour y être sans cesse remplacée par d'autres. L'argent, au contraire, en tant que moyen d'échange, habite toujours la sphère de la circulation et s'y promène sans cesse" (p.98).

Les marchandises sont généralement échangées soit pour être consommées, soit pour entrer dans un nouveau processus de production. Par contre, l'argent a pour utilité de faciliter le processus de circulation. Il y reste donc constamment. Comme le dit Marx, un peu avant, *"La circulation sue l'argent par tous les pores"* (p.95).

"La quantité de monnaie qu'exige la circulation de toutes les marchandises présentes au marché est donc déterminée par la somme totale de leurs prix" (p.98).

"Somme des prix des marchandises divisée par le nombre des tours des pièces de la même dénomination dans un temps donné = Masse de la monnaie fonctionnant comme instrument de circulation" (p. 100).

On rejoint l'équation suivante. Soit M la masse monétaire, V la vitesse à laquelle cette masse monétaire circule, Q la quantité des marchandises échangées et P le prix moyen de ces marchandises. Dans ce cas, $M.V = Q.P$.

Par exemple, supposons que la valeur des marchandises (P.Q, dans ce cas-ci) produite en un an soit égale 12.000 milliards de FB et que la vitesse à laquelle circule l'argent soit en moyenne d'un mois par an (en d'autres termes, en un mois, l'argent a circulé et est revenu à son point de départ). Dans ce cas, le montant de masse monétaire mis sur le marché en un an sera de 1.000 milliard de FB.

"Le quantum total de l'argent qui fonctionne comme instrument de circulation dans une période donnée est donc déterminé d'un côté par la somme des prix de toutes les marchandises circulantes, de l'autre par la vitesse relative de leurs métamorphoses. Mais le prix total des marchandises dépend et de la masse et des prix de chaque espèce de marchandise" (p. 101).

III. - La monnaie ou l'argent

"Dans le monde antique, le mouvement de la lutte des classes a surtout la forme d'un combat, toujours renouvelé, entre créanciers et débiteurs, et se termine à Rome par la défaite et la ruine du débiteur plébéien, qui est remplacé par l'esclave. Au moyen âge, la lutte se termine par la ruine du débiteur féodal. Celui-là perd la puissance politique dès que croule la base économique qui en faisait le soutien. Cependant, ce rapport monétaire de créancier à débiteur ne fait, à ces deux époques, que réfléchir à la surface des antagonismes plus profonds" (p. 109).

Dans les formes précapitalistes, la lutte entre créanciers et débiteurs existent aussi. Mais, l'activité productive est fondée sur la valeur d'usage, la production pour la consommation directe (et non pour l'échange). Le changement que le capitalisme installe vis-à-vis des modes de production qui lui ont précédé réside non pas dans l'existence d'un capital marchand, mais dans le changement de l'orientation de l'ensemble de la production vers la création de valeurs d'échange (et non plus de valeurs d'usage). On produit pour vendre et non plus pour la consommation directe. Ce changement a nécessité une transformation du rapport social de production (comme on le verra plus loin).

En conclusion de ce chapitre :

"La monnaie universelle remplit les trois fonctions de moyen de paiement, de moyen d'achat et de matière sociale de la richesse en général (universal wealth)" (p.113).

C'est elle qui sert de paiement dans les transactions internationales pour équilibrer les balances de la sortie ou de l'entrée des devises. De plus, elle sert aussi de réserve pour la banque centrale.

Deuxième section : La transformation de l'argent en capital

IV : La formule générale du capital

Si on désigne par A le capital sous forme argent et par M le capital sous forme de marchandise autre que l'argent, nous obtenons d'abord la formule de la circulation des marchandises qui est M-A-M : vendre pour acheter. A côté de cela, on a une autre formule A-M-A : acheter pour vendre.

"Tout argent qui dans son mouvement décrit ce dernier cercle se transforme en capital, devient capital et est déjà destination capital" (p. 115).

"La forme générale du capital est :

La forme complète de ce mouvement est donc A-M-A', dans laquelle $A'=A+ dA$, c'est-à-dire égale la somme primitivement avancée plus un excédent. Cet excédent ou ce surcroît, je l'appelle plus-value (en anglais surplus value)" (p.118).

Le capitaliste possède 100 millions de FB. Il achète des marchandises et en reçoit, lorsqu'il les vend, 120 millions de FB. Il a gagné 20 millions de FB. Ces 20 millions forment un excédent sur le capital de départ. C'est la plus-value. Remarquons que la première définition de la plus-value est celle d'un surplus par rapport au capital de départ. La question qui se pose est la suivante : d'où viennent ces 20 millions de FB ? Pourquoi le capitaliste qui a acheté ses marchandises pour 100 millions de FB a-t-il pu les revendre 120 millions ? Marx reviendra sur cette question par après.

"C'est comme représentant, comme support conscient de ce mouvement que le possesseur d'argent devient capitaliste. Sa personne, ou plutôt sa poche, est le point de départ de l'argent et son point de retour. Le contenu objectif de la circulation A-M-A', c'est-à-dire la plus-value qu'enfante la valeur, tel est son but subjectif, intime" (p.119).

Le but ultime du capitaliste est de créer et d'accaparer la plus-value, de créer et de s'approprier les 20 millions de FB apparus entre l'achat et la vente des marchandises.

"La valeur d'usage ne doit jamais être considérée comme le but immédiat du capitaliste, pas plus que le gain isolé ; mais bien le mouvement incessant du gain toujours renouvelé" (p. 119).

"A-M-A' est donc réellement la formule général du capital, tel qu'il se montre dans la circulation" (p.121).

Le but du capitaliste est le dA , afin qu'il puisse devenir à l'avenir encore plus important. Dans ces conditions, la production de marchandises n'est jamais qu'un moyen. Le capitaliste sidérurgique ne produit pas l'acier par amour de l'acier, ni le constructeur automobile par amour de la voiture, mais afin de grossir la plus-value qu'ils créent par ces activités.

V : Les contradictions de la formule générale du capital

"Dans sa forme normale, l'échange des marchandises est un échange d'équivalents, et ne peut être par conséquent un moyen de bénéficier" (p. 124).

La plus-value ne peut être expliqué dans la sphère de la circulation car, dans les actes d'achat et de vente, il n'y a que des opérations d'échange d'équivalent. Ainsi, la table vaut huit heures de travail ou 12.000 FB ; la chaise quatre heures de travail ou 6.000 FB. Une table vaut donc deux chaises ou encore 12.000 FB. Comment le capitaliste producteur de tables et celui de chaises peuvent-ils s'enrichir dans ces conditions.

"La transformation d'une plus-value et, conséquemment, la transformation de l'argent en capital ne peuvent donc provenir ni de ce que les vendeurs vendent les marchandises au-dessus de ce qu'elles valent, ni de ce que les acheteurs les achètent au-dessous" (p. 125).

Si le baron de l'acier achète les matières premières pour 100 millions de FB et vend son acier 120 millions de FB, les 20 millions de plus-value ne peuvent provenir d'une action de tromperie vis-à-vis des autres capitalistes. Le patron sidérurgiste ne peut acheter ses matières premières en dessous de leur valeur ; par exemple, les matières premières valaient 120 millions et le sidérurgiste les achète 100 millions. Mais c'est impossible car ce serait le capitaliste qui extrait les matières premières qui ferait faillite. De même, le sidérurgiste ne peut vendre son acier au-dessus de sa valeur ; par exemple, l'acier valait 100 millions et il le vend au constructeur automobile pour 120 millions. Dans ces conditions, ce serait le producteur de voitures qui serait en difficultés.

"Les défenseurs conséquents de cette illusion, à savoir que la plus-value provient d'une surélévation nominale des prix, ou du privilège qu'aurait le vendeur de vendre trop cher sa marchandise, sont donc forcés d'admettre une classe qui achète toujours et ne vend jamais, ou qui consomme sans produire. Au point de vue où nous sommes arrivés, celui de la circulation simple, l'existence d'une pareille classe est encore inexplicable" (p. 126).

Cette classe serait systématiquement trompée en achetant les biens au-dessus de leur valeur. Mais pourquoi le ferait-elle ? D'où viendrait-elle ? De quoi vivrait-elle ?

Conclusion :

"La circulation ou l'échange des marchandises ne crée aucune valeur" (p. 127).

Si ce n'est pas dans la circulation que se crée la plus-value, il faut que ce soit dans la sphère de la production.

"Le producteur peut bien, par son travail, créer des valeurs, mais non point des valeurs qui s'accroissent par leur propre vertu. Il peut élever la valeur d'une marchandise en ajoutant par un nouveau travail une valeur nouvelle à une valeur présente, en faisant, par exemple, avec du cuir des bottes. La même matière vaut maintenant davantage parce qu'elle a absorbé plus de travail" (p. 128).

VI : L'achat et la vente de la force de travail

"Pour pouvoir tirer une valeur échangeable de la valeur usuelle d'une marchandise, il faudrait que l'homme aux écus eût l'heureuse chance de découvrir au milieu de la circulation, sur le marché même, une marchandise dont la valeur usuelle possédât la vertu particulière d'être source de valeur échangeable, de sorte que la consommer serait réaliser du travail et par conséquent, créer de la valeur. Et notre homme trouve effectivement sur le marché une marchandise douée de cette vertu spécifique; elle s'appelle puissance de travail ou force de travail. Sous ce nom il faut comprendre l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles" (p. 129).

Si la création de plus-value est réalisée dans la production, il faudrait qu'il existe une marchandise que le capitaliste achète (donc processus A-M) et qui aurait la particularité de créer plus de valeur qu'il n'en faudrait pour la payer. Cette marchandise, la force de travail, pourrait être payée 1 million de FB par an et créer, par sa mise en oeuvre dans un processus de production, une valeur annuelle de 1,2 million de FB.

Il est capital de noter que la marchandise en question est la force de travail et non le travail. Car ce que le capitaliste paie, c'est la faculté de l'homme à produire et non le résultat de la mise en oeuvre de cette faculté, malgré que, dans le langage courant, on dise qu'on est payé pour son travail.

Dans l'achat et la vente de la force de travail, on remarque qu'il y a deux types d'hommes: ceux qui possèdent le capital et ceux qui ne disposent que de leur force de travail.

"Dans tous les cas, il y a une chose bien claire : la nature ne produit pas d'un côté des possesseurs d'argent ou de marchandises et de l'autre des possesseurs de leurs propres forces de travail purement et simplement. Un tel rapport n'a aucun fondement naturel, et ce n'est pas non plus un rapport social commun à toutes les périodes de l'histoire. Il est évidemment le résultat d'un développement historique préliminaire, le produit d'un grand nombre de révolutions économiques, issu de la destruction de toute une série de vieilles formes de production sociale" (p. 130).

Ce rapport est un rapport de classes définissant un mode de production bien particulier, le capitalisme. Et il s'établit en fonction de la propriété des moyens de production, c'est-à-dire du capital et des marchandises issues de la production. Celui qui possède ces moyens de production est un capitaliste, celui qui ne possède que sa force de travail et est obligé de la vendre au premier pour subsister, est un prolétaire.

Cette distinction est apparue à un moment particulier de l'histoire, après le XV^{ème} siècle en Europe. Auparavant, les rapports de classe étaient définis par rapport à la propriété du principal moyen de production de l'époque, la terre. Les possédants de cette terre étaient les seigneurs, les utilisateurs, qui devaient fournir un tribut ou une rente aux premiers, étaient des paysans ou des serfs.

"Il nous faut maintenant examiner de plus près la force de travail. Cette marchandise, de même que toute autre, possède une valeur. Comment la détermine-t-on ? Par le temps de travail nécessaire à sa production. En tant que valeur, la force de travail représente le quantum de travail social réalisé en elle. Mais elle n'existe en fait que comme puissance ou faculté de l'individu vivant. L'individu étant donné, il produit sa force vitale en se reproduisant ou en se conservant lui-même. Pour son entretien ou pour sa conservation il a besoin d'une certaine somme de moyens de subsistance. Le temps de travail nécessaire à la production de la force de travail se résout donc dans le temps de travail nécessaire à la production de ces moyens de subsistance; ou bien la force de travail a juste la valeur des moyens de subsistance nécessaires à celui qui la met en jeu" (p. 131 -132).

La force de travail est une marchandise particulière. Toute marchandise est le produit d'un travail. Dans le cas de la force de travail, ce travail n'est pas associé à la production directe de la force de travail. Il a été employé dans la production des moyens de subsistance qui permettent à la force de travail de se reproduire. La valeur de la force est donc la somme des valeurs des moyens de subsistance nécessaires à la reproduction de la force de travail: nourriture, vêtements, logement, loisirs, etc. C'est logique que le capitaliste paie l'ouvrier à cette valeur. Au-dessus, il paierait au-delà de ce qui est nécessaire à ce que l'ouvrier se maintienne en vie. Ce serait une partie de sa plus-value qui disparaîtrait. En dessous, l'ouvrier périrait et le capitaliste serait obligé de le remplacer.

"Les besoins naturels, tels que nourriture, vêtements, chauffage, habitation, etc., diffèrent suivant le climat et les autres particularités physiques d'un pays. D'un autre côté, le nombre même de prétendus besoins naturels, aussi bien que le mode de les satisfaire, est un produit historique, et dépend ainsi, en grande partie, du degré de civilisation atteint" (p. 132).

La valeur de la force de travail dépend d'époque à époque. Ainsi, comment vivrions-nous aujourd'hui en Europe occidentale sans frigidaire, sans téléphone, sans télévision ou sans moyens de locomotion ? Ce serait difficile. Donc la valeur de la force de travail comprend la valeur de ces marchandises, alors qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, ces objets ne faisaient pas partie des moyens de subsistance nécessaires. Les ouvriers habitaient près de leur lieu de travail, étaient occupés de longues heures et cultivaient une partie de leur nourriture. Il n'y avait nul besoin des biens qui peuplent quasiment tous les appartements européens aujourd'hui (et dont certains n'existaient pas à l'époque).

De même, la valeur de la force de travail diffère entre la Belgique et le Zaïre ou entre la France et l'Algérie.

"Si le propriétaire de la force de travail a travaillé aujourd'hui, il doit pouvoir recommencer demain dans les mêmes conditions de vigueur et de santé" (p. 132).

C'est la définition la plus intuitive de la valeur de la force de travail. Il s'agit de donner à l'ouvrier les moyens de subsistance nécessaires, c'est-à-dire qui lui permettent de revenir le lendemain dans la même forme physique et intellectuelle que la veille. Pour cela, il faut payer la force de travail de telle sorte qu'elle puisse acquérir ces moyens de subsistance. Si ce n'est pas le cas, si la force de travail se dégrade avec le temps, c'est que son paiement est insuffisant. Or, avec le nombre de chômeurs, ce paiement est généralement insuffisant. La force de travail est donc habituellement payée en dessous de sa valeur. Elle se dégrade et, si elle disparaît, elle est aussitôt remplacée par un chômeur.

"La somme des moyens de subsistance nécessaire à la production de la force de travail comprend donc les moyens de subsistance des remplaçants, c'est-à-dire des enfants des travailleurs, pour que cette singulière race d'échangistes se perpétue sur le marché" (p. 132).

"Le prix de la force de travail atteint son minimum lorsqu'il est réduit à la valeur des moyens de subsistance physiologiquement indispensables, c'est-à-dire à la valeur d'une somme de marchandises qui ne pourrait être moindre sans exposer la vie même du travailleur" (p. 133).

La valeur de la force de travail comprend donc deux éléments : un qui est totalement objectif et qui représente les moyens de subsistance sans lesquels l'ouvrier ne pourrait vivre ; un second qui dépend des conditions historiques de développement dans lesquelles vit l'ouvrier et qui rend certains objets nécessaires comme le téléphone, le frigidaire, la télévision, etc.

L'ouvrier ne peut être payé sous la valeur des moyens de subsistance physiologiquement indispensables, sinon il périt. Mais s'il est rémunéré au-dessus de cette valeur, mais sous la valeur "historique" de la force de travail, celle-ci se dégrade progressivement. Le temps de repos laissé au travailleur et le salaire qu'il reçoit sont insuffisants pour que l'ouvrier puisse recommencer le lendemain à travailler *"dans les mêmes conditions de vigueur et de santé"*. Voilà la véritable signification du concept de la valeur de la force de travail.

Troisième section : La production de la plus-value absolue

VII : La production de valeurs d'usage et la production de la plus-value

I. La production de valeurs d'usage

Comment s'organise concrètement la production capitaliste ? C'est d'abord une mise en oeuvre de forces de travail pour créer des produits utiles, des valeurs d'usage.

"Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent" (p. 136).

"Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail

aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté" (p. 136-137).

Voilà qui distingue le travail humain du travail des autres animaux.

"Voici les éléments simples dans lesquels le procès de travail se décompose : 1. activité personnelle de l'homme, ou travail proprement dit ; 2. objet sur lequel le travail agit ; 3. moyen par lequel il agit" (p. 137).

Cela définit trois marchandises achetées par le capitaliste pour entamer le processus de production : la force de travail, l'objet de travail et le moyen de travail. Dans le procès de production, la force de travail met en oeuvre le(s) moyen(s) de travail pour transformer l'objet de travail en une nouvelle marchandise, résultat de la production. Par exemple, le maçon dépense son énergie à utiliser une truelle, son moyen de travail, pour déposer les unes sur les autres des briques et le mortier qui soude les briques les unes aux autres. Les briques et le mortier forment les objets de travail. Ils sont transformés pour devenir un mur.

"Ce qui distingue une époque économique d'une autre, c'est moins ce que l'on fabrique, que la manière de fabriquer les moyens de travail par lesquels on fabrique. Les moyens de travail sont les gradimètres du développement du travailleur, et les exposants des rapports sociaux dans lesquels il travaille" (p. 138).

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'est pas seulement celle de la lutte de classes, elle est aussi celle du développement des forces productives. C'est le développement des forces productives et, dans celui-ci, les progrès dans les moyens de travail, c'est-à-dire les outils et les machines, qui conditionnent les plus grands progrès dans la création des surplus économiques.

"Dans le procès de travail l'activité de l'homme effectuée donc à l'aide des moyens de travail une modification voulue de son objet" (p. 138).

"Toute valeur d'usage entrant dans des opérations nouvelles comme moyen de production perd donc son caractère de produit, et ne fonctionne plus que comme facteur du travail vivant" (p. 140).

Dans le processus de production, la machine n'est plus considérée comme marchandise, mais uniquement comme moyen de travail.

"Le travail use ses éléments matériels, son objet et ses moyens, et est, par conséquent, un acte de consommation. Cette consommation productive se distingue de la consommation individuelle en ce que celle-ci consomme les produits comme moyens de jouissance de l'individu, tandis que celle-là les consomme comme moyens de fonctionnement du travail" (p. 140).

On distingue dès lors deux types de marchandise : celles qui servent à la consommation individuelle, par exemple la nourriture, la voiture particulière, le poste de télévision, la maison individuelle, etc. ; celles qui servent à la production sous forme de moyen ou d'objet de travail, par exemple les machines, les robots, les outils comme moyen de travail, ou les matières premières, l'énergie, l'acier comme objet de travail. Les premières sont appelées biens de consommation, les secondes moyens de production.

"L'ouvrier travaille sous le contrôle du capitaliste auquel son travail appartient. Le capitaliste veille soigneusement à ce que la besogne soit proprement faite et les moyens de production employés suivant le but cherché, à ce que la matière première ne soit pas gaspillée et que l'instrument de travail n'éprouve que le dommage inséparable de son emploi. En second lieu, le produit est la propriété du

capitaliste et non du producteur immédiat, du travailleur. Le capitaliste paie, par exemple, la valeur journalière de la force de travail, dont, par conséquent, l'usage lui appartient durant la journée, tout comme celui d'un cheval qu'il a loué à la journée" (p.141).

Le rapport de classes capitaliste implique que le produit créé appartienne aux propriétaires des moyens de production et non à celui qui l'a créé concrètement, l'ouvrier.

II. - La production de la plus-value

"Mais bien que des bottes, par exemple, fassent en quelque sorte marcher le monde, et que notre capitaliste soit assurément homme de progrès, s'il fait des bottes, ce n'est pas par amour des bottes. En général, dans la production marchande, la valeur d'usage n'est pas chose qu'on aime pour elle-même. Elle n'y sert que de porte-valeur. Or, pour notre capitaliste, il s'agit d'abord de produire un objet utile qui ait une valeur échangeable, un article destiné à la vente, une marchandise" (p. 142).

Ceci distingue le capitalisme des modes de production antérieurs fondés essentiellement, sur la production de valeurs d'usage. Le but du capitaliste est de créer des valeurs d'échange, et à travers cela de la plus-value. Avant, la production résidait fondamentalement dans la production de biens directement consommables, des produits agricoles surtout, soit appropriés par les seigneurs, soit consommés par les paysans. Le capitalisme suppose que, pour satisfaire les besoins donc fournir des valeurs d'usage, il faut passer par un intermédiaire, le marché, et donc produire des valeurs d'échange.

"Si une demi-journée de travail suffit pour faire vivre l'ouvrier pendant vingt-quatre heures, il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse travailler une journée tout entière. La valeur que la force de travail possède et la valeur qu'elle peut créer diffèrent donc de grandeur. C'est cette différence de valeur que le capitaliste avait en vue, lorsqu'il acheta la force de travail" (p.147).

Si un ouvrier est payé 6.000 FB par jour, correspondant à ce qui lui permette de vivre lui et sa famille, ces 6.000 FB équivalent quatre heures de travail (suivant la proportion que nous avons établie dès le départ, 1 heure = 1.500 FB). Mais, l'ouvrier est acheté par le capitaliste une journée entière, c'est-à-dire huit heures de travail dans les conditions du capitalisme européen actuel. Durant ces huit heures, l'ouvrier peut créer non 6.000 FB, mais 12.000 FB. Ces 6.000 FB supplémentaires forment la plus-value pour le patron. Ils ne sont pas payés à l'ouvrier et constituent le profit du capitaliste.

"La production de plus-value n'est donc autre chose que la production de valeur prolongée au-delà d'un certain point. Si le procès de travail ne dure que jusqu'au point où la valeur de la force de travail payée par le capital est remplacée par un équivalent nouveau, il y a simple production de valeur; quand il dépasse cette limite, il y a production de plus-value" (p. 148).

Prenons le cas du sidérurgiste. On garde la proportion établie depuis le départ comme quoi 1 heure = 1.500 FB. Pour une production annuelle, il achète 24 milliards de FB de moyens de travail (cokerie, agglomérés, hauts fourneaux, convertisseur, coulée continue, laminoirs, terrain et bâtiment). Cela correspond à 16 millions d'heures de travail nécessaires à la production de ces installations. Il achète du charbon et du fer pour 12 milliards de FB, soit 8 millions d'heures de travail. Il engage 10.000 ouvriers, payés 6.000 FB par jour (ce qui correspond à la valeur de la force de travail). Comme il travaille 200 jours par an, ils sont payés 1,2 million de FB par an. Soit un coût salarial total de 12 milliards de FB, équivalent à 8 millions d'heures de travail réellement effectuées par ces 10.000 ouvriers. Une tonne d'acier vendue vaut 24.000 FB.

Avec les moyens mis en oeuvre, le capitaliste peut produire deux millions de tonnes d'acier. Soit à 24.000 FB, cela fait une valeur totale de 48 milliards de FB. Reproduisons ceci dans un tableau (les chiffres en FB sont en milliards et ceux des heures en millions) :

	En FB	En heures
moyens de travail	24	16
objets de travail (2)	12	8
forces de travail (3)	12	8
total coût (4) = (1) + (2) + (3)	48	32
valeur totale (5)	48	32
plus-value (6) = (5) - (4)	0	0

On voit que, dans ces conditions, il n'y a pas de plus-value produite. Qu'est-ce qui ne va pas? Dans tous les cas, la proportion une heure de travail est équivalente à 1.500 FB. Mais les 10.000 forces de travail sont occupées 8 millions d'heures, donc chacune 800 heures par an. Comme il y a 200 jours de production, cela fait quatre heures par jour. Mais dans une journée de travail, pour le capitaliste, il y a huit heures (soit 1.600 heures par an et 16 millions pour tous les ouvriers ensemble). Le capitaliste va donc demander de nouveaux moyens de travail pour un total de 48 milliards de FB, du charbon et du fer pour 24 milliards de FB. Il va produire non plus 2 millions de tonnes, mais 4 millions. Et cela donne le tableau suivant:

	En FB	En heures
moyens de travail	48	32
objets de travail (2)	24	16
forces de travail (3)	12	8
total coût (4) - (1) + (2) + (3)	84	56
valeur totale (5)	96	64
plus-value (6) = (5) - (4)	12	8

La plus-value apparaît parce que, dans le travail effectué par les forces de travail durant les huit heures de la journée normale, la moitié seulement sert à payer cette force de travail. La force de travail n'est payée qu'à sa valeur, soit quatre heures de travail. Mais elle est occupée huit heures. Les quatre heures supplémentaires sont appropriées par le capitaliste et forment la plus-value.

"La force de travail doit fonctionner dans des conditions normales. Si, dans le milieu social donné, la machine à filer est l'instrument normal de la filature, il ne faut pas mettre un rouet entre les mains du fileur. De plus, le coton doit être de bonne qualité et non de la pacotille se brisant à chaque instant. Sans cela, le travailleur emploierait dans les deux cas plus que le temps nécessaire à la production de 1 livre de filés, et cet excès de temps ne créerait ni valeur ni argent. Mais le caractère normal des facteurs matériels du travail dépend du capitaliste, et non pas de l'ouvrier. D'autre part, le caractère normal de la force de travail elle-même est indispensable. Elle doit posséder dans la spécialité à laquelle on l'emploie le degré de moyen d'habileté, d'adresse et de célérité ; aussi notre capitaliste a-t-il pris bien garde de l'acheter telle sur le marché. Cette force doit de plus fonctionner, avec le degré d'intensité habituel. Aussi le capitaliste veille-t-il anxieusement à ce que l'ouvrier ne ralentisse pas ses efforts et ne perde pas son temps. Il a acheté cette force pour un temps déterminé ; il tient à avoir son compte. Il ne veut pas être volé. Enfin, la consommation des moyens de production doit se faire d'une manière normale, parce que le gaspillage des instruments et des matières premières représente une dépense inutile en travail déjà réalisé, lequel, par conséquent, n'est pas compté dans le produit et ne lui ajoute pas de valeur" (p. 149).

Les conditions de production sont normales. En dessous de ces conditions, le travail effectué n'est pas productif. Il ne crée donc pas de valeur (et donc pas de plus-value).

"Admettons, par exemple, que, comparé au travail du fileur, celui du bijoutier est du travail a une puissance supérieure, que l'une est du travail simple et l'autre est du travail complexe où se manifeste une force plus difficile à former et qui rend dans le même temps plus de valeur. Mais quel que soit le degré de différence entre ces deux travaux, la portion de travail où le bijoutier produit de la plus-value pour son maître ne diffère en rien qualitativement de la portion de travail où il ne fait que remplacer la valeur de son propre salaire. Après comme avant, sa plus-value ne provient que de la durée prolongée du travail, qu'il soit celui du fileur ou celui du bijoutier" (p. 149).

Le travail complexe ajoute davantage de valeur au produit que le travail simple. Mais cela ne l'empêche pas de créer de la plus-value de la même façon que le travail simple. Ainsi, si un boulanger pétrit 30.000 pains en mille heures et que chaque pain vaille 50 FB, il produit une valeur de 1,5 million de FB. Mais son salaire pour mille heures de travail ne sera que de, par exemple, 750.000 FB. Il aura créé une plus-value de 750.000 FB. De même, si un bijoutier taille un diamant en mille heures et que ce diamant vaille 3 millions de FB, reflétant un travail plus complexe, il créera une plus-value si le salaire du bijoutier est inférieur à 3 millions de FB.

VIII : Le capital constant et le capital variable

"Si le travail productif spécifique de l'ouvrier n'était pas le filage, il ne ferait pas de filés, et, par conséquent, ne leur transmettrait pas les valeurs du coton et des broches. Mais, par une journée de travail, le même ouvrier, s'il change de métier et devient, par exemple, menuisier, ajoutera, après comme avant, de la valeur à des matières. Il l'ajoute donc par son travail considéré non comme travail de tisserand ou de menuisier, mais comme travail humain en général, et il ajoute une quantité déterminée de valeur, non parce que son travail a un caractère utile particulier, mais parce qu'il dure un certain temps. C'est donc en vertu de sa propriété générale, abstraite, comme dépense de force vitale humaine, que le travail du fileur ajoute une valeur nouvelle aux valeurs du coton et des broches, et c'est en vertu de sa propriété concrète, particulière, de sa propriété utile comme filage, qu'il transmet la valeur de ces moyens de production au produit et la conserve ainsi dans celui-ci. De là le double caractère de son résultat dans le même espace de temps" (p. 152).

"Les moyens de production ne transmettent de valeur au nouveau produit qu'autant qu'ils en perdent sous leurs anciennes formes d'utilité. Le maximum de valeur qu'ils peuvent perdre dans le cours du travail a pour limite la grandeur de valeur originale qu'ils possédaient en entrant dans l'opération, ou le temps de travail que leur production a exigé. Les moyens de production ne peuvent donc jamais ajouter au produit plus de valeur qu'ils en possèdent eux-mêmes. Quelle que soit l'utilité d'une matière première, d'une machine, d'un moyen de production, s'il coûte 150 livres sterling, soit 500 journées de travail, il n'ajoute au produit total qu'il contribue à former jamais plus de 150 livres sterling. Sa valeur est déterminée, non par le travail où il entre comme moyen de production, mais par celui d'où il sort comme produit" (p. 155).

Ainsi, dans la production sidérurgique de notre exemple ci-dessus, il a fallu 16 millions d'heures pour produire le charbon et le fer nécessaires à la production de 4 millions de tonnes d'acier. La valeur du charbon et du fer entre comme telle dans la valeur des 4 millions de tonnes d'acier.

Ceci est essentiel. Cela indique que les machines et les robots ne créent pas de valeur, mais transfèrent uniquement leur propre valeur à la production des marchandises qu'ils aident à créer.

Les machines et robots peuvent créer des valeurs d'usage, mais pas de valeurs d'échange car ils n'échangent pas, ils ne consomment pas.

"Dans le cours de la production, la partie du capital qui se transforme en moyens de production, c'est-à-dire en matières premières, matières auxiliaires et instruments de travail, ne modifie donc pas la grandeur de sa valeur. C'est pourquoi nous la nommons partie constante du capital, ou plus brièvement : capital constant. La partie du capital transformée en force de travail change, au contraire, de valeur dans le cours de la production. Elle reproduit son propre équivalent et de plus un excédent, une plus-value qui peut elle-même varier et être plus ou moins grande. Cette partie du capital se transforme sans cesse de grandeur constante en grandeur variable du capital. C est pourquoi nous la nommons partie variable du capital, ou plus brièvement : capital variable" (p. 157).

Les moyens de travail et les objets de travail sont le capital constant. Il s'agit dans notre exemple sidérurgique des installations, du charbon et du fer. Les forces de travail achetées constituent le capital variable.

IX : Le taux de la plus-value

I. - Le degré d'exploitation de la force de travail

"Le capital C se décompose en deux parties : une somme d'argent c (capital constant), qui est dépensée pour les moyens de production, et une autre somme d'argent v (capital variable), qui est dépensée en force de travail" (p. 159).

Donc : $C = c + v$. (Lors du deuxième et troisième livre, nous changerons légèrement les symboles pour nous conformer à une notification plus habituelle au niveau international.)

Désignons la plus-value par p :

"Pour ce qui est de sa grandeur proportionnelle, c'est-à-dire du rapport suivant lequel le capital variable a gagné en valeur, elle est évidemment déterminée par le rapport de la plus-value au capital variable et s'exprime par p/v . (...) Cette grandeur proportionnelle est ce que nous appelons taux de la plus-value" (p. 162).

Si l'ouvrier travaille quatre heures pour se reproduire et quatre heures pour produire la plus-value, le taux de plus-value sera de $4/4$, soit 100 %. Ces 100 % mesurent l'exploitation de l'ouvrier. Il indique qu'il est volé de son travail par un capitaliste de la moitié de son temps. S'il travaillait cinq heures à se reproduire et trois heures pour son patron, le taux d'exploitation serait de $3/5$ ou 60 %. On aurait pu plus judicieusement utiliser un autre indicateur : $p/(p+v)$, soit la plus-value rapportée à la valeur créée par la force de travail. Dans le premier cas, nous aurions eu un taux de 50 % ; dans le second, de 37,5 %. Mais cela revient fondamentalement au même.

"Je nomme donc temps de travail nécessaire la partie de la journée où cette reproduction s'accomplit, et travail nécessaire le travail dépensé pendant ce temps : nécessaire pour le travailleur, parce qu'il est indépendant de la forme sociale de son travail ; nécessaire pour le capital et le monde capitaliste, parce que ce monde a pour base l'existence du travailleur" (p. 162).

On a donc l'égalité entre temps nécessaire et capital variable.

"De ce fait, que la valeur du capital variable égale la valeur de la force de travail qu'il achète ; que la valeur de cette force de travail détermine la partie nécessaire de la journée de travail et que la plus-value de son côté est déterminée par la partie extra de cette même journée, il suit que : la plus-value est au capital variable ce qu'est le surtravail au travail nécessaire, ou le taux de la plus-value $p/v = \text{surtravail/travail nécessaire}$. Les deux proportions présentent le même rapport sous une forme différente ; une fois sous forme de travail réalisé, une autre fois sous forme de travail en mouvement. Le taux de plus-value est donc l'expression exacte du degré d'exploitation de la force de travail par le capital ou du travailleur par le capitaliste" (p. 163).

II. - Expression de la valeur du produit en parties proportionnelles du même produit

III. - La "dernière heure" de Senior

Senior défendait la théorie que la production de la plus-value (du profit capitaliste) était réalisée durant la dernière heure de la journée. Il était donc contre toute réduction du temps de travail qui aurait fait disparaître ce profit capitaliste. En réalité, la plus-value correspond généralement à plusieurs heures de travail. La réduction effective du temps de travail depuis le temps de Senior (1836) jusqu'à nos jours n'a pas supprimé la création de plus-value.

IV. - Le produit net

"Nous nommons produit net (surplus product) la partie du produit qui représente la plus-value" (p.171).

X : La journée de travail

I. - Limite de la journée de travail

"Nous sommes partis de la supposition que la force de travail est achetée et vendue à sa valeur" (p. 173).

C'est la supposition générale de toute l'analyse qui précède: toutes les marchandises sont vendues à leur valeur. Et c'est dans ce contexte que la plus-value est expliquée.

"Admettons que la ligne a ————— b représente la durée ou la longueur du temps de travail nécessaire, soit six heures. Suivant que le travail sera prolongé au-delà de ab de une, de trois ou de six heures, nous obtiendrons trois lignes différentes :

- journée de travail 1 : a ————— b — c

- journée de travail 2 : a ————— b — c

- journée de travail 3 : a ————— b ————— b

qui représentent trois journées de travail différentes de sept, de neuf et de douze heures. La ligne de prolongation bc représente la longueur du travail extra. Puisque la journée de travail = ab+ bc, ou bien est ac, elle varie avec la grandeur variable de bc. Puisque ab nous est donné, le rapport de bc à ab peut toujours être mesuré. Ce rapport s'élève, dans la journée de travail 1, à 1/6 ; dans la journée de travail 2, à 1/3, et dans la journée de travail 3, à 1/2 de ab. Enfin, puisque la proportion (temps de travail extra/temps de travail nécessaire) détermine le taux de la plus-value, ce taux est donné par le rapport ci-dessus. Il est respectivement, dans les trois différentes journées de travail, de 16 2/3 %, de 33 1/3 % et de 100 %" (p. 173).

En clair, l'allongement de la journée de travail augmente la partie durant laquelle la plus-value sera créée, donc l'exploitation s'accroîtra. S'il faut quatre heures pour reproduire la force de travail, une journée de huit heures impliquera un taux de plus-value (donc d'exploitation) de 100 %, une journée de neuf heures de 125 %, une journée de dix heures de 150 %, etc.

"Bien que la journée de travail ne soit rien de fixe, elle ne peut néanmoins varier que dans certaines limites. Sa limite minimum, cependant, ne peut être déterminée. Assurément, si nous posons la ligne de prolongation bc, ou le surtravail = 0, nous obtenons ainsi une limite minimum, c'est-à-dire la partie de la journée pendant laquelle l'ouvrier doit nécessairement travailler pour sa propre conservation.

Mais le mode de production capitaliste une fois donné, le travail nécessaire ne peut jamais former qu'une partie de la journée de travail, et cette journée elle-même ne peut, par conséquent, être réduite à ce minimum. Par contre, la journée de travail possède une limite maximum. Elle ne peut être prolongée au-delà d'un certain point. Cette limite maximum est doublement déterminée, et d'abord par les bornes physiques de la force de travail. Un homme ne peut dépenser pendant le jour naturel de vingt-quatre heures qu'un certain quantum de sa force vitale. C'est ainsi qu'un cheval ne peut, en moyenne, travailler que huit heures par jour. Pendant une partie du jour, la force doit se reposer, dormir ; pendant une autre partie, l'homme a des besoins physiques à satisfaire : il lui faut se nourrir, se vêtir, etc. Cette limitation purement physique n'est pas la seule. La prolongation de la journée de travail rencontre des limites morales. Il faut au travailleur du temps pour satisfaire ses besoins intellectuels et sociaux, dont le nombre et le caractère dépendent de l'état général de la civilisation. Les variations de la journée de travail ne dépassent donc pas le cercle formé par ces limites qu'imposent la nature et la société. Mais ces limites sont par elles-mêmes très élastiques et laissent la plus grande latitude. Aussi trouvons-nous des journées de travail de dix, douze, quatorze, seize, dix-huit heures, c'est-à-dire avec les plus diverses longueurs.

Le capitaliste a acheté la force de travail à sa valeur journalière. Il a donc acquis le droit de faire travailler pendant tout un jour le travailleur à son service. Mais qu'est-ce qu'un jour de travail ? Dans tous les cas, il est moindre qu'un jour naturel" (p. 174).

La poursuite de l'allongement de la journée de travail a des limites pour le capitaliste lui-même. Plus longtemps il fait travailler, plus la force de travail sera fatiguée et sa productivité s'en ressentira.

"Comme on le voit, à part des limites tout élastiques, la nature même de l'échange des marchandises n'impose aucune limitation à la journée de travail et au travail extra. Le capitaliste soutient son droit comme acheteur, quand il cherche à prolonger cette journée aussi longtemps que possible et à faire deux jours d'un. D'autre part, la nature spéciale de la marchandise vendue exige que sa consommation par l'acheteur ne soit pas illimitée, et le travailleur soutient son droit comme vendeur quand il veut restreindre la journée de travail à une durée normalement déterminée. Il y a donc ici une antinomie, droit contre droit, tous deux portant le sceau de la loi qui règle l'échange des marchandises. Entre deux droits égaux, qui décide ? La force" (p.176).

C'est le rapport de forces entre capitalistes et ouvriers qui décide de ce qu'est une journée normale de travail. En Europe (Allemagne, France, Belgique, Suède,...), où le mouvement des travailleurs a une longue tradition de lutte, l'année de travail est constituée d'environ de 1.600 à 1.700 heures. Au Japon, où le mouvement syndical a été, en grande partie, inféodé aux capitalistes, l'année de travail est composée de 2.100 heures, voire de 2.300 heures (comme chez Toyota). L'idée des patrons européens est d'obliger leurs travailleurs à accepter une prolongation de la journée de travail, pour rattraper les Japonais jugés trop compétitifs.

II. - Le capital affamé de surtravail. Boyard et fabricant

"Quand la forme d'une société est telle, au point de vue économique, que ce n'est point la valeur d'échange, mais la valeur d'usage qui y prédomine, le surtravail est plus ou moins circonscrit par le cercle de besoins déterminés ; mais le caractère de la production elle-même n'en fait point naître un appétit dévorant. Quand il s'agit d'obtenir la valeur d'échange sous sa forme spécifique, par la production de l'or et de l'argent, nous trouvons, déjà dans l'Antiquité, le travail le plus excessif et le plus effroyable. Travailler jusqu'à ce que mort s'ensuive devient alors la loi" (p.176).

Produire pour la valeur d'échange pousse les forces productives comme jamais auparavant. Dans le Manifeste communiste, Marx et Engels écrivent : *"La bourgeoisie, au cours d'une domination à peine séculaire, a créé des forces productrices plus nombreuses et plus colossales que ne l'avait fait tout l'ensemble des générations passées".* Mais ce développement se réalise par une utilisation de la main-

d'oeuvre que même le plus tyrannique des maîtres n'envisageait pas pour ses esclaves. L'avidité de posséder toujours plus de valeurs d'échange pousse les capitalistes à une exploitation effrénée.

"Tant que la production dans les Etats du sud de l'Union américaine était dirigée principalement vers la satisfaction des besoins immédiats, le travail des nègres présentait un caractère modéré et patriarcal. Mais, à mesure que l'exportation du coton devint l'intérêt vital de ces Etats, le nègre fut surmené et la consommation de sa vie en sept années de travail devint partie intégrante d'un système froidement calculé. Il ne s'agissait plus d'obtenir de lui une certaine masse de produits utiles. Il s'agissait de la production de la plus-value quand même. Il en a été de même pour le serf, par exemple dans les principautés danubiennes" (p. 177).

On retrouve cette volonté d'exploiter le travail humain chez les capitalistes contemporains à Marx :

"Si vous me permettez, me disait un honorable fabricant, de faire travailler chaque jour dix minutes de plus que le temps légal, vous mettrez chaque année 1.000 livres sterling dans ma poche. Les atomes du temps sont les éléments du gain" (p.181).

III. - La journée de travail dans les branches de l'industrie anglaise où l'exploitation n'est pas limitée par la loi

Marx donne des exemples effroyables de jusqu'où l'exploitation peut aller à son époque, dans le pays le plus "civilisé", l'Angleterre.

"Écoutons quelques déposants. - J. Leach : «L'hiver dernier (1862) sur dix-neuf jeunes filles, six ne parurent plus par suite de maladies causées par l'excès de travail. Pour tenir les autres éveillées je suis obligé de les secouer» (p. 185).

«Nos esclaves blancs, s'écria le Morning Star, l'organe des libre-échangistes Cobden et Bright, nos esclaves blancs sont les victimes du travail qui les conduit au tombeau ; ils s'épuisent et meurent sans tambour ni trompette».

«Travailler à mort, tel est l'ordre du jour, non seulement dans le magasin des modistes, mais encore dans n'importe quel métier. (...)» (p.191).

Suit l'exemple du forgeron. Il n'y a pas d'homme plus robuste. Pourtant, à Marylebone (un quartier de Londres), les forgerons meurent dans une proportion de 31 pour 1000 sur base annuelle, chiffre qui dépasse de 11 la moyenne nationale pour les hommes adultes. Il meurt en général à 37 ans, au lieu de 50 ans.

IV. - Travail de jour et de nuit. Le système des relais

"La tendance immanente de la production capitaliste est donc de s'approprier le travail pendant les vingt-quatre heures du jour. Mais comme cela est physiquement impossible, si l'on veut exploiter toujours les mêmes forces sans interruption, il faut, pour triompher de cet obstacle physique, une alternance entre les forces de travail employées de nuit et de jour, alternance qu'on peut obtenir par diverses méthodes. Une partie du personnel peut, par exemple, faire pendant une semaine le service de jour et pendant l'autre semaine le service de nuit. Chacun sait que ce système de relais prédominait dans la première période de l'industrie cotonnière anglaise et qu'aujourd'hui même, à Moscou, il est en vigueur dans cette industrie" (p. 192).

Le travail de nuit déjà à cette époque, mais en deux équipes de 12 heures chacune.

"Abstraction faite de l'influence généralement pernicieuse du travail de nuit, la durée ininterrompue des opérations pendant vingt-quatre heures offre l'occasion toujours cherchée et toujours bienvenue de dépasser la limite nominale de la journée de travail" (p. 192).

Nous retrouvons aujourd'hui cette volonté patronale de faire tourner les usines 24 heures sur 24. Sanderson, fabricant d'acier, donne la justification profonde des équipes de nuit :

"Mais alors il y aurait la perte de machines si coûteuses qui chômeraient la moitié du temps, et pour une masse de produits, telle que nous sommes capables de la livrer avec le présent système, il nous faudrait doubler nos bâtiments et nos machines, ce qui doublerait la dépense" (p.196).

Le travail de nuit permet d'utiliser de manière intensive les machines et les installations.

V. - La lutte pour la journée de travail normale. Les lois coercitives pour la prolongation de la journée de travail depuis le milieu du XIV^{ème} jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle

"A toutes ces questions, comme on a pu le voir, le capital répond : La journée de travail comprend vingt-quatre heures pleines, déduction faite des quelques heures de repos sans lesquelles la force de travail refuse absolument de reprendre son service. Il est évident par soi-même que le travailleur n'est rien autre chose sa vie durant que force de travail, et qu'en conséquence tout son temps disponible est, de droit et naturellement, temps de travail appartenant au capital et à la capitalisation" (p. 197).

"Mais dans sa passion aveugle et démesurée, dans sa gloutonnerie de travail extra, le capital dépasse non seulement les limites morales, mais encore la limite physiologique extrême de la journée de travail. Il usurpe le temps qu'exigent la croissance, le développement et l'entretien du corps en bonne santé" (p. 197).

Dans son avidité, les capitalistes usent trop vite la force de travail. L'épuisement des travailleurs devient dangereux pour le système. Une limitation légale de la journée de travail apparaît nécessaire pour contrôler les excès du système capitaliste et permettre la bonne continuation de celui-ci. En effet :

"Le capital ne s'inquiète point de la durée de la force de travail. Ce qui l'intéresse uniquement, c'est le maximum qui peut en être dépensé dans une journée. Et il atteint son but en abrégeant la vie du travailleur, de même qu'un agriculteur avide obtient de son sol un plus fort rendement en épuisant sa fertilité" (p.197).

Un premier moyen pour lutter contre l'épuisement de la main-d'oeuvre est d'en faire venir d'ailleurs. C'est l'immigration. Marx cite des rapports officiels et des quotidiens qui relatent ces faits :

"L'industrie cotonnière date de 90 ans... En trois générations de la race anglaise, elle a dévoré neuf générations d'ouvriers" (p. 199).

"Des agents furent envoyés à Manchester avec l'autorisation des Poor Law Commissionners. Des listes de travailleurs agricoles furent confectionnées et remises aux susdits agents, les fabricants coururent dans les bureaux et, après qu'ils eurent choisi ce qui leur convenait, les familles furent expédiées du sud de l'Angleterre. Ces paquets d'hommes furent livrés avec étiquettes comme des ballots de marchandises, et transportés par la voie des canaux, ou dans des chariots à bagages. Quelques-uns suivaient à pied, et beaucoup d'entre eux erraient çà et là, égarés et à demi morts de faim, dans les districts manufacturiers. La Chambre des Communes pourra à peine le croire, ce commerce régulier, ce trafic de chair humaine ne fit que se développer, et les hommes furent achetés et vendus par les agents de Manchester aux fabricants de Manchester, tout aussi méthodiquement que les nègres aux planteurs des Etats du Sud... L'année 1860 marque le zénith de l'industrie cotonnière... Les bras manquèrent de nouveau, et de nouveau les fabricants s'adressèrent aux marchands de chair,

et ceux-ci se mirent à fouiller les dunes du Dorsetshire, les collines du Devonshire et les plaines du Wiltshire; mais l'excès de population était déjà dévoré" (p. 199).

Marx explique l'utilisation de l'immigration pour trouver de nouvelles sources de main-d'oeuvre:

"L'expérience montre en général au capitaliste qu'il y a un excès constant de population, c'est-à-dire un excès par rapport au besoin momentané du capital, bien que cette masse surabondante soit formée de générations humaines mal venues, rabougries, promptes à s'éteindre, s'éliminant hâtivement les unes les autres et cueillies, pour ainsi dire, avant maturité. L'expérience montre aussi à l'observateur intelligent avec quelle rapidité la production capitaliste qui, historiquement parlant, date d'hier, attaque à la racine même la substance et la force du peuple ; elle lui montre comment la dégénérescence de la population industrielle n'est ralentie que par l'absorption constante d'éléments nouveaux empruntés aux campagnes, et comment les travailleurs des champs, malgré l'air pur et malgré le principe de sélection naturelle qui règne si puissamment parmi eux et ne laisse croître que les plus forts individus, commencent eux-mêmes à dépérir. Mais le capital, qui a de si bonnes raisons pour nier les souffrances de la population ouvrière qui l'entoure, est aussi peu ou tout autant influencé dans sa pratique par la perspective de la pourriture de l'humanité et finalement de sa dépopulation que par la chute possible de la terre sur le soleil" (p.200).

En conclusion, Marx écrit :

"Dans toute l'affaire de spéculation, chacun sait que la débâcle viendra un jour, mais chacun espère qu'elle emportera son voisin après qu'il aura lui-même recueilli la pluie d'or au passage et l'aura mise en sûreté. Après moi le déluge ! telle est la devise de tout capitaliste et de toute nation capitaliste. Le capital ne s'inquiète donc point de la santé et de la durée de la vie du travailleur, s'il n'y est pas contraint par la société" (p.200).

On retrouve cet aspect dans la crise de surproduction. Chaque capitaliste pense qu'elle emportera son voisin. Chaque capitaliste augmente donc ses capacités, accélérant la venue de la prochaine crise. Quand on pose la question de la surcapacité à Alain Batty, président de Ford Belgium, il répond : "Ce problème de capacité peut aussi être abordé différemment. Si on reste au niveau de la capacité globale, on peut faire ce calcul et dire que 10 usines devront fermer leurs portes. Mais 10 usines, c'est aussi la taille d'un grand constructeur ! Cela ne se passera pas comme cela. La notion de surcapacité n'est pas une fatalité. L'avenir le dira, et surtout les clients le diront, en achetant ce qui leur paraît le meilleur. Si vous avez un produit qui plaît, et c'est bien là le vrai défi, vous ne parlerez plus de surcapacité et vous pourrez même envisager des augmentations de production" (Tendances, 6 mai 1993, p.22). Ainsi raisonnent tous les capitalistes.

"La libre concurrence impose aux capitalistes les lois immanentes de la production capitaliste comme lois coercitives externes. L'établissement d'une journée de travail normale est le résultat d'une lutte de plusieurs siècles entre le capitaliste et le travailleur" (p.200).

La libre concurrence est le gendarme de la production capitaliste. Si un patron suit une politique qui ne le renforce pas face à ses concurrents, il risque de disparaître et disparaîtra sûrement s'il persévère. Si un autre applique une stratégie qui lui permet de gagner plus, il doit appliquer lui-même la même stratégie sous peine de faire faillite.

VI. - La lutte pour la journée de travail normale. La limitation légale coercitive du temps de travail. La législation manufacturière anglaise de 1833 à 1864

"C'est seulement à partir du Factory Act de 1833, s'appliquant aux manufactures de coton, de laine, de lin et de soie, que date pour l'industrie moderne une journée de travail normale. Rien ne caractérise mieux l'esprit du capital que l'histoire de la législation manufacturière anglaise de 1833 à 1864. La loi de 1833 déclare que :

«la journée de travail ordinaire dans les fabriques doit commencer à 5h 1/2 du matin et finir à 8h 1/2 du soir. Entre ces limites qui embrassent une période de quinze heures, il est légal d'employer des adolescents (young persons, c'est-à-dire des personnes entre 13 et 18 ans) dans n'importe quelle partie du jour ; mais il est sous-entendu qu'individuellement personne de cette catégorie ne doit travailler plus de douze heures dans un jour, à l'exception de certains cas spéciaux et prévus».

Le sixième article de cette loi arrête que, «dans le cours de chaque journée, il doit être accordé à chaque adolescent dont le temps de travail est limité une heure et demie au moins pour les repas». L'emploi des enfants au-dessous de 9 ans, sauf une exception que nous mentionnerons plus tard, fut interdit : le travail des enfants de 9 ans à 13 ans fut limité à huit heures par jour. Le travail de nuit, c'est-à-dire, d'après cette loi, le travail entre 8h 1/2 du soir et 5h 1/2 du matin, fut interdit pour toute personne entre 9 et 18 ans" (p.206).

"Le plus grand vice du système des fabriques, tel qu'il est organisé à présent, est-il dit dans le premier rapport du conseil central de la commission du 25 juin 1833, c'est qu'il crée la nécessité (d'allonger la journée des enfants jusqu'à l'extrême limite) de celle des adultes. Pour corriger ce vice sans diminuer le travail de ces derniers, ce qui produirait un mal plus grand que celui qu'il s'agit de prévenir, le meilleur plan à suivre semble être d'employer une double série d'enfants" (p.206).

"La journée de travail de douze heures resta donc en vigueur généralement et uniformément pendant la période de 1844-1847 dans toutes les fabriques soumises à la législation manufacturière" (p.209).

"Les années 1846-1847 font époque dans l'histoire économique de l'Angleterre. Abrogation de la loi des céréales, abolition des droits d'entrée sur le coton et autres matières premières, proclamation du libre-échange comme guide de la législation commerciale ! En un mot, le règne millénaire commençait à poindre. D'autre part, c'est dans les mêmes années que le mouvement chartiste et l'agitation des dix heures atteignirent leur point culminant" (p.209-210).

Le mouvement chartiste est une des premières formes d'organisation de la classe ouvrière en Angleterre. Il réclamait le suffrage universel et la limitation de la journée de travail à dix heures. Après 1848, il disparut progressivement.

"La nouvelle loi sur les fabriques du 8 juin 1847 établit qu'au 1er juillet de la même année la journée de travail serait préalablement réduite à onze heures pour les "adolescents" (de 13 à 18 ans) et pour toutes les ouvrières, mais qu'au 1er mai 1848 aurait lieu la limitation définitive à dix heures. Pour le reste, ce n'était qu'un amendement des lois de 1833 et 1844" (p.210).

"MM. les fabricants cherchèrent à augmenter l'effet naturel de ces circonstances en abaissant d'une manière générale le salaire de 10 %. C'était pour payer la bienvenue de l'ère libre-échangiste. Une seconde baisse de 8 1/3 % se fit lors de la réduction de la journée à onze heures, et une troisième de 15 % quand la journée descendit définitivement à dix heures. Partout où les circonstances le permirent, les salaires furent réduits d'au moins 25 %. Avec des chances aussi heureuses on commença à semer l'agitation parmi les ouvriers pour l'abrogation de la loi de 1847" (p.210).

On retrouve la même stratégie en Belgique. En 1886, une enquête est menée auprès des patrons pour voir s'il ne faut pas réduire la journée de travail. Un patron charbonnier répond : "Non, nous ne croyons pas qu'une loi puisse limiter la durée du travail, car les salaires diminueraient encore avec la diminution de la production et ce serait l'ouvrier lui-même qui réclamerait la liberté de faire sa journée de travail comme auparavant, à moins d'arriver à une entente internationale" (Jean Neuville, La lutte ouvrière pour la maîtrise du temps, tome 1, éditions Vie ouvrière, 1981, p.65). En 1907, au moment de la proposition d'une loi pour limiter la journée dans les mines à neuf heures, un parlementaire défend : "La loi n'a pas, selon moi, le droit de dire à l'ouvrier adulte : tu ne travailleras pas au-delà de telle durée, tu ne gagneras pas ta vie comme il te convient. Tu es jeune, tu es fort, tu as femme et enfants, des parents, qu'importe ! Je te défends d'augmenter ton salaire pour subvenir à tes

besoins et à ceux des tiens ! Car la limitation de la durée du travail c'est la limitation du salaire ; l'une est la conséquence de l'autre" (Neuville, op. cit., p.215).

"Le ballon d'essai du capital creva et la loi de dix heures entra en vigueur le 1er mai 1848. Mais la défaite du parti chartiste, dont les chefs furent emprisonnés et l'organisation détruite, venait d'ébranler la confiance de la classe ouvrière anglaise en sa force" (p.211).

"Les fabricants commencèrent par congédier çà et là une partie et parfois la moitié des adolescents et des ouvrières employés par eux ; puis ils rétablirent en revanche parmi les ouvriers adultes le travail de nuit presque tombé en désuétude.

"La loi des dix heures, s'écrièrent-ils, ne nous laisse pas d'autre alternative" (p.212).

"Cette façon de s'accrocher à la lettre de la loi, en tant qu'elle règle le travail des enfants, n'avait pour but que de préparer la révolte ouverte contre la même loi, en tant qu'elle règle le travail des adolescents et des femmes" (p.213).

"Ces diverses circonstances amenèrent un compromis entre fabricants et ouvriers, lequel fut scellé parlementairement par la loi additionnelle sur les fabriques, le 5 août 1850. La journée de travail fut élevée de dix heures à dix heures et demie dans les cinq premiers jours de la semaine et restreinte à sept heures et demie le samedi pour "les adolescents et les femmes" (P-217).

Les capitalistes affirmèrent que cette hausse de la journée de travail se justifiait par le fait que le travail était beaucoup plus facile.

"Une enquête médicale officielle prouva ensuite que bien au contraire :

«le chiffre moyen de mortalité dans les districts où se fabrique la soie est exceptionnellement élevé et dépasse même, pour la partie féminine de la population, celui des districts cotonniers du Lancashire» (p.218).

"La loi de 1850 fut donc complétée en 1853 par la défense "d'employer les enfants le matin avant et le soir après les adolescents et les femmes". A partir de ce moment, la loi de 1850 régla, à peu d'exceptions près, la journée de travail de tous les ouvriers dans les branches d'industrie qui lui étaient soumises. Depuis la publication du premier Factory Act il s'était écoulé un demi-siècle. La législation manufacturière sortit pour la première fois de sa sphère primitive par le Printworks'Act de 1845 (loi concernant les fabriques de cotons imprimés). Le déplaisir avec lequel le capital accepta cette nouvelle "extravagance" perça à chaque ligne de sa loi! Elle restreint la journée de travail pour enfants et pour femmes à seize heures comprises entre 6 heures du matin et 10 heures du soir sans aucune interruption légale pour les repas. Elle permet de faire travailler les ouvriers mâles, au-dessus de 13 ans, tout le jour et toute la nuit à volonté. C'est un avortement parlementaire" (p.218).

La loi sur la limitation de la journée de travail et les péripéties pour l'imposer montre comment le capitalisme réglemente les conditions de travail. D'abord, cette réglementation est le résultat de luttes ouvrières. Ensuite, elle sert à empêcher les capitalistes de suivre des stratégies qui pourraient à la longue détruire le système, en empêchant la force de travail de se reconstituer *"dans les mêmes conditions de vigueur et de santé"* que la veille. Voilà la réglementation capitaliste telle que la vante un homme comme Riccardo Petrella.

VII. - La lutte pour la journée de travail normale. Contrecoup de la législation anglaise sur les autres pays

"La création a" une journée de travail normale est, par conséquent, le résultat d'une guerre civile longue, opiniâtre et plus ou moins dissimulée entre la classe capitaliste et la classe ouvrière. La lutte

ayant commencé dans le domaine de l'industrie moderne, elle devait, par conséquent, être déclarée d'abord dans la patrie même de cette industrie, l'Angleterre" (p.220).

"La France marche à pas lents sur les traces de l'Angleterre. Il lui faut la révolution de Février (1848) pour enfanter la loi des douze heures, bien plus défectueuse que son original anglais. Toutefois, la méthode révolutionnaire française a aussi ses avantages particuliers. Elle dicte du même coup à tous les ateliers et à toutes les fabriques, sans distinction, une même limite de la journée de travail, tandis que la législation anglaise, cédant malgré elle à la pression des circonstances, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, prend toujours le meilleur chemin pour faire éclore toute une nichée de difficultés juridiques. D'autre part, la loi française proclame, au nom des principes, ce qui n'est conquis en Angleterre qu'au nom des enfants, des mineurs et des femmes, et n'a été réclamé que depuis peu de temps à titre de droit universel" (p.221).

La lutte pour la réduction du temps de travail prit une ampleur particulière aux Etats-Unis. La première chose que les travailleurs avaient à faire étaient de se libérer de l'esclavage car :

"Le travail sous peau blanche ne peut s'émanciper là où le travail sous peau noire est stigmatisé et flétri" (p.221).

Phrase célèbre qui présente Marx comme adversaire farouche du racisme.

"Le congrès général des ouvriers à Baltimore (16 août 1866) fit la déclaration suivante :

«Le premier et le plus grand besoin du présent, pour délivrer le travail de ce pays de l'esclavage capitaliste, est la promulgation d'une loi d'après laquelle la journée de travail doit se composer de huit heures dans tous les Etats de l'Union américaine. Nous sommes décidés à mettre en oeuvre toutes nos forces jusqu'à ce que ce glorieux résultat soit atteint».

En même temps (au commencement de septembre 1866), le congrès de l'Association internationale des travailleurs, à Genève, sur la proposition du Conseil général de Londres, prenait une décision semblable :

«Nous déclarons que la limitation de la journée de travail est la condition préalable sans laquelle tous les efforts en vue de l'émancipation doivent échouer... Nous proposons huit heures pour limite légale de la journée de travail» (p.221).

Et commença partout dans le monde industrialisé la lutte pour les huit heures qui connut un événement tragique en mai 1886 à Chicago, lorsque huit militants syndicaux anarchisants furent pendus pour avoir participé à une grève en faveur de la journée des huit heures. Un événement que l'on célèbre tous les ans à l'occasion du 1er mai.

XI : Le taux et la masse de la plus-value

"Le taux de la plus-value détermine donc la somme de plus-value produite par un ouvrier individuel, la valeur de sa force étant donnée" (p.223).

"La somme de plus-value produite par un capital variable est donc déterminée par le nombre des ouvriers qu'il paie, multiplié par la somme de plus-value que rapporte par jour l'ouvrier individuel; et cette somme étant connue, la valeur de la force individuelle dépend du taux de la plus-value, en d'autres termes, du rapport du surtravail de l'ouvrier à son travail nécessaire. Nous obtenons donc cette loi: La somme de la plus-value produite par un capital variable est égale à la valeur de ce capital avancé, multipliée par le taux de la plus-value, ou bien, elle est égale à la valeur a" une force de travail, multipliée par le degré de son exploitation, multipliée par le nombre des forces, employées conjointement" (p.223).

Si nous nommons le taux de plus-value (p/v) par s' , par w (w pour wages, c'est-à-dire salaires en anglais) la valeur de la force de travail et par L (L pour Labour, travail en anglais) le nombre d'ouvriers nécessaires à la production, de telle sorte que $v = w.L$, alors nous avons les relations que Marx décrit :

$$P = v.s' = w.L.s'$$

Si nous engageons 10.000 ouvriers sidérurgistes à 1,2 million de FB par an et que le taux d'exploitation est de 100 %, nous aurons que la somme de plus-value produite en un an sera de :

$$1,2 \text{ million} \times 10.000 \text{ ouvriers} \times 100 \% = 12 \text{ milliards de FB.}$$

"Comme la valeur n'est que du travail réalisé, il est évident que la masse de valeur qu'un capitaliste fait produire dépend exclusivement de la quantité de travail qu'il met en mouvement. Il en peut mettre en mouvement plus ou moins, avec le même nombre d'ouvriers, selon que leur journée est plus ou moins prolongée. Mais, étant donné et la valeur de la force de travail et le taux de la plus-value - en d'autres termes, les limites de la journée et sa division en travail nécessaire et surtravail - la masse totale de valeur, y inclus la plus-value, qu'un capitaliste réalise, est exclusivement déterminée par le nombre des ouvriers qu'il exploite et ce nombre lui-même dépend de la grandeur du capital variable qu'il avance" (p.225).

"La valeur de la force moyenne de travail et le degré moyen de son exploitation étant supposés égaux dans différentes industries, les masses de plus-value produites sont en raison directe de la grandeur des parties variables des capitaux employés, c'est-à-dire en raison directe de leurs parties converties en force de travail" (p.226).

"La longueur de cette journée étant donnée, que ses limites soient fixées physiquement ou socialement, la masse de la plus-value ne peut être augmentée que par l'augmentation du nombre des travailleurs, c'est-à-dire de la population ouvrière. L'accroissement de la population forme ici la limite mathématique de la production de la plus-value par le capital social" (p.226).

Plus un capitaliste engage des ouvriers, plus la production de plus-value sera grande.

"Le possesseur d'argent ou de marchandise ne devient en réalité capitaliste que lorsque la somme minimum qu'il avance pour la production dépasse déjà de beaucoup le maximum du moyen âge" (p.227).

Au moyen âge, les conditions techniques ne sont pas mûres pour le développement du capitalisme.

"Le capital s'empare d'abord du travail dans les conditions techniques données par le développement historique. Il ne modifie pas immédiatement le mode de production. La production de plus-value, sous la forme considérée précédemment, par simple prolongation de la journée, s'est donc présentée indépendante de tout changement dans le mode de produire" (p.228).

L'allongement de la journée de travail est apparu aux capitalistes, qui voulaient par tous les moyens augmenter la plus-value créée, comme la façon la plus simple de le faire.

Quatrième section : La production de la plus-value relative

XII : La plus-value relative

Mais la prolongation de la journée de travail a des limites et bientôt des limites légales. Pour les patrons, il faut trouver un autre moyen. Reprenons la ligne représentant la journée de travail. Il y a moyen d'allonger cette ligne. C'est la prolongation de la journée de travail. Mais, il existe un autre moyen : abaisser le niveau de b. Soit la ligne ac :

$a \text{ ————— } b \text{ — } c$

On peut abaisser le point de b en b', de telle sorte que le surtravail devienne b'c et non plus bc et que le travail nécessaire baisse de ab' et non plus ab :

$a \text{ — } b' \text{ — } b \text{ — } c$ ou $a \text{ ————— } b' \text{ ————— } c$

Il y a augmentation du surtravail par rapport au travail nécessaire, non par allongement du temps de travail, mais par abaissement relatif du travail nécessaire. C'est l'augmentation de la plus-value relative.

Le capitaliste peut aussi payer l'ouvrier en dessous de sa valeur. C'est un troisième moyen. Mais, nous dit Marx :

"Or, quoique cette pratique joue un rôle des plus importants dans le mouvement réel du salaire, elle n'a aucune place ici où l'on suppose que toutes les marchandises, et par conséquent aussi la force de travail, sont achetées et vendues à leur juste valeur. Cela une fois admis, le temps de travail nécessaire à l'entretien de l'ouvrier ne peut pas être abrégé en abaissant son salaire au-dessous de la valeur de sa force, mais seulement en réduisant cette valeur même. Les limites de la journée étant données, la prolongation du surtravail doit résulter de la contraction du temps de travail nécessaire, et non la contraction du travail nécessaire de l'expansion du surtravail. Dans notre exemple, pour que le travail nécessaire diminue de 1/10, descende de dix à neuf heures, et que par cela même le surtravail monte de deux à trois heures, il faut que la valeur de la force de travail tombe réellement de 1/10.

Une baisse de 1/10 suppose que la même masse de subsistances produite d'abord en dix heures n'en nécessite plus que neuf - chose impossible sans que le travail ne gagne en force productive. Un cordonnier peut, par exemple, avec des moyens donnés faire en douze heures une paire de bottes. Pour qu'il en fasse dans le même temps deux paires, il faut doubler la force productive de son travail, ce qui n'arrive pas sans un changement dans ses instruments ou dans sa méthode de travail, ou dans les deux à la fois. Il faut donc qu'une révolution s'accomplisse dans les conditions de production.

Par augmentation de la force productive ou de la productivité du travail, nous entendons en général un changement dans ses procédés, abrégeant le temps socialement nécessaire à la production d'une marchandise, de telle sorte qu'une quantité moindre de travail acquière la force de produire plus de valeurs d'usage. Le mode de production était censé donné quand nous examinions la plus-value provenant de la durée prolongée du travail. Mais dès qu'il s'agit de gagner de la plus-value par la transformation du travail nécessaire en surtravail, il ne suffit plus que le capital, tout en laissant intacts les procédés traditionnels du travail, se contente d'en prolonger simplement la durée. Alors, il lui faut, au contraire, transformer les conditions techniques et sociales, c'est-à-dire le mode de la production. Alors seulement, il pourra augmenter la productivité du travail, abaisser ainsi la valeur de la force de travail et abrégé par cela même le temps exigé pour la reproduire. Je nomme plus-value absolue la plus-value produite par la simple prolongation de la journée de travail, et plus-value relative la plus-value qui provient au contraire de l'abréviation du temps de travail nécessaire et du changement correspondant dans la grandeur relative des deux parties dont se compose la journée.

Pour qu'il fasse baisser la valeur de la force de travail, l'accroissement de productivité doit affecter des branches d'industrie dont les produits déterminent la valeur de cette force, c'est-à-dire des industries qui fournissent ou les marchandises nécessaires à l'entretien de l'ouvrier, ou les moyens de production de ces marchandises. En faisant diminuer leur prix, l'augmentation de la productivité fait en même temps tomber la valeur de la force de travail. Au contraire, dans les branches d'industrie qui ne fournissent ni les moyens de subsistance ni leurs éléments matériels, un accroissement de productivité n'affecte point la valeur de la force de travail" (p.231-232).

La productivité n'affecte pas la valeur produite en une journée par un travailleur. Par contre, elle abaisse la valeur de chaque marchandise produite. Comme l'ouvrier est payé en fonction de ce qui lui est nécessaire pour se reproduire, c'est-à-dire en fonction de la valeur des moyens de consommation marchands nécessaires, si la valeur de ces produits baisse, la valeur de la force de travail doit baisser en conséquence. La valeur de la force de travail baissant, la part de surtravail dans une journée s'accroît du montant inverse.

Reprenons nos 10.000 sidérurgistes qui sont payés à 6.000 FB par jour pour produire 20.000 tonnes d'acier quotidiennement. Le taux de plus-value s'élève à 100 %, de telle sorte que sur une journée de huit heures, ils travaillent quatre heures pour se reproduire et quatre heures comme surtravail.

Une première façon d'augmenter la plus-value produite par jour (et qui s'élève à 60 millions de FB) est d'augmenter la journée de travail, par exemple à dix heures. Dans ce cas, la production s'élève à 25.000 tonnes, le salaire reste fixé à 60 millions de FB, mais la plus-value passe à 75 millions de FB. Le capitaliste gagne 15 millions de FB supplémentaires. Cette augmentation du surtravail est appelé hausse de la plus-value absolue car elle augmente la journée de travail (a est le point de départ, b le niveau du travail nécessaire, c celui de l'ancienne journée de travail et c' celui de la nouvelle journée) :

a	b	c	c'
0	----- 60 millions	----- 120 millions	----- 135 millions

Le taux de plus-value passe de 100 % à 125 % (75/60).

Une seconde façon de faire est d'augmenter la productivité. Supposons que la productivité dans la sidérurgie double. Cela signifie que sur huit heures de travail, avec le même équipement et la même force de travail, le capitaliste est capable de produire 40.000 tonnes. Comme la valeur produite par les 10.000 ouvriers en huit heures ne change pas et reste constante à 120 millions de FB, c'est la valeur de chaque tonne d'acier qui diminue. Elle passe de 24.000 FB à 21.000 FB (la partie représentant le capital constant, soit 18.000 FB, ne varie pas et constitue les trois quarts de la valeur de la tonne d'acier; seule la valeur présente se réduit de moitié, soit elle passe de 6.000 FB à 3.000 FB). La baisse de la valeur de la tonne d'acier va se répercuter sur tous les produits qui absorbent de l'acier: voiture, maison, boîtes de conserve, etc. La valeur de ces biens va donc aussi diminuer. On va supposer qu'il en résultera au total une baisse de 11 % de la valeur des moyens de consommation et donc une réduction similaire de la valeur de la force de travail. Chaque ouvrier ne sera plus payé dès lors que 5.340 FB (ce qui est suffisant pour vivre dans les nouvelles conditions de production). Au total, le capital variable pour une journée s'élèvera à 53,4 millions de FB. Comme la valeur produite en une journée reste inchangée à 120 millions, la plus-value passera à

66,6 millions de FB. Cette hausse du surtravail est appelée augmentation de la plus-value relative car elle abaisse le temps de travail nécessaire et change la grandeur relative des deux parties qui compose la journée de travail (a est le point de départ, b' le nouveau niveau de travail nécessaire, b l'ancien niveau et c la valeur produite en une journée) :

a	b'	b	c
0	----- 53,4 millions	-- 60 millions	----- 120 millions

Le taux de plus-value passe lui aussi à 125 % (66,6/53,4).

"Or, valeur d'un article veut dire, non sa valeur individuelle, mais sa valeur sociale, et celle-ci est déterminée par le temps de travail qu'il coûte, non dans un cas particulier, mais en moyenne. Si le capitaliste qui emploie la nouvelle méthode vend la pièce à sa valeur sociale de 1 shilling, il la vend 3 d. au-dessus de sa valeur individuelle, et réalise ainsi une plus-value extra de 3 d. D'autre part, la journée de douze heures lui rend deux fois plus de produits qu'auparavant. Pour les vendre, il a donc besoin d'un double débit ou d'un marché deux fois plus étendu. Toutes circonstances restant les mêmes, ses marchandises ne peuvent conquérir une plus large place sur le marché qu'en contractant leurs prix. Aussi les vendra-t-il au-dessus de leur valeur individuelle, mais au-dessous de leur valeur sociale, soit à 10 d. la pièce. Il réalisera ainsi une plus-value extra de 1 d. par pièce. Il attrape ce bénéfice, que sa marchandise appartienne ou non au cercle des moyens de subsistance nécessaires qui déterminent la valeur de la force de travail. On voit donc qu'indépendamment de cette circonstance chaque capitaliste est poussé par son intérêt à augmenter la productivité du travail pour faire baisser le prix des marchandises" (p.233-234).

C'est le capitaliste qui, le premier, augmente la productivité qui bénéficie de cette plus-value extra. C'est le premier incitant pour tous les capitalistes d'accroître la productivité dans leur établissement.

Reprenons notre exemple de la sidérurgie. Par unité produite, la décomposition du prix s'établit comme suit :

capital constant	18.000 FB
capital variable.....	3.000 FB
plus-value.....	3.000 FB
valeur d'une tonne d'acier.....	24.000 FB

Supposons que le sidérurgiste considéré augmente la productivité de 20 % par rapport à ses concurrents. Cela signifie qu'il produira en une journée, non plus 20.000 tonnes d'acier, mais 24.000 tonnes. Normalement, il devrait en résulter une baisse de la valeur à 20.000 FB. Mais comme il est le seul à obtenir cette performance, il continue à vendre à 24.000 FB (nous supposons ici que le capitaliste n'essaie pas de vendre davantage en diminuant le prix sous sa valeur sociale). La valeur individuelle à laquelle il produit est 20.000 FB, mais la valeur sociale reste 24.000 FB. La différence, 4.000 FB, est appropriée par ce capitaliste comme plus-value extra. La décomposition de la valeur par unité produite s'établit alors comme suit :

capital constant	15.000 FB
capital variable.....	2.500 FB
plus-value.....	2.500 FB
plus-value extra.....	4.000 FB
valeur d'une tonne d'acier.....	24.000 FB

Dans ce cas, l'ouvrier reçoit toujours 6.000 FB par jour. Il produit une plus-value totale de 15.600 FB (6.500 FB x 24.000 t/10.000 ouvriers). Le taux de plus-value passe exceptionnellement de 100 % à 260 % (15.600/6.000).

La plus-value extra est importante dans l'introduction du fordisme et du toyotisme. Elle explique en partie comment les firmes qui introduisent ces nouvelles méthodes de production permettant une hausse importante de la productivité réalisent des bénéfices plantureux.

"Le travail d'une productivité exceptionnelle compte comme travail complexe, ou crée dans un temps donné plus de valeur que le travail social moyen du même genre. Mais notre capitaliste continue à payer 5 shillings pour la valeur journalière de la force de travail dont la reproduction coûte maintenant à l'ouvrier sept heures et demie au lieu de dix, de sorte que le surtravail s'accroît de deux heures et demie, et que la plus-value monte de 1 à 3 shilling. Le capitaliste qui emploie le mode de production perfectionné s'approprie, par conséquent, sous forme de surtravail, une plus grande partie de la journée de l'ouvrier que ses concurrents. Il fait pour son compte particulier ce que le capital fait en grand et en général dans la production de la plus-value relative. Mais d'autre part, cette plus-value extra disparaît dès que le nouveau mode de production se généralise et qu'en même temps s'évanouit la différence entre la valeur individuelle et la valeur sociale des marchandises produites à meilleur marché.

La détermination de la valeur par le temps de travail s'impose comme loi au capitaliste employant des procédés perfectionnés, parce qu'elle le force à vendre ses marchandises au-dessous de leur valeur sociale ; elle s'impose à ses rivaux, comme loi coercitive de la concurrence, en les forçant à adopter le nouveau mode de production" (p.234).

La hausse de la productivité permet au capitaliste le plus développé de réaliser un profit supérieur. Cela oblige ses concurrents à adopter la même technique de production (ou éventuellement une technique supérieure). Dans ce cas, la plus-value extra disparaît. Dans notre exemple, cela revient à généraliser l'augmentation de la productivité de 20 %, abaissant la valeur unitaire à 20.000 FB. Supposons que cela se traduise par une baisse de la valeur de la force de travail de 4 % (de 2.500 à 2.400 FB).

Nous obtenons alors la décomposition de la nouvelle valeur unitaire de la façon suivante :

capital constant	15.000 FB
capital variable.....	2.400 FB
plus-value.....	2.600 FB
valeur d'une tonne d'acier.....	20.000 FB

Le taux de plus-value pour toute l'industrie est passé de 100 % à 108 % (2.600/2.400).

"La valeur des marchandises est en raison inverse de la productivité du travail d'où elles proviennent. Il en est de même de la force de travail, puisque sa valeur est déterminée par la valeur des marchandises" (p.235).

"Le capital a donc un penchant incessant et une tendance constante à augmenter la force productive du travail pour baisser le prix des marchandises et, par suite - celui du travailleur" (p.235).

Le capitaliste a un double intérêt à augmenter la productivité. D'abord, pour accroître la plus-value extra. Mais ce bénéfice est temporaire. Ensuite, pour élever la plus-value globale en abaissant la part du travail nécessaire.

"Que l'ouvrier, grâce à la productivité multipliée de son travail, produise dans une heure, par exemple, dix fois plus qu'auparavant ; en d'autres termes, qu'il dépense pour chaque pièce de marchandise dix fois moins de travail, cela n'empêche point qu'on continue à le faire travailler douze heures et à le faire produire pendant ces douze heures 1.200 pièces au lieu de 120, ou même qu'on prolonge sa journée à dix-huit heures pour le faire produire 1.800 pièces" (p.235-236).

Le problème est de savoir si le marché sera capable d'absorber une telle augmentation de la production. Mais le but du capitaliste est bien tel.

XIII : La coopération

Marx présente un tableau historique des moyens pour augmenter la productivité. Ceux-ci sont essentiellement de trois types : d'abord la collaboration, ensuite la division du travail, enfin le progrès technique.

Marx associe à chaque moyen de hausse de la productivité une forme particulière d'organisation. Il commence par ce qui est apparu historiquement en premier: la coopération, le rassemblement des hommes sous un même toit.

"Une multitude d'ouvriers fonctionnant en même temps sous le commandement du même capital, dans le même espace (ou si l'on veut sur le même champ de travail), en vue de produire le même genre de marchandises, voilà le point de départ historique de la production capitaliste. C'est ainsi qu'à son début la manufacture proprement dite se distingue à peine des métiers du moyen âge, si ce n'est par le plus grand nombre d'ouvriers exploités simultanément. L'atelier du chef de corporation n'a fait qu'élargir ses dimensions. La différence commence par être purement quantitative" (p.237).

"L'économie des moyens de production se présente sous un double point de vue. Premièrement, elle diminue le prix des marchandises et, par cela même, la valeur de la force de travail. Secondement, elle modifie le rapport entre la plus-value et le capital avancé, c'est-à-dire la somme de valeur de ses parties constantes et variables" (p.239).

"Quand plusieurs travailleurs fonctionnent ensemble en vue d'un but commun dans le même procès de production ou dans des procès différents mais connexes, leur travail prend la forme coopérative. De même que la force d'attaque d'un escadron de cavalerie ou la force de résistance d'un régiment d'infanterie diffère essentiellement de la somme des forces individuelles, déployées isolément par chacun des cavaliers ou fantassins, de même la somme des forces mécaniques d'ouvriers isolés diffère de la force mécanique qui se développe dès qu'ils fonctionnent conjointement et simultanément dans une même opération indivise, qu'il s'agisse par exemple de soulever un fardeau, de tourner une manivelle ou d'écarter un obstacle" (p.239).

Le tout est supérieur à la simple somme de ses parties.

"Une combinaison de travaux s'opère encore, bien que les coopérants fassent la même besogne ou des besognes identiques, quand ils attaquent l'objet de leur travail de différents côtés à la fois. Douze maçons, dont la journée combinée compte 144 heures de travail, simultanément occupés aux différents côtés d'une bâtisse, avancent l'oeuvre beaucoup plus rapidement que ne le ferait un seul maçon en douze jours ou en 144 heures de travail. La raison en est que le travailleur collectif a des yeux et des mains par-devant et par-derrrière et se trouve jusqu'à un certain point présent partout. C'est ainsi que des parties différentes du produit séparées par l'espace viennent à maturité dans le même temps" (p.240).

En conséquence, la simple coopération est un moyen d'accroître la productivité et donc d'augmenter la plus-value créée. A travers la coopération s'opère une première rationalisation du travail.

"La coopération permet d'agrandir l'espace sur lequel le travail s'étend ; certaines entreprises, comme le dessèchement, l'irrigation du sol, la construction de canaux, de routes, de chemins de fer, etc., la réclament à ce seul point de vue" (p.240).

"Comparée à une somme égale de journées de travail individuelles et isolées, la journée de travail combinée rend plus de valeurs d'usage et diminue ainsi le temps nécessaire pour obtenir l'effet voulu" (p.241).

Donc elle augmente la productivité.

"En général, des hommes ne peuvent pas travailler en commun sans être réunis. Leur rassemblement est la condition même de leur coopération" (p.241).

"Mais dès qu'il y a coopération entre des ouvriers salariés, le commandement du capital se développe comme une nécessité pour l'exécution du travail, comme une condition réelle de production. Sur le champ de la production, les ordres du capital deviennent dès lors aussi indispensables que le sont ceux du général sur le champ de bataille.

Tout travail social ou commun, se déployant sur une assez grande échelle, réclame une direction pour mettre en harmonie les activités individuelles. Elle doit remplir les fonctions générales qui tirent leur origine de la différence existant entre le mouvement d'ensemble du corps productif et les mouvements individuels des membres indépendants dont il se compose. Un musicien exécutant un solo se dirige lui-même, mais un orchestre a besoin d'un chef. Cette fonction de direction, de surveillance et de médiation devient la fonction du capital dès que le travail qui lui est subordonné devient coopératif, et comme fonction capitaliste elle acquiert des caractères spéciaux" (p.242).

Cette fonction de coordination prend néanmoins du temps à apparaître. Aux Etats-Unis, Chandler prétend qu'elle n'est véritablement née qu'avec la constitution des grandes compagnies de chemins de fer qui avaient besoin d'une gestion financière stricte pour réaliser des profits.

"L'aiguillon puissant, le grand ressort de la production capitaliste, c'est la nécessité de faire valoir le capital ; son but déterminant, c'est la plus grande extraction possible de plus-value, ou, ce qui revient au même, la plus grande exploitation possible de la force de travail" (p.242).

Le but du capitaliste est l'accumulation, c'est-à-dire l'incorporation d'un nouveau capital au capital initial. Le moyen pour obtenir cette accumulation est la réalisation de la plus-value. Cette plus-value pourra être transformée en capital durant la seconde phase de production et ainsi accroître la production (c'est l'objet de la section 7 du livre 1er).

Notre capitaliste de l'acier pourra, une fois ses tonnes vendues, incorporer les 12 milliards de FB de plus-value dans le capital initial de 84 milliards de FB pour accroître la production annuelle et passer, par exemple, d'une production de 4 à 5 millions de tonnes. Ces 5 millions de tonnes pourront accroître la plus-value créée. A son tour, cette nouvelle plus-value pourra être incorporée au capital et, de cette façon, le capital pourra croître. C'est l'accumulation. Mais pour cela, il faut créer le plus de plus-value possible.

"Le capitaliste commence par se dispenser du travail manuel. Puis, quand son capital grandit et avec lui la force collective qu'il exploite, il se démet de sa fonction de surveillance immédiate et assidue des ouvriers et des groupes d'ouvriers et la transfère à une espèce particulière de salariés" (p.243).

"Le capitaliste n'est point capitaliste parce qu'il est directeur industriel ; il devient au contraire chef d'industrie parce qu'il est capitaliste. Le commandement dans l'industrie devient l'attribut du capital, de même qu'aux temps féodaux la direction de la guerre et l'administration de la justice étaient les attributs de la propriété foncière" (p.243).

En fait, il semble que les capitalistes ont délégué ce pouvoir à des contremaîtres, c'est-à-dire à des ouvriers sortis du rang. Ces contremaîtres avaient au mieux une connaissance empirique des conditions de production. Le savoir des capitalistes, quant à lui, était généralement faible.

Le taylorisme, système de rationalisation du travail inauguré à la fin du XIXème siècle aux Etats-Unis par Frederik Taylor (1856-1915), est apparu pour que les capitalistes se réapproprient la direction directe des conditions de production et puissent les orienter vers l'augmentation de la productivité.

"Le mode de production capitaliste se présente donc comme nécessité historique pour transformer le travail isolé en travail social ; mais, entre les mains du capital, cette socialisation du travail n'en augmente les forces productives que pour l'exploiter avec plus de profit" (p.245).

Le capitalisme joue un rôle progressiste dans l'histoire en réunissant les ouvriers sous un même toit, c'est-à-dire en socialisant la production comme jamais elle ne l'avait été auparavant. Ceci permet un développement des forces productives. Mais le but du capitaliste n'est pas le progrès économique en soi, mais le profit. C'est cela qui limite la portée de ce rôle progressiste.

"La coopération simple prédomine aujourd'hui encore dans les entreprises où le capital opère sur une grande échelle, sans que la division du travail ou l'emploi des machines y jouent un rôle important.

Le mode fondamental de la production capitaliste, c'est la coopération dont la forme rudimentaire, tout en contenant le germe de formes plus complexes, ne reparait pas seulement dans celles-ci comme un de leurs éléments, mais se maintient aussi à côté d'elles comme mode particulier" (p.245).

XIV : La division du travail et la manufacture

I. - La double origine de la manufacture

La manufacture a une double origine. Elle peut venir de la réunion des ouvriers de différents métiers dans le but de réaliser un produit: par exemple la réunion de charrons, de selliers, de tailleurs, de ceinturiers, de tourneurs, de vitriers, de peintres, de vernisseurs, de doreurs, etc. pour faire un carrosse. Elle peut aussi naître du prolongement de la coopération simple qui a rassemblé des ouvriers d'un même métier sous un même toit. Dans ce cas :

"Le travail se divise alors. Au lieu de faire exécuter les diverses opérations par le même ouvrier les unes après les autres, on les sépare, on les isole, puis on confie chacune d'elles à un ouvrier spécial, et toutes ensemble sont exécutées simultanément et côte à côte par les coopérateurs. Cette division faite une première fois accidentellement se renouvelle, montre ses avantages particuliers et s'ossifie peu à peu en une division systématique du travail. De produit individuel d'un ouvrier indépendant faisant une foule de choses, la marchandise devient le produit social d'une réunion d'ouvriers dont chacun n'exécute constamment que la même opération de détail" (p.247).

A la manufacture est donc associée la division du travail.

"L'origine de la manufacture, sa provenance du métier, présente donc une double face. D'un côté, elle a pour point de départ la combinaison de métiers divers et indépendants que l'on rend dépendants et simplifie jusqu'au point où ils ne sont plus que des opérations partielles et complémentaires les unes des autres dans la production d'une seule et même marchandise ; d'un autre côté, elle s'empare de la coopération d'artisans de même genre, décompose le même métier en ses opérations diverses, les isole et les rend indépendantes jusqu'au point où chacune d'elles devient la fonction exclusive d'un travailleur parcellaire. La manufacture introduit donc tantôt la division du travail dans un métier ou bien la développe ; tantôt elle combine des métiers distincts et séparés. Mais quel que soit son point de départ, sa forme définitive est la même - un organisme de production dont les membres sont des hommes" (p.247).

"Pour bien apprécier la division du travail dans la manufacture, il est essentiel de ne point perdre de vue les deux points suivants : Premièrement, l'analyse du procès de production dans ses phases particulières se confond ici tout à fait avec la décomposition du métier de l'artisan dans ses diverses opérations manuelles.

Composée ou simple, l'exécution ne cesse de dépendre de la force, de l'habileté, de la promptitude et de la sûreté de main de l'ouvrier dans le maniement de son outil. Le métier reste toujours la base.

Cette base technique n'admet l'analyse de la besogne à faire que dans des limites très étroites. Il faut que chaque procédé partiel par lequel l'objet de travail passe, soit exécutable comme main-d'oeuvre, qu'il forme, pour ainsi dire, à lui seul un métier à part. Précisément parce que l'habileté de métier reste le fondement de la manufacture, chaque ouvrier y est approprié à une fonction parcellaire pour toute sa vie.

Deuxièmement, la division manufacturière du travail est une coopération d'un genre particulier, et ses avantages proviennent en grande partie non de cette forme particulière, mais de la nature générale de la coopération" (p.247-248).

II. - Le travailleur parcellaire et son outil

"Comparée au métier indépendant, la manufacture fournit donc plus de produits en moins de temps, ou, ce qui revient au même, elle multiplie la force productive du travail. Ce n'est pas tout : dès que le travail parcellisé devient fonction exclusive, sa méthode se perfectionne. Quand on répète constamment un acte simple et concentre l'attention sur lui, on arrive peu à peu par l'expérience à atteindre l'effet utile voulu avec la plus petite dépense de force. Et comme toujours diverses générations d'ouvriers vivent et travaillent ensemble dans les mêmes ateliers, les procédés techniques acquis, ce qu'on appelle les ficelles du métier, s'accumulent et se transmettent. La manufacture produit la virtuosité du travailleur de détail, en reproduisant et poussant jusqu'à l'extrême la séparation des métiers, telle qu'elle l'a trouvée dans les villes du moyen âge" (p.248).

C'est la manufacture et non Taylor qui crée l'ouvrier parcellaire occupé à une tâche spécialisée, routinière. C'est cette spécialisation qui permet d'ailleurs une augmentation considérable de la productivité.

"La productivité du travail ne dépend pas seulement de la virtuosité de l'ouvrier, mais encore de la perfection de ses instruments. Les outils de même espèce, tels ceux qui servent à forer, trancher, percer, frapper, etc., sont employés dans différents procès de travail, et de même un seul outil peut servir dans le même procès à diverses opérations. Mais dès que les différentes opérations d'un procès de travail sont détachées les unes des autres et que chaque opération partielle acquiert dans la main de l'ouvrier parcellaire la forme la plus adéquate, et par cela même exclusive, il devient nécessaire de transformer les instruments qui servaient auparavant à différents buts. L'expérience des difficultés que leur ancienne forme oppose au travail parcellisé indique la direction des changements à faire. Les instruments de même espèce perdent alors leur forme commune. Ils se subdivisent de plus en plus en différentes espèces, dont chacune possède une forme fixe pour un seul usage et ne prête tout le service dont elle est capable que dans la main d'un ouvrier spécial. Cette différenciation et spécialisation des instruments de travail caractérisent la manufacture" (p.249).

La spécialisation permet donc d'affiner aussi les outils.

III. - Le mécanisme général de la manufacture. Ses deux formes fondamentales : la manufacture hétérogène et la manufacture sérielle

"La seconde espèce de manufacture, c'est-à-dire sa forme parfaite, fournit des produits qui parcourent des phases de développement connexes, toute une série de procès gradués, comme, par exemple, dans la manufacture d'épingles, le fil de laiton passe par les mains de soixante-douze et même de quatre-vingt-douze ouvriers, dont pas deux n'exécutent la même opération. Une manufacture de ce genre, en tant qu'elle combine des métiers primitivement indépendants, diminue l'espace entre les phases diverses de la production. Le temps exigé pour la transition du produit d'un stade à l'autre est ainsi raccourci, de même que le travail de transport. Comparativement au métier, il y a donc gain de force productive, et ce gain provient du caractère coopératif de la manufacture. D'autre part, la division du travail qui lui est propre réclame l'isolement des différentes opérations, et leur indépendance les unes vis-à-vis des autres. L'établissement et le maintien du rapport d'ensemble entre les fonctions isolées

nécessitent des transports incessants de l'objet de travail d'un ouvrier à l'autre, et d'un procès à l'autre. Cette source de faux frais constitue un des côtés inférieurs de la manufacture comparée à l'industrie mécanique" (p.251).

Marx reprend ici l'exemple célèbre d'Adam Smith sur la manufacture d'épingle. Voici ce qu'en dit, en 1776, Adam Smith, le père de l'économie politique :

"Prenons un exemple dans une manufacture de la plus petite importance, mais où la division du travail s'est fait souvent remarquer : une manufacture d'épingles.

Un homme qui ne serait pas façonné à ce genre d'ouvrage, dont la division du travail a fait un métier particulier, ni accoutumé à se servir des instruments qui y sont en usage, dont l'invention est probablement due encore à la division du travail, cet ouvrier, quelque adroit qu'il fût, pourrait peut-être à peine faire une épingle dans toute sa journée, et certainement il n'en ferait pas une vingtaine. Mais de la manière dont cette industrie est maintenant conduite, non seulement l'ouvrage entier forme un métier particulier, mais même cet ouvrage est divisé en un grand nombre de branches dont la plupart constituent autant de métiers particuliers. Un ouvrier tire le fil à bobine, un autre le dresse, un troisième coupe la dressée, un quatrième empointe, un cinquième est employé à émoudre le bout qui doit recevoir la tête. Cette tête est elle-même l'objet de deux ou trois opérations séparées : la frapper est une besogne particulière ; blanchir les épingles en est une autre ; c'est même un métier distinct et séparé que de piquer les papiers et d'y bouter les épingles ; enfin l'important travail de faire une épingle est divisé en dix-huit opérations distinctes ou environ, lesquelles, dans certaines fabriques, sont remplies par autant de mains différentes, quoique dans d'autres le même ouvrier en remplisse deux ou trois. J'ai vu une petite manufacture de ce genre qui n'employait que dix ouvriers, et où par conséquent quelques-uns d'eux étaient chargés de deux ou trois opérations. Mais, quoique la fabrique fût fort pauvre et, par cette raison, mal outillée, cependant, quand ils se mettaient en train, ils venaient à bout de faire entre eux environ douze livres d'épingles par jour : or, chaque livre contient au-delà de quatre mille épingles de taille moyenne. Ainsi ces dix ouvriers pouvaient faire entre eux plus de quarante-huit milliers d'épingles dans une journée ; donc chaque ouvrier, faisant une dixième partie de ce produit, peut être considéré comme faisant dans sa journée quatre mille huit cents épingles. Mais s'ils avaient tous travaillé à part et indépendamment les uns des autres, et s'ils n'avaient pas été façonnés à cette besogne particulière, chacun d'eux assurément n'eût pas fait vingt épingles, peut-être pas une seule, dans sa journée, c'est-à-dire pas, à coup sûr, la deux cent quarantième partie, et pas peut-être la quatre mille huit centième partie de ce qu'ils sont maintenant en état de faire, en conséquence d'une division et d'une combinaison convenables de leurs différentes opérations" (Adam Smith, Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, éd. Gallimard, collection Idées, p.38-39).

L'exemple de la manufacture d'épingles montre les gains de productivité obtenus grâce à la division du travail. Mais revenons à Marx. La manufacture :

"n'atteint son but qu'en rivant toujours l'ouvrier à une opération de détail" (p.252).

"Il est clair que cette dépendance immédiate des travaux et des travailleurs force chacun à n'employer que le temps nécessaire à sa fonction, et que l'on obtient ainsi une continuité, une régularité, une uniformité et surtout une intensité du travail qui ne se rencontrent ni dans le métier indépendant ni même dans la coopération simple. Qu'une marchandise ne doive coûter que le temps du travail socialement nécessaire à sa fabrication, cela apparaît dans la production marchande en général l'effet de la concurrence, parce que, à parler superficiellement, chaque producteur particulier est forcé de vendre la marchandise à son prix de marché. Dans la manufacture, au contraire, la livraison d'un quantum de produit donné dans un temps de travail donné devient une loi technique du procès de production lui-même.

Des opérations différentes exigent cependant des longueurs de temps inégales et fournissent, par conséquent, dans des espaces de temps égaux, des quantités inégales de produits partiels" (p.252).

Dans la manufacture se crée un marché interne où chaque atelier, chaque travailleur à la limite, est client d'une autre section et fournisseur à une troisième. Il faut coordonner toutes les opérations des différents ateliers successifs de telle façon que la production soit relativement fluide : que, par exemple, les 500.000 moteurs produits à l'assemblage mécanique trouvent 500.000 voitures montées par ailleurs.

"C'est le travailleur collectif formé par la combinaison d'un grand nombre d'ouvriers parcellaires qui constitue le mécanisme spécifique de la période manufacturière. Les diverses opérations que le producteur d'une marchandise exécute tour à tour et qui se confondent dans l'ensemble de son travail, exigent, pour ainsi dire, qu'il ait plus d'une corde à son arc. Dans l'une, il doit déployer plus d'habileté, dans l'autre plus de force, dans une troisième plus d'attention, etc., et le même individu ne possède pas toutes ces facultés à un degré égal. Quand les différentes opérations sont une fois séparées, isolées et rendues indépendantes, les ouvriers sont divisés, classés et groupés d'après les facultés qui prédominent chez chacun d'eux. Si leurs particularités naturelles constituent le sol sur lequel croît la division du travail, la manufacture, une fois introduite, développe les forces de travail qui ne sont aptes qu'à des fonctions spéciales" (p.254).

"En tant que membre du travailleur collectif, le travailleur parcellaire devient même d'autant plus parfait qu'il est plus borné et plus incomplet" (p.255).

"La manufacture produit ainsi dans chaque métier dont elle s'empare une classe de simples manouvriers que le métier du moyen âge écartait impitoyablement. Si elle développe la spécialité isolée au point d'en faire une virtuosité aux dépens de la puissance de travail intégrale, elle commence aussi à faire une spécialité du défaut de tout développement. A côté de la gradation hiérarchique prend place une division simple des travailleurs en habiles et inhabiles. Pour ces derniers les frais d'apprentissage disparaissent; pour les premiers ils diminuent comparativement à ceux qu'exige le métier; dans les deux cas la force de travail perd de sa valeur; cependant la décomposition du procès de travail donne parfois naissance à des fonctions générales qui, dans l'exercice du métier, ne jouaient aucun rôle ou un rôle inférieur. La perte de valeur relative de la force de travail provenant de la diminution ou de la disparition des frais d'apprentissage entraîne immédiatement pour le capital accroissement de plus-value, car tout ce qui raccourcit le temps nécessaire à la production de la force de travail agrandit ipso facto le domaine du surtravail" (p.255).

La production capitaliste, par le fait qu'elle impose le développement des manufactures, détruit les savoir-faire des artisans au profit d'un travail parcellaire non qualifié. Les savoirs complexes des artisans sont éliminés progressivement au profit de tâches simples répétitives exercées par des ouvriers demandant le moins de formation possible. La valeur de la force de travail diminue alors parce que reconstituer une force de travail simple (non qualifiée) coûte moins que reconstituer une force complexe.

IV. - La division du travail dans la manufacture et dans la société

La manufacture développe une division du travail interne très développée. Mais quel est le lien entre cette division interne et la division du travail au niveau de la société. D'abord :

"Toute division du travail développée qui s'entretient par l'intermédiaire de l'échange des marchandises a pour base fondamentale la séparation de la ville et de la campagne" (p.256).

"La division manufacturière du travail ne prend racine que là où sa division sociale est déjà parvenue à un certain degré de développement, division que par contrecoup elle développe et multiplie" (p.257).

La division manufacturière suppose une forte division de la société en branches et en travaux différents. Et celle-ci n'est possible qu'à partir du moment où les forces productives se sont développées pour justifier cette division sociale.

"La division territoriale du travail qui assigne certaines branches de production à certains districts d'un pays reçoit également une nouvelle impulsion de l'industrie manufacturière qui exploite partout les spécialités" (p.257).

Ce sont, par exemple, les multinationales qui choisissent là où elles vont investir. Et les régions se battent pour accueillir ces investissements.

"Malgré les nombreuses analogies et les rapports qui existent entre la division du travail dans la société et la division du travail dans l'atelier, il y a cependant entre elles une différence non pas de degré, mais d'essence" (p.257).

Ce qui caractérise la division sociale, c'est que tous les travaux différents aboutissent à la production de marchandises.

"Et qu'est-ce qui caractérise au contraire la division manufacturière du travail ? C'est que les travailleurs parcellaires ne produisent pas de marchandises. Ce n'est que leur produit collectif qui devient marchandise. L'intermédiaire des travaux indépendants dans la société, c'est l'achat et la vente de leurs produits ; le rapport à l'ensemble des travaux partiels de la manufacture a pour condition la vente de différentes forces de travail à un même capitaliste qui les emploie comme force de travail collective. La division manufacturière du travail suppose une concentration de moyens de production dans la main d'un capitaliste; la division sociale du travail suppose leur dissémination entre un grand nombre de producteurs marchands indépendants les uns des autres" (p.258).

"La division manufacturière du travail suppose l'autorité absolue du capitaliste sur des hommes transformés en simples membres d'un mécanisme qui lui appartient. La division sociale du travail met en face les uns des autres des producteurs indépendants qui ne reconnaissent en fait d'autorité que celle de la concurrence, d'autre force que la pression exercée sur eux par leurs intérêts réciproques, de même que dans le règne animal la guerre de tous contre tous, bellum omnium contra omnes, entretient plus ou moins les conditions d'existence de toutes les espèces" (p.259).

"Les lois des corporations du moyen âge empêchaient méthodiquement la transformation du maître en capitaliste, en limitant par des édits rigoureux le nombre maximum des compagnons qu'il avait le droit d'employer, et encore on lui interdisait l'emploi de compagnons dans tout genre de métier autre que le sien" (p.260).

C'est ce genre de lois qui entravaient le développement des forces productives tel que le voulaient les capitalistes. C'est pourquoi une révolution était nécessaire pour lever ces obstacles et instituer la liberté de contrat.

"L'organisation corporative excluait donc la division manufacturière du travail, bien qu'elle en développât les conditions d'existence en isolant et perfectionnant les métiers" (p.261).

"Tandis que la division sociale du travail, avec ou sans échange de marchandises, appartient aux formations économiques des sociétés les plus diverses, la division manufacturière est une création spéciale du mode de production capitaliste" (p.261).

V. - Le caractère capitaliste de la manufacture

"Un nombre assez considérable d'ouvriers sous les ordres du même capital, tel est le point de départ naturel de la manufacture, ainsi que de la coopération simple" (p.261).

"De plus, l'agrandissement de la partie variable du capital nécessite celui de sa partie constante, des avances en outils, instruments, bâtiments, etc., et surtout en matières premières, dont la qualité requise croît bien plus vite que le nombre des ouvriers employés. Plus se développent les forces productives du travail par suite de sa division, plus il consomme de matières premières dans un temps donné. L'accroissement progressif du capital minimum nécessaire au capitaliste, ou la transformation progressive des moyens sociaux de subsistance et de production en capital, est donc une loi imposée par le caractère technique de la manufacture" (p.261).

"La manufacture proprement dite ne soumet pas seulement le travailleur aux ordres et à la discipline du capital, mais établit encore une gradation hiérarchique parmi les ouvriers eux-mêmes. Si, en général, la coopération simple n'affecte guère le mode de travail individuel, la manufacture le révolutionne de fond en comble et attaque à sa racine la force de travail. Elle estropie le travailleur, elle fait de lui quelque chose de monstrueux en activant le développement factice de sa dextérité de détail, en sacrifiant tout un monde de dispositions et d'instincts producteurs, de même que, dans les Etats de la Plata, on immole un taureau pour sa peau et son suif. Ce n'est pas seulement le travail qui est divisé, subdivisé et réparti entre divers individus, c'est l'individu lui-même qui est morcelé et métamorphosé en ressort automatique d'une opération exclusive, de sorte que l'on trouve réalisée la fable absurde de Menenius Agrippa représentant un homme comme fragment de son propre corps. Originellement l'ouvrier vend au capital sa force de travail, parce que les moyens matériels de la production lui manquent. Maintenant, sa force de travail refuse tout service sérieux si elle n'est pas vendue. Pour pouvoir fonctionner, il lui faut ce milieu social qui n'existe que dans l'atelier du capitaliste. De même que le peuple élu portait écrit sur son front qu'il était la propriété de Jéhovah, de même l'ouvrier de manufacture est marqué comme au fer rouge du sceau de la division du travail qui le revendique comme propriété du capital.

Les connaissances, l'intelligence et la volonté que le paysan et l'artisan indépendants déploient, sur une petite échelle, à peu près comme le sauvage pratique tout l'art de la guerre sous forme de ruse personnelle, ne sont désormais requises que pour l'ensemble de l'atelier. Les puissances intellectuelles de la production se développent d'un seul côté parce qu'elles disparaissent sur tous les autres. Ce que les ouvriers parcellaires perdent se concentre en face d'eux dans le capital. La division manufacturière leur oppose les puissances intellectuelles de la production comme la propriété à autrui et comme pouvoir qui les domine. Cette scission commence à poindre dans la coopération simple, où le capitaliste représente vis-à-vis du travailleur isolé l'unité et la volonté du travailleur collectif; elle se développe dans la manufacture, qui mutilé le travailleur au point de le réduire à une parcelle de lui-même; elle s'achève enfin dans la grande industrie, qui fait de la science une force productive indépendante du travail et l'enrôle au service du capital. Dans la manufacture l'enrichissement du travailleur collectif, et par suite du capital, en forces productives sociales a pour condition l'appauvrissement du travailleur en forces productives individuelles" (p.261-262).

Marx critique la division du travail comme un moyen aliénant utilisé par le capitaliste pour exploiter l'ouvrier. Cette critique a été reprise contre le taylorisme. On peut remarquer à ce titre que les critiques contre le taylorisme ont pu faire croire que celui-ci était un développement possible du capitalisme et qu'il y avait donc un autre développement possible à travers l'humanisation du travail, donc possible de réformer le capitalisme dans le bon sens. Marx, en revanche, attaque l'aliénation du travail et son côté parcellaire comme une caractéristique fondamentale du développement capitaliste, qui a lieu d'ailleurs avant l'apparition du taylorisme.

"La coopération fondée sur la division du travail, c'est-à-dire la manufacture, est à ses débuts une création spontanée et inconsciente. Dès qu'elle a acquis une certaine consistance et une base suffisamment large, elle devient la forme reconnue et méthodique de la production capitaliste" (p.264).

"La division du travail dans sa forme capitaliste - et sur les bases historiques données, elle ne pouvait revêtir aucune autre forme - n'est qu'une méthode particulière de produire de la plus-value relative,

ou d'accroître aux dépens du travailleur le rendement du capital, ce qu'on appelle la richesse nationale (Wealth of Nations). Aux dépens du travailleur, elle développe la force collective du travail pour le capitaliste. Elle crée des circonstances nouvelles qui assurent la domination du capital sur le travail. Elle se présente donc et comme un progrès historique, une phase nécessaire dans la formation économique de la société, et comme un moyen civilisé et raffiné d'exploitation" (p.264).

La division du travail est une des grandes méthodes pour augmenter la productivité et donc de créer une hausse de la plus-value relative.

"L'habileté de métier restant la base de la manufacture, tandis que son mécanisme collectif ne possède point un squelette matériel indépendant des ouvriers eux-mêmes, le capital doit lutter sans cesse contre leur insubordination." (p.265).

"Il faut ajouter que la manufacture ne pouvait ni s'emparer de la production sociale dans toute son étendue, ni la bouleverser dans sa profondeur. Comme oeuvre d'art économique, elle s'élevait sur la large base des corps de métier des villes et de leur corollaire, l'industrie domestique des campagnes. Mais dès qu'elle eut atteint un certain degré de développement, sa base technique étroite entra en conflit avec les besoins de production qu'elle avait elle-même créés. Une de ses oeuvres les plus parfaites fut l'atelier de construction où se fabriquaient les instruments de travail et les appareils mécaniques plus compliqués, déjà employés dans quelques manufactures. «Dans l'enfance de la mécanique, dit Ure, un atelier de construction offrait à l'oeil la division des travaux dans leurs nombreuses gradations : la lime, le foret, la tour avaient chacun leurs ouvriers par ordre d'habileté». Cet atelier, ce produit de la division manufacturière du travail, enfanta à son tour les machines. Leur intervention supprima la main-d'oeuvre comme principe régulateur de la production sociale" (p.266).

Dans son analyse de la division du travail, Marx reprend, en grande partie, celle qu'Adam Smith avait faite en 1776. Il est donc intéressant de citer celle-ci :

"Cette grande augmentation dans la quantité d'ouvrage qu'un même nombre de bras est en état de fournir, en conséquence de la division du travail, est due à trois circonstances différentes : - premièrement, à un accroissement d'habileté dans chaque ouvrier individuellement ; - deuxièmement, à l'épargne du temps qui se perd ordinairement quand on passe d'une espèce d'ouvrage à une autre ; - et troisièmement enfin, à l'invention d'un grand nombre de machines qui facilitent et abrègent le travail, et qui permettent à un homme de remplir la tâche de plusieurs.

Premièrement, l'accroissement de l'habileté dans l'ouvrier augmente la quantité d'ouvrage qu'il peut accomplir, et la division du travail, en réduisant la tâche de chaque homme à quelque opération très simple et en faisant de cette opération la seule occupation de sa vie, lui fait acquérir nécessairement une très grande dextérité. Un forgeron ordinaire qui, bien qu'habitué à manier le marteau, n'a cependant jamais été dans l'usage de faire des clous, s'il est obligé par hasard de s'essayer à en faire, viendra très difficilement à bout d'en faire deux ou trois cents dans sa journée ; encore seront-ils fort mauvais. Un forgeron qui aura été accoutumé à en faire, mais qui n'en aura pas fait son unique métier, aura peine, avec la plus grande diligence, à en fournir dans un jour, plus de huit cents ou d'un millier. Or, j'ai vu des jeunes gens au-dessous de vingt ans, n'ayant jamais exercé d'autres métiers que celui de faire des clous, qui, lorsqu'ils étaient en train, pouvaient fournir chacun plus de deux mille trois cents clous par jour. Toutefois la façon d'un clou n'est pas une des opérations les plus simples. La même personne fait aller les soufflets, attise ou dispose le feu quand il en est besoin, chauffe le fer et forge chaque partie du clou. En forgeant la tête, il faut qu'elle change d'outils. Les différentes opérations dans lesquelles se subdivise la façon d'une épingle ou d'un bouton de métal sont toutes beaucoup plus simples, et la dextérité d'une personne qui n'a pas eu dans sa vie d'autres occupations que celles-là, est ordinairement beaucoup plus grande. La rapidité avec laquelle quelques-unes de ces opérations s'exécutent dans les fabriques, passe tout ce qu'on pourrait imaginer ; et ceux qui n'en ont pas été témoins ne sauraient croire que la main de l'homme fût capable d'acquérir autant d'agilité.

En second lieu, l'avantage qu'on gagne à épargner le temps qui se perd communément en passant d'une sorte d'ouvrage à une autre, est beaucoup plus grand que nous ne pourrions le penser au premier coup d'oeil. Il est impossible de passer très vite d'une espèce de travail à une autre qui exige un changement de place et des outils différents. Un tisserand de la campagne, qui exploite une petite ferme, perd une grande partie de son temps à aller de son métier à son champ, et de son champ à son métier. Quand les deux métiers peuvent être établis dans le même atelier, la perte de temps est sans doute beaucoup moindre ; néanmoins elle ne laisse pas d'être considérable. Ordinairement un homme perd un peu de temps en passant d'une besogne à une autre. Quand il commence à se mettre à ce nouveau travail, il est rare qu'il soit d'abord bien en train ; il n'a pas, comme on dit, le coeur à l'ouvrage, et pendant quelques moments il niaise plutôt qu'il ne travaille de bon coeur. Cette habitude de flâner et de travailler sans application et avec nonchalance, est naturelle à l'ouvrier de la campagne, ou plutôt il la contracte nécessairement en étant obligé de changer d'ouvrage et d'outils à chaque demi-heure et de mettre la main chaque jour de sa vie à vingt besognes différentes ; elle le rend presque toujours paresseux et incapable d'un travail sérieux et appliqué, même dans les occasions où il est le plus pressé d'ouvrage. Ainsi, indépendamment de ce qui lui manque en dextérité, cette seule raison diminuera considérablement la quantité d'ouvrage qu'il sera en état d'accomplir.

En troisième et dernier lieu, tout le monde sent combien l'emploi de machines propres à un ouvrage abrège et facilite le travail. Il est inutile d'en chercher des exemples. Je ferai remarquer seulement qu'il semble que c'est à la division du travail qu'est originairement due l'invention de toutes ces machines propres à abréger et à faciliter le travail. Quand l'attention d'un homme est toute dirigée vers un objet, il est bien plus propre à découvrir les méthodes les plus promptes et les plus aisées pour l'atteindre, que lorsque cette attention embrasse une grande variété de choses. Or, en conséquence de la division du travail, l'attention de chaque homme est naturellement fixée tout entière sur un objet très simple. On doit donc naturellement attendre que quelqu'un de ceux qui sont employés à une branche séparée d'un ouvrage, trouvera bientôt la méthode la plus courte et la plus facile de remplir sa tâche particulière, si la nature de cette tâche permet de l'espérer. Une grande partie des machines employées dans ces manufactures où le travail est le plus subdivisé, ont été originairement inventées par de simples ouvriers qui, naturellement, appliquaient toutes leurs pensées à trouver les moyens les plus courts et les plus aisés de remplir la tâche particulière qui faisait leur seule occupation. Il n'y a personne accoutumé à visiter les manufactures, à qui on n'ait fait voir une machine ingénieuse imaginée par quelque pauvre ouvrier pour abréger et faciliter sa besogne. Dans les premières machines à feu, il y avait un petit garçon continuellement occupé à ouvrir et à fermer alternativement la communication entre la chaudière et le cylindre, suivant que le piston montait ou descendait : L'un de ces petits garçons, qui avait envie de jouer avec ses camarades, observa qu'en mettant un cordon au manche de la soupape qui ouvrait cette communication, et en attachant ce cordon à une autre partie de la machine, cette soupape s'ouvrirait et se fermerait sans lui, et qu'il aurait la liberté de jouer tout à son aise. Ainsi une des découvertes qui a le plus contribué à perfectionner ces sortes de machines depuis leur invention, est due à un enfant qui ne cherchait qu'à s'épargner de la peine.

Cependant il s'en faut de beaucoup que toutes les découvertes tendant à perfectionner les machines et les outils, aient été faites par les hommes destinés à s'en servir personnellement. Un grand nombre est dû à l'industrie des constructeurs de machines, depuis que cette industrie est devenue l'objet d'une profession particulière, et quelques-unes à l'habileté de ceux qu'on nomme savants ou théoriciens, dont la profession est de ne rien faire, mais de tout observer, et qui, par cette raison, se trouvent souvent en état de combiner les forces des choses les plus éloignées et les plus dissemblables. Dans une société avancée, les fonctions philosophiques ou spéculatives deviennent, comme tout autre emploi, la principale ou la seule occupation d'une classe particulière de citoyens. Cette occupation, comme tout autre, est aussi subdivisée en un grand nombre de branches différentes, chacune desquelles occupe une classe particulière de savants, et cette subdivision du travail, dans les sciences comme en toute autre chose, tend à accroître l'habileté et à épargner du temps. Chaque individu acquiert beaucoup plus d'expérience et d'aptitude dans la branche particulière qu'il a adoptée : il y a au total plus de travail accompli, et la somme des connaissances en est considérablement augmentée" (Adam Smith, op. cit., p.42-46)

Ces trois avantages de la division du travail, à savoir l'accroissement de l'habileté de l'ouvrier par spécialisation, le gain de temps en ne sautant pas d'une activité à une autre et le perfectionnement des outils par la création d'ingénieurs et de savants professionnels, permettent de réduire considérablement le temps de production d'une marchandise. De ce fait, ils offrent aux capitalistes la possibilité d'accroître la plus-value relative. Notons au passage que Smith explique pourquoi des expériences comme celles de Volvo (Kalmar ou Uddevalla) d'allongement des cycles opératoires (le temps consacré à une tâche) et d'enrichissement du travail ont toutes les chances de ne pas être rentables : elles obligent le travailleur de passer d'une opération à une autre et donc demandent du temps et de la formation supplémentaire (une complexité plus grande du travail).

XV : Le machinisme et la grande industrie

I. - Le développement des machines et de la production mécanique

Après avoir analysé la manufacture et la division du travail comme moyen pour élever la productivité du travail, Marx étudie la fabrique et l'utilisation des machines. Il va commencer par l'examen des machines proprement dites pour passer ensuite à la nouvelle forme d'entreprise qui lui est associée, à savoir la fabrique. On remarquera que Marx a commencé son relevé des stratégies patronales pour hausser la productivité par les changements dans l'organisation de la production, la coopération simple, puis la manufacture, avant d'aborder l'utilisation des machines. Comme le dit Coriat, *"dans la chaîne des mutations à laquelle nous assistons, les innovations organisationnelles ont précédé les innovations technologiques"* (Benjamin Coriat, L'Atelier et le robot, éditions Bourgois, Paris, 1990, p.17). C'était déjà le cas, semble-t-il, à l'époque de Marx.

"Comme tout autre développement de la force productive du travail, l'emploi capitaliste des machines ne tend qu'à diminuer le prix des marchandises, à raccourcir la partie de la journée où l'ouvrier travaille pour lui-même, afin d'allonger l'autre où il ne travaille que pour le capitaliste. C'est une méthode particulière pour fabriquer de la plus-value relative" (p.267).

Marx passe à l'étude de la machine proprement dite :

"Tout mécanisme développé se compose de trois parties essentiellement différentes : moteur, transmission et machine d'opération. Le moteur donne l'impulsion à tout le mécanisme" (p.267-268).

"C'est la machine-outil qui inaugure au XVIIIème siècle la révolution industrielle ; elle sert encore de point de départ toutes les fois qu'il s'agit de transformer le métier ou la manufacture en exploitation mécanique. En examinant la machine-outil, nous retrouvons en grand, quoique sous des formes modifiées, les appareils et les instruments qu'emploie l'artisan ou l'ouvrier manufacturier ; mais d'instruments manuels de l'homme ils sont devenus instruments mécaniques d'une machine" (p.268).

On suit ainsi le cheminement logique de Marx. D'abord, il y a les changements des rapports sociaux. Les principes féodaux sont supprimés et de nouvelles relations basées sur la liberté contractuelle (donc la liberté du patron d'engager des forces de travail) sont instaurées. C'est ce qui permet, ensuite (ou en même temps), aux premiers capitalistes de rassembler des ouvriers sous un même toit. C'est la coopération simple. Le développement de cette coopération de même que celui de la production et des échanges entraîne le perfectionnement de cette forme sociale d'entreprise. Chaque ouvrier est de plus en plus utilisé à une seule tâche, ce qui est atteint par exemple dans la manufacture d'épingles. Cette division extrême de la division du travail dans l'entreprise (qui a son pendant dans la division de plus en plus poussée de l'économie en branches, la division sociale du travail) est la composante essentielle de la nouvelle forme de firme, la manufacture. La division du travail entraîne un perfectionnement des outils employés. Le mouvement manuel de l'ouvrier avec son outil est copié dans le mécanisme de la machine. L'arrivée des machines constitue un nouveau saut qualitatif à la fois dans la manière de travail, dans le contenu de travail de l'ouvrier, mais aussi dans les gains de productivité.

"La machine-outil est donc un mécanisme qui, ayant reçu le mouvement convenable, exécute avec ses instruments les mêmes opérations que le travailleur exécutait auparavant avec des instruments pareils" (p.268).

"Le nombre d'outils qu'une même machine d'opération met en jeu simultanément est donc de prime abord émancipé de la limite organique que ne pouvait dépasser l'outil manuel" (p.268-269).

La limite organique de l'outil était qu'il devait être actionné par un homme. Dans ce cas, on a un rapport fixe : un poste - un homme - un outil. La machine permet de dépasser ce lien rigide. D'abord, une machine est capable d'intégrer plusieurs postes, en regroupant une série de tâches successives. Ensuite, un seul homme peut progressivement être attaché à plusieurs machines en même temps. C'est ce qu'on a constaté dans l'industrie textile, surtout cotonnière, au XVIIIème siècle et au début du XIXème siècle. Sans entrer dans les détails, on relève qu'il y a deux opérations fondamentales dans la production de tissus en coton : le filage et le tissage. Les premières inventions ont concerné la seconde étape de la confection. En 1733, la navette volante a été créée. Cela a doublé la productivité du tisseur. Le filage était en retard. En 1765-1767, fut alors inventée la machine à filer. Elle pouvait actionner quinze à vingt broches à la fois. Elle faisait donc ce que faisaient quinze à vingt ouvriers auparavant. Ensuite, on a actionné ces machines par la force hydraulique. A la fin du XVIIIème siècle, une telle machine pouvait compter 400 broches. Le tissage était en retard à son tour. C'est à ce moment qu'on a inventé la machine à tisser mécanique. Vers 1840, celle-ci avait complètement supplanté le tissage à la main.

"C'est précisément cette dernière partie de l'instrument, l'organe de l'opération manuelle, que la révolution industrielle saisit tout d'abord, laissant à l'homme, à côté de la nouvelle besogne de surveiller la machine et d'en corriger les erreurs de sa main, le rôle purement mécanique de moteur" (p.269).

Avec la machine, le contenu du travail de l'ouvrier change. Il passe d'un travail "actif de création à l'aide d'un outil à un travail "passif de surveillance. Le côté le plus "actif et "enrichissant" est la correction des erreurs de la machine. C'est à travers cette correction que l'ouvrier garde un peu de savoir-faire. On passe donc d'un travail de type artisanal, où ce qui compte c'est l'adresse, la dextérité de l'ouvrier, à un travail non qualifié qui peut être accompli par n'importe qui. Les fonctions de correction peuvent être d'ailleurs effectuées par des ouvriers spécialisés, plus qualifiés.

"Dès que l'outil est remplacé par une machine mue par l'homme, il devient bientôt nécessaire de remplacer l'homme dans le rôle de moteur par d'autres forces naturelles" (p.270).

Dans ces conditions, on peut augmenter la productivité de deux façons : d'abord, par le fait que la puissance des autres forces naturelles est supérieure à celle de l'homme, donc elle peut actionner davantage d'opérations en une fois ; ensuite, par le fait que le travail de l'ouvrier change de contenu ; au lieu de dépenser son énergie à actionner la machine, il peut s'atteler à d'autres tâches moins fatigantes physiquement et donc en faire plusieurs en même temps, par exemple surveiller plusieurs machines en même temps.

"Dans la fabrique (factory) - et c'est là la forme propre de l'atelier fondé sur l'emploi des machines - nous voyons toujours reparaître la coopération simple. Abstraction faite de l'ouvrier, elle se présente d'abord comme agglomération de machines-outils de même espèce fonctionnant dans le même local et simultanément" (p.271).

Explication :

"Le système de machines proprement dit ne remplace la machine indépendante que lorsque l'objet de travail parcourt successivement une série de divers procès gradués exécutés par une chaîne de machines-outils différentes, mais combinées les unes avec les autres. La coopération par division du

travail qui caractérise la manufacture paraît ici comme combinaison de machines. La coopération par division du travail qui caractérise la manufacture paraît ici comme combinaison de machines d'opération parcellaires. Les outils spéciaux des différents ouvriers dans une manufacture de laine, par exemple, ceux du batteur, du cardeur, du tordeur, du fileur, etc., se transforment en autant de machines-outils spéciales, dont chacune forme un organe particulier dans le système du mécanisme combiné" (p.272).

Les machines augmentent de façon efficace la productivité que si elles s'intègrent dans une organisation du travail bien conçue. C'est d'ailleurs pour cela que la révolution technologique succède à la révolution organisationnelle.

Nous retrouvons ce principe dans le débat sur la technologie entre l'Occident et le Japon. La technologie japonaise est efficace pour une double raison : d'abord, car elle s'intègre mieux dans l'organisation de la production ; il s'agit souvent de machines flexibles, peu coûteuses, qui sont à la portée des ouvriers ; ce ne sont pas des technologies complexes comme en Occident, qui tombent souvent en panne et devant lesquelles la majorité des travailleurs se sentent complètement dépassés ; ensuite, elle est introduite dans un système de production lui-même plus efficace, le toyotisme ; la technologie renforce alors les progrès réalisés grâce à l'organisation ; cela explique pourquoi les tentatives de GM, de Fiat et de VW pour faire face au défi japonais grâce à l'introduction massive des nouvelles technologies ont échoué.

"Le bouleversement du mode de production dans une sphère industrielle entraîne un bouleversement analogue dans une autre. On s'en aperçoit d'abord dans les branches d'industrie qui s'entrelacent comme phases d'un procès d'ensemble, quoique la division sociale du travail les ait séparées, et métamorphosé leurs produits en autant de marchandises indépendantes. C'est ainsi que la filature mécanique a rendu nécessaire le tissage mécanique, et que tous deux ont amené la révolution mécano-chimique de la blanchisserie, de l'imprimerie et de la teinture" (p.275).

Il y a interdépendance des branches. C'est pourquoi l'industrie cotonnière au XVIIIème et XIXème siècles ne pouvait se développer que si les progrès dans le tissage allaient de pair avec ceux dans le filage. De même aujourd'hui, l'industrie automobile ne peut progresser que si les innovations de ce secteur connaissent des répercussions dans l'industrie des composants, voire dans la sidérurgie.

"Le moyen de travail acquiert dans le machinisme une existence matérielle qui exige le remplacement de la force de l'homme par des forces naturelles et celui de la routine par la science. Dans la manufacture, la division du procès de travail est purement subjective ; c'est une combinaison d'ouvriers parcellaires. Dans le système de machines, la grande industrie crée un organisme de production complètement objectif ou impersonnel, que l'ouvrier trouve là, dans l'atelier, comme la condition matérielle toute prête de son travail. Dans la coopération simple et même dans celle fondée sur la division du travail, la suppression du travailleur isolé par le travailleur collectif semble encore plus ou moins accidentelle. Le machinisme, à quelques exceptions près que nous mentionnerons plus tard, ne fonctionne qu'au moyen d'un travail socialisé ou commun. Le caractère coopératif du travail y devient une nécessité technique dictée par la nature même de son moyen" (p.276).

Dans la machinisme, il y a deux phénomènes qui se combinent. D'abord, il y a une appropriation du savoir-faire ouvrier par le capitaliste, qui sert à créer des machines de plus en plus perfectionnées et efficaces. L'ouvrier est dépossédé de son savoir, un savoir subjectif qui dépend de travailleur à travailleur. Il le transmet au capitaliste et celui-ci le rationalise dans une machine, ce qui objectivise de la sorte ce savoir. Ensuite, le caractère isolé du travail disparaît complètement.

L'ouvrier n'est plus qu'un maillon dans un système technique qui fabrique des marchandises. Son produit n'est plus une marchandise, mais un élément très limité de celle-ci. L'ouvrier perd la fierté de ce qu'il fait. Les produits qui défilent devant lui deviennent étrangers. Son travail est, de ce fait, aliénant.

II. - La valeur transmise par le machinisme au produit

"L'outil, comme on l'a vu, n'est point supprimé par la machine ; instrument nain dans les mains de l'homme, il croît et se multiplie en devenant l'instrument d'un mécanisme créé par l'homme. Dès lors, le capital fait travailler l'ouvrier, non avec un outil à lui, mais avec une machine maniant ses propres outils" (p.277).

"Comme tout autre élément du capital constant, la machine ne produit pas de valeur, mais transmet simplement la sienne à l'article qu'elle sert à fabriquer. C'est ainsi que sa propre valeur entre dans celle du produit. Au lieu de le rendre meilleur marché, elle renchérit en proportion de ce qu'elle vaut. Et il est facile de voir que ce moyen de travail caractéristique de la grande industrie est très coûteux, comparé aux moyens de travail employés par le métier et la manufacture. Remarquons d'abord que la machine entre toujours tout entière dans le procès qui crée le produit, et par fractions seulement dans le procès qui en crée la valeur. Elle ne transfère jamais plus de valeur que son usure ne lui en fait perdre en moyenne" (p.277).

La machine ne crée pas de valeur. Cette affirmation peut être reprise telle quelle aujourd'hui pour les robots. Les robots ne créent pas de valeur. Il est possible que ce soient eux qui confectionnent concrètement les objets, qui "travaillent" et que le rôle des hommes s'arrête à des tâches de surveillance et de réparation. Il n'en est pas moins vrai que ce travail concret des machines n'entre pas dans la valeur d'échange des marchandises.

D'abord, il s'agit d'un travail concret, au mieux producteur de valeurs d'usage, mais non de valeurs d'échange. Pour cela, il faudrait que le travail des machines soit abstrait, qu'il soit une dépense de force humaine, ce qui est impossible en soi. L'échange se fait sur base du travail abstrait parce que ce qu'on compare dans la valeur, c'est la dépense d'énergie que des hommes ont dû consacrer dans la production de marchandises. L'échange consacre un rapport social, un rapport fondé sur l'égalité des efforts effectués par chaque être humain à la production de marchandises : moi, individu X, j'ai dû travailler huit heures, c'est-à-dire dépenser une énergie physique et intellectuelle moyenne 480 minutes durant, pour fabriquer une table et j'exige en contrepartie de l'échange de ma table d'avoir une marchandise qui a coûté la même dépense de force humaine ; s'il existe une marchandise qui demande moins d'efforts, je change de métier et je deviens producteur de cette marchandise. La machine, le robot, n'intervient pas dans ce rapport social car c'est une relation établie uniquement entre l'ensemble des êtres humains capables de travailler.

Ensuite, la machine et le robot ne peuvent pas intervenir dans la production de valeurs d'échange des marchandises car eux-mêmes sont exclus de l'échange. La machine et le robot ne consomment pas les produits qu'ils fabriquent. Or, la valeur est aussi, de ce point de vue, un rapport social. Elle établit qu'il a fallu autant d'heures pour produire telle marchandise, mais elle est en même temps source de revenus pour les producteurs. Avec ce revenu, les producteurs pourront acheter d'autres marchandises produites par d'autres. Si la machine et le robot étaient créateurs de valeurs d'échange, ils seraient créateurs de revenus qu'eux-mêmes ne pourraient pas dépenser, n'étant pas consommateurs.

Enfin, supposons que la machine est bien créatrice de valeurs d'échange. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'elle a demandé, comme marchandise elle-même produite, par exemple, 10.000 heures de travail et qu'elle peut opérer durant 20.000 heures à la production d'un autre type de marchandise. Supposons qu'il faille 100 heures de travail humain présent pour produire une unité de cette dernière marchandise. Quelle valeur la machine va-t-elle céder à la production d'une unité du bien en question ? Si on la considère comme créatrice de valeur, elle devrait céder 100 heures à la marchandise (elle produit 200 objets en 20.000 heures, donc chacun en 100 heures). Si on suppose que l'achat de matières premières sur lesquelles on a travaillé pour obtenir la marchandise a coûté l'équivalent de 100 heures de travail, la valeur (le prix) de la marchandise sera égale à 300 heures (100 heures pour la machine, 100 heures pour les matières premières et 100 heures de travail humain). Supposons que les ouvriers soient payés pour 50 heures. Dans ce cas, le capitaliste gagnerait 100 heures, 50 heures parce que la machine a

coûté seulement 10.000 heures (soit 50 heures pour chacun des 200 objets produits) et 50 heures sur le dos des ouvriers. Mais un concurrent pourrait vendre le produit à 275 heures et accaparer l'ensemble du marché. Il perdrait 25 heures par objet, mais compenserait cette perte par une production plus grande. Un troisième pourrait vendre la marchandise pour 260 heures de travail. Et ainsi de suite... Jusqu'où peuvent-ils aller ? Jusqu'à ce que la marchandise soit vendue à 250 heures de travail, au moment où la machine ne transfère plus que ce qu'elle a coûté, soit 50 heures de travail. Dans ce cas, la machine "ne transfère jamais plus de valeur que son usure ne lui en fait perdre en moyenne".

Ce raisonnement pourrait-il être tenu pour la force de travail ? Non, parce que si un capitaliste descendait son prix en dessous de la valeur de la force de travail, celle-ci périrait à terme et il en serait le premier embêté. Dans la réalité, ceci est possible parce qu'il y a des forces de travail au chômage, en réserve, permettant d'abaisser le salaire en dessous de la valeur de la force de travail. Mais le raisonnement ci-dessus se veut fondamental, c'est-à-dire basé sur le fait que toutes les marchandises sont vendues à leur valeur.

On constate aussi dans la réalité que des machines sont complètement amorties et qu'elles produisent encore. Cela est dû non pas au fait qu'elles produisent de la valeur, mais que le système d'amortissements est un incitant fiscal. Ces systèmes permettent, par exemple, de doubler le montant des amortissements les deux premières années. Dans ce cas, une machine qui doit durer dix ans est complètement amortie après huit ans. Mais, ici, nous raisonnons en terme de valeur, non d'avantages fiscaux. Si la machine dure dix ans, elle transfère à la valeur de la marchandise produite une portion équivalente à dix ans de travail, même si elle est amortie complètement après huit ans.

"Etant donné la proportion suivant laquelle la machine transmet de la valeur au produit, la grandeur de cette quote-part dépendra de la valeur originaires de la machine. Moins elle contient de travail, moins elle ajoute de valeur au produit. Moins elle transmet de valeur, plus elle est productive et plus le service quelle rend se rapproche de celui des forces naturelles. Or, la production de machines au moyen de machines diminue évidemment leur valeur, proportionnellement à leur extension et à leur efficacité" (p.279).

Supposons qu'une machine coûte l'équivalent de 12.000 heures de travail par an, soit un travail de 1.000 hommes durant 12 heures. Cette machine est censée durer dix ans. Elle entre dans un processus où il faut un mois pour fabriquer un objet. Dans ce cas, le transfert de valeur de la machine dans la valeur de la marchandise sera de 100 heures (12.000 heures divisées par 10 ans et par 12 mois). Si arrive une machine dont la production ne nécessite plus que 9.000 heures de travail, le transfert de valeur de cette machine dans la valeur de la marchandise finale ne sera plus égal qu'à 75 heures (9.000 heures divisées par 10 ans et par 12 mois).

"Or, ce n'est pas leur salaire que la machine remplace, mais leur travail" (p.280).

"Considéré exclusivement comme moyen de rendre le produit meilleur marché, l'emploi des machines rencontre une limite. Le travail dépensé dans leur production doit être moindre que le travail supplanté par leur usage. Pour le capitaliste cependant cette limite est plus étroite. Comme il ne paie pas le travail, mais la force de travail qu'il emploie, il est dirigé dans ses calculs par la différence de valeur entre les machines et les forces de travail qu'elles peuvent déplacer." (p.280).

Prenons un exemple, celui d'un robot de soudage dans l'industrie automobile. Un tel robot coûte environ 4 millions de FB. Il dure environ deux ans (avant d'être dépassé technologiquement). Si la production de la tôlerie est égale à 1.000 voitures par jour et que l'on produit 250 jours par an (soit 250.000 voitures par an), le transfert de valeur de ce robot dans la valeur de la voiture sera égal à 8 FB (4 millions de FB divisés par 2 ans et 250.000 voitures par an). S'il y a 200 robots pour effectuer l'essentiel des opérations de soudage de la carrosserie, la valeur transférée sera équivalente à 1.600 FB par voiture.

Le coût annuel des robots de soudage sera de 400 millions de FB. Un ouvrier coûte annuellement 1,5 million de FB. L'opération de remplacement des soudeurs par des robots deviendra intéressante pour le patron si, pour la même production, les 200 robots peuvent épargner au moins 267 soudeurs (267 multipliés par 1,5 million de FB donne environ 400 millions de FB).

III. - La réaction immédiate de l'industrie mécanique sur le travailleur

"Il a été démontré que le point de départ de la grande industrie est le moyen de travail, qui, une fois révolutionné, revêt sa forme la plus développée dans le système mécanique de la fabrique. Avant d'examiner de quelle façon le matériel humain y est incorporé, il convient d'étudier les effets rétroactifs les plus immédiats de cette révolution sur l'ouvrier" (p.281).

1. L'appropriation des forces de travail supplémentaires. Le travail des femmes et des enfants

"En rendant superflue la force musculaire, la machine permet d'employer des ouvriers sans grande force musculaire, mais dont les membres sont d'autant plus souples qu'ils sont moins développés. Quand le capital s'empara de la machine son cri fut : Du travail de femmes, du travail d'enfants !" (p.281).

L'industrie textile, qui était la branche de pointe en cette fin du XVIIIème et début du XIXème siècle, utilisait beaucoup de femmes et d'enfants.

"La valeur de la force de travail était déterminée par les frais d'entretien de l'ouvrier et de sa famille. En jetant la famille sur le marché, en distribuant ainsi sur plusieurs forces la valeur d'une seule, la machine la déprécie. Il se peut que les quatre forces, par exemple, qu'une famille ouvrière vend maintenant lui rapportent plus que jadis la seule force de son chef ; mais aussi quatre journées de travail en ont remplacé une seule, et leur prix a baissé en proportion de l'excès du surtravail de quatre sur le surtravail d'un seul. Il faut maintenant que quatre personnes fournissent non seulement du travail, mais encore du travail extra au capital, afin qu'une seule famille vive. C'est ainsi que la machine, en augmentant la matière humaine exploitable, élève en même temps le degré d'exploitation" (p.282).

Si seulement l'homme travaille pour nourrir une famille de quatre personnes, le salaire qu'il doit recevoir, la valeur de sa force de travail, est égal à la valeur des moyens de consommation nécessaires à la subsistance de toute la famille ainsi qu'à l'éducation des enfants. Ce salaire sera égal, par exemple, à 6.000 FB par jour, soit l'équivalent de quatre heures de travail. La plus-value, sur une journée de travail de huit heures, vaudra également quatre heures, soit 6.000 FB. Le taux de plus-value sera égal à 100 %.

Si la femme travaille et les deux enfants aussi, le salaire pourra être réduit, puisqu'il faut que la valeur de la force de travail pour toute la famille soit égale à 6.000 FB pour que la famille puisse subsister. Dans ce cas, le salaire de l'homme pourra être abaissé à 2.000 FB, celui de la femme pourra s'élever à 1.600 FB et ceux des enfants à 1.200 FB chacun. Ainsi, le total de la famille restera équivalent à 6.000 FB. En revanche, la plus-value pourra passer à 10.000 FB dans le cas de l'homme, à 10.400 FB pour la femme et 10.800 FB pour les enfants, en supposant que leur rendement soit égal (mais cela est possible grâce à l'emploi des machines qui ne demandent aucune qualification, ni aucune aptitude particulières). Le taux de plus-value passera à 500 % pour l'homme, à 650 % pour la femme et à 900 % pour les enfants.

Avant, quatre forces de travail coûtaient 24.000 FB par jour et créaient une plus-value de 24.000 FB. Soit un taux d'exploitation global et individuel de 100 %. Maintenant, ces quatre forces, issues d'une même famille, coûtent ensemble 6.000 FB par jour, mais produisent un surtravail de 42.000 FB. Soit un taux d'exploitation de 700 %. Même si le salaire global de la famille monte à 10.000 FB, la plus-value créée sera encore égale à 38.000 FB et donc le taux de plus-value à 380 %.

C'est pourquoi :

"Jadis, l'ouvrier vendait sa propre force de travail dont il pouvait librement disposer, maintenant il vend femme et enfants ; il devient marchand d'esclaves. Et, en fait, la demande du travail des enfants ressemble souvent, même pour la forme, à la demande d'esclaves nègres telle qu'on la rencontra dans les journaux américains" (p.282).

Suivent des exemples d'utilisation du travail des enfants par les capitalistes anglais. Ainsi une demande d'emploi de 1853 est formulée de la façon suivante :

"On demande de 12 à 20 jeunes garçons, pas plus jeunes que ce qui peut passer pour 13 ans. Salaire : 4 shilling par semaine. S'adresser, etc. " (p.282).

Ce qui peut passer pour 13 ans faisait référence au Factory Act qui interdisait aux enfants de moins de 13 ans de travailler plus de six heures par jour.

"Dans le district de Bethnal Green, le plus malfamé de Londres, se tient tous les lundis et mardis matin un marché public où des enfants des deux sexes, à partir de 9 ans, se vendent eux-mêmes aux fabricants de soie.

«Les conditions ordinaires sont de 1 shilling 8 d. par semaine (qui appartiennent aux parents), plus 2 d. pour moi, avec le thé, dit un enfant dans sa déposition» (p.282-283).

A travers ces exemples, on peut voir quel jeu hypocrite les capitalistes occidentaux veulent imposer aux pays du tiers monde avec l'interdiction du travail des enfants introduite dans des clauses sociales internationales. Eux-mêmes se sont développés sur ce travail infantile et, au nom de la morale, ils veulent le condamner si les autres l'emploient.

"Par l'annexion au personnel de travail combiné d'une masse prépondérante d'enfants et de femmes, la machine réussit enfin à briser la résistance que le travailleur mâle opposait encore dans la manufacture au despotisme du capital" (p.287).

Sous le capitalisme, il y a une lutte de classes quotidienne pour le contrôle concret de la gestion de la production, de la direction du travail dans les ateliers. Par son savoir-faire, l'ouvrier détient un certain pouvoir dans l'atelier. L'utilisation de la machine est un moyen pour le capitaliste de combattre ce pouvoir, à la fois en dépossédant l'ouvrier de son savoir, mais en le retirant de la production au profit de forces plus vulnérables comme les femmes et les enfants.

2. La prolongation de la journée de travail

"Si la machine est le moyen le plus puissant d'accroître la productivité du travail, c'est-à-dire de raccourcir le temps nécessaire à la production des marchandises, elle devient comme support du capital, dans les branches d'industrie dont elle s'empare d'abord, le moyen le plus puissant de prolonger la journée de travail au-delà de toute limite naturelle" (p.287).

Pour amortir les machines, il faut les faire tourner plus longtemps, donc augmenter le temps de production. C'est une situation que l'on voit réapparaître aujourd'hui.

"La productivité de la machine est, comme nous l'avons vu, en raison inverse de la part de valeur qu'elle transmet au produit. Plus est longue la période pendant laquelle elle fonctionne, plus grande est la masse de produits sur laquelle se distribue la valeur qu'elle ajoute et moindre est la part qui en revient à chaque marchandise. Or, la période de vie active de la machine est évidemment déterminée

par la longueur de la journée de travail ou par la durée du procès de travail journalier multipliée par le nombre de jours pendant lesquels ce procès se répète.

L'usure des machines ne correspond pas avec une exactitude mathématique au temps pendant lequel elles servent. Et cela même supposé, une machine qui sert seize heures par jour pendant sept ans et demi embrasse une période de production aussi grande et n'ajoute pas plus de valeur au produit total que la même machine qui pendant quinze ans ne sert que huit heures par jour. Mais, dans le premier cas, la valeur de la machine se serait reproduite deux fois plus vite que dans le dernier, et le capitaliste aurait absorbé par son entremise autant de surtravail en sept ans et demi qu'autrement en quinze.

L'usure matérielle des machines se présente sous un double aspect. Elles s'usent d'une part en raison de leur emploi, comme les pièces de monnaie par la circulation, d'autre part par leur inaction comme une épée se rouille dans le fourreau. Dans ce dernier cas elles deviennent la proie des éléments. Le premier genre d'usure est plus ou moins en raison directe, le dernier est jusqu'à un certain point en raison inverse de leur usage.

La machine est en outre sujette à ce qu'on pourrait appeler son usure morale - Elle perd de sa valeur d'échange à mesure que des machines de la même construction sont reproduites à meilleur marché, ou à mesure que des machines perfectionnées viennent lui faire concurrence. Dans les deux cas, si jeune et si vivace qu'elle puisse être, sa valeur n'est plus déterminée par le temps de travail réalisé en elle, mais par celui qu'exige sa reproduction ou la reproduction des machines perfectionnées. Elle se trouve en conséquence plus ou moins dépréciée. Le danger de son usure morale est d'autant moindre que la période où sa valeur totale se reproduit est plus courte, et cette période est d'autant plus courte que la journée de travail est plus longue" (p.288).

Prenons un exemple dans l'industrie automobile. Supposons qu'un système de machines d'une usine d'assemblage vaille 80 milliards de FB. Il a été installé pour une période estimée à huit ans (en général, les machines durent le temps d'un modèle). En ce cas, l'usure annuelle vaudra 10 milliards de FB. Supposons que les composants achetés pour fabriquer les voitures coûtent 40 milliards de FB pour une production de 200.000 voitures par an. Il y a 5.000 ouvriers dont le coût salarial s'élève à 1,5 million de FB par personne. Soit un total pour le capital variable de 7,5 milliards de FB. Chaque ouvrier travaille 8 heures par jour, mais en une seule équipe. Chaque voiture se vend à 300.000 FB. Le chiffre des ventes se montera donc à 60 milliards de FB. On aura le tableau suivant :

	Montant annuel (en milliard FB)	Par voiture (en FB)
machines	10	50.000
composants	40	200.000
salaires	7,5	37.500
total coûts	57,5	287.500
valeur	60	300.000
plus-value	2,5	12.500
taux de plus-value	33 %	33 %

Supposons que le constructeur introduise une deuxième équipe pour fabriquer 400.000 voitures par an. Le nombre des effectifs passera à 10.000 ouvriers. Nous supposerons que cette utilisation de l'équipement 16 heures par jour au lieu de 8 heures n'aura aucun impact sur la dégradation de celui-ci ou que, de toute façon, la durée de huit ans représente l'usure morale de ce système de machines et non

son usure matérielle. De plus, le montant des composants achetés double pour une production elle-même doublée. Le prix de la voiture reste inchangé. Dans ce cas, nous aurons le tableau suivant :

	Montant annuel (en milliard FB)	Par voiture (en FB)
machines	10	25.000
composants	80	200.000
salaires	15	37.500
total coûts	105	262.500
valeur	120	300.000
plus-value	15	37.500
taux de plus-value	100 %	100 %

Nous constatons une hausse substantielle de la plus-value et une augmentation non moins importante du taux de plus-value. Mais poursuivons. Imaginons l'introduction d'une troisième équipe, une équipe de nuit. Celle-ci sera moins grande, afin de permettre d'entretenir quand même les machines un petit peu entre l'équipe de nuit et l'équipe du matin. Supposons que la production doive s'accroître à 500.000 voitures par an (soit 25 % en plus par rapport à l'ancienne production). Mais le nombre d'ouvriers supplémentaires, travaillant d'ailleurs un peu moins de huit heures pour attirer ces travailleurs dans l'équipe de nuit, s'élève à 3.000. Le montant des composants augmente, lui aussi, de 25 %. Dans ce cas, on peut établir le tableau suivant :

	Montant annuel (en milliard FB)	Par voiture (en FB)
machines	10	20.000
composants	100	200.000
salaires	19,5	39.000
total coûts	129,5	259.000
valeur	150	300.000
plus-value	20,5	41.000
taux de plus-value	105 %	105 %

Qu'est-ce qu'on constate avec cet exemple ?

1. L'allongement du temps de production (même sans allongement de la journée de travail de l'ouvrier) est un moyen non négligeable pour accroître la création de plus-value, et donc l'exploitation. Mais cette plus-value est extra. Lorsque le temps de production atteint le maximum partout, le prix de la voiture baissera à 275.000 FB dans le second cas et à 270.000 FB dans le troisième. La masse de plus-value s'agrandira, mais pas son taux. (Sauf par le biais de la baisse de salaire.)

2. On voit très bien l'intérêt que les patrons ont d'introduire le travail de nuit, pour des raisons uniquement économiques. Le montant de plus-value et son taux augmentent de façon substantielle.

3. Ce mécanisme est d'autant plus important que l'usure morale de l'équipement est de beaucoup plus rapide que l'usure matérielle. Si l'utilisation des machines 24 heures sur 24 heures dégradait celles-ci de telle sorte qu'elles ne pourraient plus durer huit ans, mais six ans, l'avantage de travailler la nuit serait beaucoup moins fort. C'est donc dans un univers de concurrence intense et d'innovations ou de

perfectionnements technologiques incessants que l'allongement du temps de production est intéressant pour les patrons afin d'arracher un avantage compétitif.

4. Il faut aussi que l'investissement en moyens de production soit important. Si cet investissement ne transférait que quelques centaines de francs belges à la valeur d'une voiture, l'apport d'équipes supplémentaires serait minime ou entraînerait même une réduction du taux de plus-value.

"Mais la prolongation de la journée permet a"agrandir l'échelle de la production sans augmenter la portion de capital fixée en bâtiments et en machines. Non seulement donc la plus-value augmente, mais les dépenses nécessaires pour l'obtenir diminuent" (p.289).

"La plus-value ne provient que de la partie variable du capital, et la somme de la plus-value est déterminée par deux facteurs : son taux et le nombre des ouvriers occupés simultanément. Si la longueur de la journée est donnée, sa division proportionnelle en surtravail et travail nécessaire détermine le taux de la plus-value, mais le nombre des ouvriers occupés dépend du rapport du capital variable au capital constant. Quelle que soit la proportion suivant laquelle, par l'accroissement des forces productives, l'industrie mécanique augmente le surtravail aux dépens du travail nécessaire, il est clair qu'elle n'obtient cependant ce résultat qu'en diminuant le nombre des ouvriers occupés par un capital donné. Elle transforme en machines, en élément constant qui ne rend point de plus-value, une partie du capital qui était variable auparavant, c'est-à-dire se convertissait en force de travail vivante. Il est impossible, par exemple, d'obtenir de deux ouvriers autant de plus-value que de vingt-quatre. Si chacun des vingt-quatre ouvriers ne fournit sur douze heures qu'une heure de surtravail, ils fourniront tous ensemble, vingt-quatre heures de surtravail, tandis que le travail total des deux ouvriers n'est jamais que de vingt-quatre heures, les limites de la journée étant fixée à douze heures. L'emploi des machines dans le but d'accroître la plus-value recèle donc une contradiction, puisque des deux facteurs de la plus-value produite par un capital de grandeur donnée, il n'augmente l'un, le taux de la plus-value, qu'en diminuant l'autre, le nombre des ouvriers. Cette contradiction intime éclate, dès qu'avec la généralisation des machines dans une branche d'industrie, la valeur du produit mécanique règle la valeur sociale de toutes les marchandises de même espèce, et c'est cette contradiction qui entraîne instinctivement le capitaliste à prolonger la journée de travail avec la plus extrême violence, pour compenser le décroissement du nombre proportionnel des ouvriers exploités par l'accroissement non seulement du surtravail relatif mais encore du surtravail absolu" (p.290).

"La machine entre les mains du capital crée donc des motifs nouveaux et puissants pour prolonger sans mesure la journée de travail ; elle transforme le mode de travail et le caractère social du travailleur collectif, de manière à briser tout obstacle qui s'oppose à cette tendance ; enfin, en enrôlant sous le capital des couches de la classe ouvrière jusqu'alors inaccessibles, et en mettant en disponibilité les ouvriers déplacés par la machine, elle produit une population ouvrière surabondante qui est forcée de se laisser dicter la loi. De là ce phénomène merveilleux dans l'histoire de l'industrie moderne, que la machine renverse toutes les limites morales et naturelles de la journée de travail. De là ce paradoxe économique, que le moyen le plus puissant de raccourcir le temps de travail devient, par un revirement étrange, le moyen le plus infailible de transformer la vie entière du travailleur et de sa famille en temps disponible pour la mise en valeur du capital" (p.290).

La machine, facteur de progrès économique et technique, est aussi dans le capitalisme un moyen puissant d'asservissement du travailleur à son patron et de dégradation des conditions de travail. On peut trouver un exemple dans l'emploi de l'aciérie électrique. Celle-ci permet une utilisation plus flexible de l'équipement pour fabriquer de l'acier. En particulier, elle permet de sauter l'étape des hauts fourneaux. Or, ce sont ceux-ci qui obligent la sidérurgie de travailler en feux continus, parce qu'après avoir arrêté un haut fourneau, il faut quatre heures pour le faire redémarrer. L'aciérie électrique devrait permettre de se débarrasser du travail de nuit dans la sidérurgie. Mais pour les patrons, c'est plus intéressant d'employer cette aciérie électrique la nuit, car, à ce moment, le courant qui l'alimente est moins cher. Donc le moyen qui permet d'échapper à la détermination technique du travail de nuit est utilisé par les patrons pour justifier ce travail de nuit de façon économique.

3. L'intensité du travail

Il est intéressant de constater que Marx aborde le problème de l'intensité du travail dans le cadre de l'utilisation des machines par les capitalistes.

"La prolongation démesurée du travail quotidien produite par la machine entre des mains capitalistes finit par amener une réaction de la société qui, se sentant menacée jusque dans la racine de sa vie, décrète des limites légales à la journée : dès lors l'intensification du travail, phénomène que nous avons déjà rencontré, devient prépondérante" (p.291).

Les limites fixées par la loi à la journée de travail poussent les capitalistes à compenser autrement leur quête pour augmenter la plus-value. L'intensification du travail permet aux capitalistes de récupérer en intensité ce qu'ils ont perdu en extensibilité.

Dans son livre sur la réduction du temps de travail en Belgique, Jean Neuville constate la même stratégie. C'est à la suite de la loi sur la journée de huit heures en 1921 que le patronat a commencé à introduire de façon importante le taylorisme. Celui-ci décompose les mouvements du travail en gestes élémentaires. Le travail est simplifié à l'extrême et rationalisé. Il est alors possible d'accroître le rythme de production grâce à la reproduction routinière de ces tâches simplifiées. Le taylorisme est donc un moyen d'intensifier le travail, utilisé massivement de 1920 à aujourd'hui.

"Dès que la révolte grandissante de la classe ouvrière força l'Etat à imposer une journée normale, en premier lieu à la fabrique proprement dite, c'est-à-dire à partir du moment où il interdit la méthode d'accroître la production de plus-value par la multiplication progressive des heures de travail, le capital se jeta avec toute son énergie et en pleine conscience sur la production de la plus-value relative au moyen du développement accéléré du système mécanique. En même temps, ce genre de plus-value subit un changement de caractère. En général, la plus-value relative est gagnée par une augmentation de la fertilité du travail qui permet à l'ouvrier de produire davantage dans le même temps avec la même dépense de force. Le même temps de travail continue alors à rendre la même valeur d'échange, bien que celle-ci se réalise en plus de produits, dont chacun, pris séparément, est par conséquent d'un prix moindre.

Mais cela change avec le raccourcissement légal de la journée. L'énorme impulsion qu'il donne au développement du système mécanique et à l'économie des frais contraint l'ouvrier aussi à dépenser au moyen d'une tension supérieure, plus d'activité dans le même temps, à resserrer les pores de sa journée et à condenser ainsi le travail à un degré qu'il ne saurait atteindre sans ce raccourcissement. Dès lors, on commence à évaluer la grandeur du travail doublement, d'après sa durée ou son extension, et d'après son degré d'intensité, c'est-à-dire la masse qui en est comprimée dans un espace de temps donné, une heure, par exemple. L'heure plus dense de la journée de dix heures contient autant ou plus de travail, plus de dépense en force vitale, que l'heure plus poreuse de la journée de douze heures. Une heure de celle-là produit, par conséquent, autant ou plus de valeur qu'une heure et un cinquième de celle-ci" (p.291-292).

L'intensification du travail crée davantage de valeur, appropriée par le capitaliste. C'est de cette manière qu'il exploite davantage l'ouvrier et que celui-ci ressent dans sa chair ce surcroît d'exploitation.

"Le premier effet du raccourcissement de la journée procède de cette loi évidente que la capacité d'action de toute force animale est en raison inverse du temps pendant lequel elle agit. Dans certaines limites, on gagne en efficacité ce qu'on perd en durée" (p.292).

En diminuant la journée de travail, les capitalistes créent en même temps les conditions pour augmenter l'intensité du travail.

"Dès que la loi abrège la journée de travail, la machine se transforme aussitôt entre les mains du capitaliste en moyen systématique d'extorquer à chaque moment plus de labeur. Mais pour que le machinisme exerce cette pression supérieure sur ses servants humains, il faut le perfectionner, sans compter que le raccourcissement de la journée force le capitaliste à tendre tous les ressorts de la production et à en économiser les frais" (p.293).

Les machines dans les mains du capitaliste vont de pair avec une intensification du travail. On peut constater cela dans l'industrie automobile. Quand un constructeur introduit un nouveau modèle, il ajoute des robots et augmente les cadences.

"Il n'y a pas le moindre doute que la tendance du capital à se rattraper sur l'intensification systématique du travail (dès que la prolongation de la journée lui est définitivement interdite par la loi), et à transformer chaque perfectionnement du système mécanique en un nouveau moyen d'exploitation, doit conduire à un point où une nouvelle diminution des heures de travail deviendra inévitable" (p.298).

Nous obtenons un processus dialectique. La baisse légale de la journée de travail conduit les capitalistes à introduire des machines et à intensifier le travail. Cela permet d'augmenter la plus-value et donc l'exploitation des travailleurs. Ceux-ci ressentent la dureté de leur labeur et revendiquent une nouvelle réduction du temps de travail. Et on recommence un tour.

IV. - La fabrique

Marx explique son cheminement jusqu'ici :

"Au commencement de ce chapitre, nous avons étudié le corps de la fabrique, le machinisme ; nous avons montré ensuite comment, entre les mains capitalistes, il augmente et le matériel humain exploitable et le degré de son exploitation en s'emparant des femmes et des enfants, en confisquant la vie entière de l'ouvrier par la prolongation outre mesure de sa journée et en rendant son travail de plus en plus intense, afin de produire en un temps toujours décroissant une quantité toujours croissante de valeurs. Nous jetons maintenant un coup d'oeil sur l'ensemble de la fabrique dans sa forme la plus élaborée" (p.298).

"Bien qu'au point de vue technique le système mécanique mette fin à l'ancien système de la division du travail, celui-ci se maintient néanmoins dans la fabrique, et tout d'abord comme tradition léguée par la manufacture ; puis le capital s'en empare pour le consolider et le reproduire sous une forme encore plus repoussante, comme moyen systématique d'exploitation. La spécialité qui consistait à manier pendant toute sa vie un outil parcellaire devient la spécialité de servir, sa vie durant, une machine parcellaire. On abuse du mécanisme pour transformer l'ouvrier, dès sa plus tendre enfance, en parcelle d'une machine qui fait elle-même partie d'une autre" (p.300).

Dans la fabrique capitaliste s'accumulent les défauts de la division du travail et du machinisme pour rendre le travail encore plus aliénant.

"Dans la manufacture et le métier, l'ouvrier se sert de son outil ; dans la fabrique, il sert la machine. Là, le mouvement de l'instrument de travail part de lui ; ici, il ne fait que le suivre. Dans la manufacture, les ouvriers forment autant de membres d'un mécanisme vivant. Dans la fabrique, ils sont incorporés à un mécanisme mort qui existe indépendamment d'eux. «La morne routine d'un labeur harassant et sans fin, où l'on répète continuellement la même opération mécanique, ressemble au supplice de Sisyphe ; le faix du travail, comme le rocher, retombe toujours sur l'ouvrier harassé»." (p.300).

On retrouve cette critique du travail aliénant dans la critique du taylorisme. Mais ce travail aliénant est partie constituante non du taylorisme, mais du système capitaliste lui-même.

"Même la facilité plus grande du travail devient un moyen de torture, puisque la machine ne dispense pas l'ouvrier du travail, mais enlève à celui-ci son intérêt. Toute production capitaliste, en tant qu'elle crée non seulement de la valeur, mais encore de la plus-value, a ceci de particulier : l'ouvrier ne domine pas les conditions du travail, il est dominé par elles ; mais ce renversement des rôles ne devient réel et effectif au point de vue technique qu'avec l'emploi des machines" (p.300 ; la traduction des éditions sociales est incompréhensible ; j'ai lui ai substitué celle de Critique de la division du travail, éditions du Seuil, 1973, p.32).

La machine permet d'enlever les travaux les plus lourds effectués auparavant par l'ouvrier. Mais au lieu de faciliter son travail, c'est le contraire qui se passe. Ce que le patron gagne en allégeant le travail, il veut le récupérer en efficacité. Ce que l'ouvrier gagne en ne devant plus consacrer ses efforts à porter des charges lourdes, il le perd en devant effectuer ses tâches plus rapidement. L'intensité du travail change de forme. Le travail devient plus stressant.

Par exemple, en introduisant le toyotisme, les patrons insistent tous sur le fait que le travail n'est pas plus dur. Probablement qu'il ne l'est pas au point de vue d'efforts physiques à dépenser. En revanche, il est beaucoup plus dur en ce sens qu'il accroît l'implication intellectuelle et le stress. On demande toujours plus à l'ouvrier. Il doit tenir le coup pour faire des opérations sur une chaîne qui va de plus en plus vite.

"La grande industrie mécanique achève enfin, comme nous l'avons déjà indiqué, la séparation entre le travail manuel et les puissances intellectuelles de la production qu'elle transforme en pouvoirs du capital sur le travail. L'habileté de l'ouvrier apparaît chétive devant la science prodigieuse, les énormes forces naturelles, la grandeur du travail social incorporées au système mécanique, qui constituent la puissance du Maître. Dans le cerveau de ce maître, son monopole sur les machines se confond avec l'existence des machines. En cas de conflit avec ses bras, il leur jette à la face ces paroles dédaigneuses : «Les ouvriers de fabrique feraient très bien de se souvenir que leur travail est des plus inférieurs ; qu'il n'en est pas de plus facile à apprendre et de mieux payé, vu sa qualité, car il suffit du moindre temps et du moindre apprentissage pour y acquérir toute l'adresse voulue. Les machines du maître jouent en fait un rôle bien plus important dans la production que le travail et l'habileté de l'ouvrier qui ne réclament qu'une éducation de six mois, et qu'un simple laboureur peut apprendre». La subordination technique de l'ouvrier à la marche uniforme du moyen de travail et la composition particulière du travailleur collectif d'individus des deux sexes et de tout âge créent une discipline de caserne, parfaitement élaborée dans le régime de fabrique" (p.301).

Ces affirmations semblent exagérées du point de vue historique. Marx poursuit un cheminement surtout logique. Dans les faits, il apparaît que les machines ne s'imposent pas partout, ni avec autant de facilité. Aussi au moment où Marx écrit (1867), on ne peut affirmer que la grande industrie achève le processus de domination du capital dans les ateliers car ce n'est pas le machinisme qui domine. C'est le putting out System (Marx le reconnaît lui-même, voir plus loin, p.337).

William Lazonick, pour sa part, prétend : *"Ce qui a précédé le système de la fabrique n'est pas la manufacture, mais l'industrie à domicile, basée sur le "putting-out System". Dans l'industrie à domicile (travail à l'extérieur, comme cela devrait s'appeler une fois que le système de fabrique a fait son apparition), un petit groupe de travailleurs (souvent une famille) travaillait indépendamment dans leur propre atelier (généralement une partie de la maison familiale) sous la direction d'un travailleur superviseur (habituellement le mari et le père). (...) Le "putting-out System" a existé à une large échelle dans l'industrie textile qui a conduit à l'avènement du système de la fabrique et formé la base de la Révolution industrielle. Mais le travail à l'extérieur était aussi répandu dans des industries aussi diverses que la fabrication des clous, des montres ou de nattes. Lorsque l'accès direct à la terre se faisait plus rare, l'industrie à domicile permettait aux producteurs de rester dans leur demeure rurale, parce que le capital allait vers les travailleurs plutôt que l'inverse"* (William Lazonick, *Compétitive Advantage on the Shop Floor*, Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts), 1990, p.36).

On pourra néanmoins souligner l'étonnante force de l'analyse de Marx qui, à partir d'éléments quelque peu embryonnaires de la grande industrie, parvient à déduire une théorie pénétrante qui a encore sa validité aujourd'hui.

V. - La lutte entre le travailleur et la machine

Marx explique :

"La lutte entre le capitaliste et le salarié date des origines mêmes du capital industriel et se déchaîne pendant la période manufacturière, mais le travailleur n'attaque le moyen de travail que lors de l'introduction de la machine. Il se révolte contre cette forme particulière de l'instrument où il voit l'incarnation technique du capital" (p.302)

Pendant les guerres napoléoniennes, vers 1811-1812, dans le comté de Nottingham, un certain Ned Ludd pousse les ouvriers du textile à détruire les machines à tisser qu'il accuse de faire baisser les salaires.

C'est pourquoi on a appelé le mouvement de destruction des machines, "luddiste".

"Il faut du temps et de l'expérience avant que les ouvriers, ayant appris à distinguer entre la machine et son emploi capitaliste, dirigent leurs attaques non contre le moyen matériel de production, mais contre son mode social d'exploitation" (p.303).

On retrouve cette difficulté à séparer le système technique de production de son utilisation sociale par les capitalistes dans les théories sur le progrès économique nécessaire. "Il n'y a rien à faire contre le progrès", disent bon nombre de dirigeants syndicaux. Cette affirmation est fondée sur l'incapacité à distinguer entre, d'une part, les progrès économique et technique et, d'autre part, le fait que ce sont les capitalistes qui dirigent ce développement à leur profit.

"Dans son rapport, lu devant la commission des trade-unions, M. Nasmyth, l'inventeur du marteau à vapeur, énumère les perfectionnements du machinisme auxquels il a eu recours par suite de la longue grève des mécaniciens en 1851.

«Le trait caractéristique, dit-il, de nos perfectionnements mécaniques modernes, c'est l'introduction d'outils automatiques. Tout ce qu'un ouvrier mécanicien doit faire, et que chaque garçon peut faire, ce n'est pas travailler, mais surveiller le beau fonctionnement de la machine. Toute cette classe d'hommes dépendant exclusivement de leur dextérité a été écartée. J'employais quatre garçons pour un mécanicien. Grâce à ces nouvelles combinaisons mécaniques, j'ai réduit le nombre des hommes adultes de 1.500 à 750. Le résultat fut un grand accroissement de mon profit» (p.308-309).

Voilà une déclaration claire d'un capitaliste qui avoue que l'augmentation de la productivité a entraîné la baisse de l'emploi et la hausse de son profit.

VI. La théorie de la compensation

On rencontre encore souvent la théorie suivante :

"Une phalange d'économistes bourgeois, James Mill, Mac Culloch, Torrens, Senior, J. St. Mill, etc., soutiennent qu'en déplaçant des ouvriers engagés, la machine dégage, par ce fait même, un capital destiné à les employer de nouveau à une autre occupation quelconque. Mettons que, dans une fabrique de tapis, on emploie un capital de 6.000 livres, dont une moitié est avancée en matières premières (il est fait abstraction des bâtiments, etc.) et l'autre moitié consacrée au paiement de cent ouvriers, chacun recevant un salaire annuel de 30 livres. A un moment donné, le capitaliste congédie

cinquante ouvriers et les remplace par une machine de la valeur de 1.500 livres. Dégage-t-on un capital par cette opération ? Originellement, la somme totale de 6.000 livres se divisait en un capital constant de 3.000 livres et un capital variable de 3.000 livres. Maintenant, elle consiste en un capital constant de 4.500 livres - 3.000 livres pour matières premières et 1.500 livres pour la machine - et un capital variable de 1.500 livres pour la paie de cinquante ouvriers. L'élément variable est tombé de la moitié au quart du capital total. Au lieu d'être dégagé, un capital de 1.500 livres se trouve engagé sous une forme où il cesse d'être échangeable contre la force de travail, c'est-à-dire que de variable il est devenu constant. A l'avenir, le capital total de 6.000 livres n'occupera jamais plus de cinquante ouvriers, et il en occupera moins à chaque perfectionnement de la machine.

Pour faire plaisir aux théoriciens de la compensation, nous admettrons que le prix de la machine est moindre que la somme des salaires supprimés, qu'elle ne coûte que 1.000 livres au lieu de 1.500 livres. Dans nos nouvelles données, le capital de 1.500 livres, autrefois avancé en salaires, se divise maintenant comme suit : 1.000 livres engagées sous forme de machines et 500 livres dégagées de leur emploi dans la fabrique de tapis et pouvant fonctionner comme nouveau capital. Si le salaire reste le même, voilà un fonds qui suffirait pour occuper environ seize ouvriers, tandis qu'il y en a cinquante de congédiés, mais il en occupera beaucoup moins de seize, car, pour se transformer en capital, les 500 livres doivent en partie être dépensées en instruments, matières, etc., en un mot renfermer un élément constant, inconvertible en salaires.

Si la construction de la machine donne du travail à un nombre additionnel d'ouvriers mécaniciens, serait-ce là la compensation des tapissiers jetés sur le pavé ? Dans tous les cas, sa construction occupe moins d'ouvriers que son emploi n'en déplace. La somme de 1.500 livres qui, par rapport aux tapissiers renvoyés, ne représentait que leur salaire représente, par rapport à la machine, et la valeur des moyens de production nécessaires pour sa construction, et le salaire des mécaniciens, et la plus-value dévolue à leur maître. Encore, une fois faite, la machine n'est à refaire qu'après sa mort, et pour occuper d'une manière permanente le nombre additionnel de mécaniciens, il faut que les manufactures de tapis l'une après l'autre déplacent des ouvriers par des machines" (p.310-311).

Le progrès technique ne crée pas nécessairement d'emploi. En soi, il en élimine plutôt. Le remplacement des ouvriers par la machine supprime directement 50 emplois. Et l'effet indirect ne parvient pas à compenser cette perte. D'un côté, le capital libéré, au maximum 500 livres, ne permet d'engager que 16 personnes aux conditions de salaire en vigueur dans la production de tapis. D'un autre côté, la production de la machine ne procure pas du travail à 34 ouvriers. Conclusion : l'effet total est une perte nette d'emploi. Dans les mains capitalistes, l'utilisation des machines détruit l'emploi.

Mais, argumentent les théoriciens bourgeois, les 1.500 livres dégagées sont ceux que les 50 ouvriers congédiés ne consomment pas en moyens de subsistance. Ils peuvent alors servir de capital. Marx répond :

"Si cette baisse dans la demande des subsistances nécessaires n'est pas compensée par une hausse d'un autre côté leur prix va diminuer. Est-ce là par hasard une raison pour induire le capital employé dans la production de ces subsistances à engager comme ouvriers additionnels nos tapissiers désœuvrés ? Bien au contraire, on commencera à réduire le salaire des ouvriers de cette partie si la baisse des prix se maintient quelque temps. Si le déficit dans le débit des subsistances nécessaires se consolide, une partie du capital consacré à leur production s'en retirera et cherchera à se placer ailleurs. Durant ce déplacement et la baisse des prix qu'il a produite, les producteurs des vivres passeront à leur tour par des "inconvenients temporaires". Donc au lieu de prouver qu'en privant des ouvriers de leur subsistance, la machine convertit en même temps celles-ci en nouveau fonds d'emploi pour ceux-là, l'apologiste prouve au contraire, d'après sa loi de l'offre et de la demande, qu'elle frappe non seulement les ouvriers qu'elle remplace, mais aussi ceux dont ils consommaient les produits" (p.312).

Conclusion de Marx :

"Les ouvriers rejetés d'un genre d'industrie peuvent certainement chercher de l'emploi dans un autre, mais s'ils le trouvent, si le lien entre eux et les vivres rendus disponibles avec eux est ainsi renoué, c'est grâce à un nouveau capital qui s'est présenté sur le marché du travail, et non grâce au capital déjà fonctionnant qui s'est converti en machine" (p.313).

Ce n'est pas le progrès technique qui crée l'emploi, mais l'arrivée d'un nouveau capital qui peut engager les ouvriers licenciés par ailleurs.

Cette discussion est entièrement d'actualité. Les théoriciens bourgeois actuels prétendent qu'en relançant la productivité, ce qui aura pour effet concret de réduire l'emploi dans les industries existantes, on va déclencher le redémarrage de l'économie. L'argument présenté par Marx ici indique que cette hausse de la productivité n'aura pas cet impact. Au contraire, la recherche d'une plus grande productivité détruira des emplois. En même temps, elle affectera la baisse relative des prix dans les moyens de subsistance. Le salaire se réduira relativement en partie à cause de cette baisse des prix, en partie par l'existence d'un chômage élevé qui permettra de payer les ouvriers en dessous de la valeur de la force de travail. L'effet clair et immédiat sera donc un appauvrissement des travailleurs.

Il n'y aura une reprise que si un nouveau capital, apparu ailleurs, se dégage pour produire un bien qui a devant lui des débouchés importants. C'est loin d'être le cas aujourd'hui: les débouchés sont limités par la misère des travailleurs dans le monde; les capitaux préfèrent donc se placer dans la spéculation.

"D'après ces messieurs-là, les contradictions et les antagonismes inséparables de l'emploi des machines dans le milieu bourgeois n'existent pas, parce qu'ils proviennent non de la machine, mais de son exploitation capitaliste !

Donc, parce que la machine, triomphe de l'homme sur les forces naturelles, devient entre les mains capitalistes l'instrument de l'asservissement de l'homme à ces mêmes forces ; parce que, moyen infaillible pour raccourcir le travail quotidien, elle le prolonge entre les mains capitalistes ; parce que, baguette magique pour augmenter la richesse du producteur, elle l'appauvrit entre les mains capitalistes ; parce que... l'économiste bourgeois déclare imperturbablement que toutes ces contradictions criantes ne sont que fausses apparences et vaines chimères et que, dans la réalité et, pour cette raison, dans la théorie, elles n'existent pas. Certes, ils ne nient pas les inconvénients temporaires, mais quelle médaille n'a pas son revers ! Et, pour eux, l'emploi capitaliste des machines en est le seul emploi possible. L'exploitation du travailleur par la machine, c'est la même chose que l'exploitation des machines par les travailleurs. Qui expose les réalités de l'emploi capitaliste des machines s'oppose donc à leur emploi et au progrès social. Ce raisonnement ne rappelle-t-il pas le plaidoyer de Bill Sykes, l'illustre coupe-jarret ? «Messieurs les jurés, dit-il, la gorge d'un commis-voyageur a sans doute été coupée. Le fait existe, mais ce n'est pas ma faute, c'est celle du couteau. Et voulez-vous supprimer le couteau à cause de ces inconvénients temporaires ? Réfléchissez-y. Le couteau est un des instruments les plus utiles dans les métiers et l'agriculture, aussi salutaire en chirurgie que savant en anatomie et joyeux compagnon dans les soupers. En condamnant le couteau vous allez nous replonger en pleine sauvagerie !» (p.313-314).

"Le système mécanique augmente en premier lieu la plus-value et la masse des produits dans lesquels elle se réalise. A mesure que croît la substance matérielle dont la classe capitaliste et ses parasites s'engraissent, ces espèces sociales croissent et multiplient. L'augmentation de leur richesse, accompagnée comme elle l'est d'une diminution relative des travailleurs engagés dans la production des marchandises de première nécessité, fait naître avec les nouveaux besoins de luxe de nouveaux moyens de les satisfaire. Une partie plus considérable du produit social se transforme en produit net, et une plus grande part de celui-ci est livrée à la consommation sous des formes plus variées et plus raffinées. En d'autres termes, la production de luxe s'accroît" (p.316).

Sous le capitalisme, la machine tue l'emploi et ce n'est que parce que d'autres secteurs naissent, des secteurs fournissant en premier lieu des produits de luxe que seuls les riches peuvent acheter, que la croissance peut continuer ou redémarrer.

"Enfin, l'accroissement extraordinaire de la productivité dans les sphères de la grande industrie, accompagné comme il l'est d'une exploitation plus intense et plus extensive de la force de travail dans toutes les autres sphères de la production, permet d'employer progressivement une partie plus considérable de la classe ouvrière à des services improductifs et de reproduire notamment, en proportion toujours plus grande, sous le nom de classe domestique, composée de laquais, cochers, cuisinières, bonnes, etc., les anciens esclaves domestiques" (p.317).

Le développement du capitalisme est accompagné par un parasitisme croissant qui se traduit dans des services improductifs. On peut faire le parallèle aujourd'hui avec le développement des services commerciaux ou de la finance dans des proportions gigantesques. Ce développement n'est possible que tant que le travail productif, seul créateur de plus-value, est capable de le financer. Cela indique l'importance de distinguer entre travail productif, créateur de plus-value, et travail improductif, consommateur de plus-value.

VII. - La répulsion et l'attraction des ouvriers par la fabrique. Les crises de l'industrie cotonnière

L'industrie cotonnière est la plus importante au début du XIX^{ème} siècle. C'était elle qui était la branche de pointe. De 1816 à 1848, le coton et ses dérivés constituaient de 40 à 50 % des exportations de l'Angleterre (Eric Hobsbawn, L'ère des révolutions, éditions Complexe, 1988, p.54-55).

Marx reprend d'abord son raisonnement de la partie précédente :

"Mettons qu'avec l'ancien mode de production on emploie hebdomadairement un capital de 500 livres, dont deux cinquièmes ou 200 livres forment la partie constante, avancée en matières premières, instruments, etc., et trois cinquièmes ou 300 livres, la partie variable, avancée en salaires, soit 11 livres par ouvrier. Dès que le système mécanique est introduit, la composition de ce capital change : sur quatre cinquièmes ou 400 livres de capital constant, par exemple, il ne contient plus que 100 livres de capital variable, convertible en force de travail. Deux tiers des ouvriers jusque-là occupés sont donc congédiés. Si la nouvelle fabrique fait de bonnes affaires, s'étend, et parvient à élever son capital de 500 à 1.500 livres, et que les autres conditions de la production restent les mêmes, elle occupera alors autant d'ouvriers qu'avant la révolution industrielle, c'est-à-dire 300. Le capital employé s'élève-t-il encore jusqu'à 2.000 livres, c'est 400 ouvriers qui se trouvent dès lors occupés, un tiers de plus qu'avec l'ancien mode d'exploitation. Le nombre des ouvriers s'est ainsi accru de 100 ; mais relativement, c'est-à-dire proportionnellement au capital avancé, il s'est abaissé de 800, car, avec l'ancien mode de production, le capital de 2.000 livres aurait enrôlé 1.200 ouvriers au lieu de 400. Une diminution relative des ouvriers employés est donc compatible avec leur augmentation absolue, et dans le système mécanique, leur nombre ne croît jamais absolument sans diminuer relativement à la grandeur du capital employé et à la masse des marchandises produites" (p.319-320).

On comprend que la machine détruit l'emploi. Mais cela ne se constate pas s'il y a croissance des affaires.

"En rendant surnuméraire là où elle réside une partie de la classe productive, la grande industrie nécessite l'émigration, et par conséquent, la colonisation de contrées étrangères qui se transforment en greniers de matières premières pour la mère-patrie ; c'est ainsi que l'Australie est devenue magasin de laine pour l'Angleterre.

Une nouvelle division internationale du travail, imposée par les sièges principaux de la grande industrie, convertit de cette façon une partie du globe en champ de production agricole pour l'autre partie, qui devient par excellence le champ de production industriel" (p.321).

Ceci définit le partage du globe sous le capitalisme dans sa phase pré-impérialiste. Les colonies ne sont pas nécessaires pour accroître les débouchés des produits de la métropole et pour relever le taux de profit des monopoles nationaux, mais, premièrement, pour se débarrasser du surplus de main-d'oeuvre dégagé de l'agriculture de la métropole et qui ne peut trouver un emploi dans l'industrie naissante (à ce moment, les "immigrés", c'étaient les pauvres des pays industrialisés) et, deuxièmement, pour s'approvisionner en matières premières.

Marx conclut sur l'aspect cyclique du développement capitaliste :

"L'expansibilité immense et intermittente du système de fabrique jointe à sa dépendance du marché universel enfante nécessairement une production fiévreuse suivie d'un encombrement des marchés, dont la contraction amène la paralysie. La vie de l'industrie se transforme ainsi en série de périodes d'activité moyenne, de prospérité, de surproduction, de crise et de stagnation. L'incertitude et l'instabilité auxquelles l'exploitation mécanique soumet le travail finissent par se consolider et par devenir l'état normal de l'ouvrier, grâce à ces variations périodiques du cycle industriel. A part les époques de prospérité, la lutte la plus acharnée s'engage entre les capitalistes pour leur place au marché et leurs profits personnels, qui sont en raison directe du bas prix de leurs produits. C'est donc à qui emploiera les machines les plus perfectionnées pour supplanter l'ouvrier, et les méthodes de production les plus savantes. Mais cela même ne suffit pas, et il arrive toujours un moment où ils s'efforceront d'abaisser le prix des marchandises en déprimant le salaire au-dessous de la valeur de la force de travail" (p.321).

Ce qui a pour conséquence pour l'ouvrier :

"Les ouvriers sont ainsi alternativement attirés et repoussés, ballottés de côté et d'autre, et ce mouvement de répulsion et d'attraction est accompagné de changements continus dans l'âge, le sexe et l'habileté des enrôlés" (p.322).

C'est sur cette base que, depuis toujours, le capitalisme incite les migrations de main-d'oeuvre. Il n'y a donc un problème d'immigration aujourd'hui. C'est un problème indissociable du système capitaliste. Il existait déjà au siècle dernier. Il est lié au fait que, pour obtenir de la main-d'oeuvre pour l'industrie, les capitalistes poussent les paysans à quitter leurs terres (c'est l'objet notamment de l'accumulation primitive, voir fin du livre 1). Mais l'industrie ne peut absorber complètement cette arrivée de forces de travail, parce que la productivité s'accroît, parce que les débouchés sont limités, parce que la croissance est subitement tarie, etc. Il y a donc une abondante main-d'oeuvre inoccupée, qui, en temps de crise, peut d'ailleurs être une source de révoltes extrêmement violentes. La migration dans les colonies est un moyen de se débarrasser de ce surplus. Ce principe était d'ailleurs le fondement de la recherche d'une colonie par le roi Léopold II, depuis la fin des années 1850.

"Pour apprécier les vicissitudes de l'ouvrier de fabrique, rien ne vaut un coup d'oeil rapide jeté sur les vicissitudes de l'industrie cotonnière anglaise. De 1770 à 1815, l'industrie cotonnière subit cinq années de malaise ou de stagnation. Pendant cette première période de quarante-cinq ans, les fabricants anglais possédaient le monopole des machines et du marché universel. De 1815 à 1821, malaise ; 1822 à 1823, prospérité ; 1824, les lois de coalition sont abolies ; les fabriques prennent de tous côtés une grande extension ; 1825, crise ; 1826, grande misère et révoltes parmi les ouvriers ; 1827, légère amélioration ; 1828, grand accroissement dans le nombre des métiers à vapeur et dans l'exportation ; 1829, l'exportation, pour l'Inde particulièrement, dépasse celle de toutes les années précédentes ; 1830, encombrement des marchés, grande détresse ; de 1831 à 1833, malaise persistant ; le commerce de l'Asie orientale (Inde et Chine) est arraché au monopole de la Compagnie des Indes ; 1834, grand accroissement des fabriques et des machines, manque de bras ; la nouvelle loi des

pauvres active la migration des ouvriers agricoles dans les districts manufacturiers ; rafle d'enfants dans les comtés ruraux, commerce d'esclaves blancs ; 1835, grande prospérité, mais en même temps les tisseurs à la main meurent de faim ; 1836, point culminant ; 1837 et 1838, décadence, malaise, crise ; 1839, reprise ; 1840, grande dépression, révoltes, intervention de la force armée ; 1841 et 1842, souffrances terribles des ouvriers de fabrique ; 1842, les fabricants de Manchester chassent les ouvriers des fabriques pour obtenir le rappel des lois sur les céréales. Les ouvriers refoulés par les soldats se jettent par milliers dans le Yorkshire, et leurs chefs comparaissent devant le tribunal de Lancaster ; 1843, grande misère ; 1844, amélioration ; 1845, grande prospérité ; 1846, le mouvement ascendant continue d'abord, symptômes de réaction à la fin ; abrogation des lois sur les céréales ; 1847, crise ; réduction générale des salaires de dix pour cent et davantage pour fêter le big loaf (le pain d'une grosseur immense que messieurs les libre-échangistes avaient promis pendant leur agitation contre les lois céréales) ; 1848, gêne persistance ; Manchester protégé par les soldats ; 1849, reprise ; 1850, prospérité ; 1851, baisse de prix des marchandises, salaires réduits, grèves fréquentes ; 1852, commencement d'amélioration, les grèves continuent, les fabricants menacent de faire venir des ouvriers étrangers ; 1853, exportation croissante ; grève de huit mois et grande misère à Preston ; 1854, prospérité ; 1855, encombrement des marchés ; des banqueroutes nombreuses sont annoncées des Etats-Unis, du Canada et de l'Asie orientale ; 1856, grande prospérité ; 1857, crise ; 1858, amélioration ; 1859, grande prospérité, augmentation du nombre des fabriques ; 1860, zénith de l'industrie cotonnière anglaise : les marchés de l'Inde, de l'Australie et d'autres contrées sont tellement encombrés que c'est à peine si, en 1863, ils ont absorbé tout cette pacotille; traité de commerce anglo-français, énorme développement des fabriques et du machinisme ; 1861, prospérité momentanée ; réaction ; guerre civile américaine, crise cotonnière ; de 1862 à 1863, écroulement complet" (p.322-323).

Conclusion :

"On ne trouve donc dans les quarante-cinq premières années de l'industrie cotonnière anglaise, de 1770 à 1815, que cinq années de crise et de stagnation ; mais c'était alors l'époque de son monopole sur le monde entier. La seconde période de quarante-huit ans, de 1815 à 1863, ne compte que vingt années de reprise de prospérité contre vingt-huit de malaise et de stagnation. De 1815 à 1830, commence la concurrence avec l'Europe continentale et les Etats-Unis. A partir de 1833, les marchés de l'Asie sont conquis et développés au prix de la "destruction de la race humaine". Depuis l'abrogation de la loi des céréales, de 1846 à 1863, pour huit années d'activité et de prospérité on en compte neuf de crise et de stagnation" (p.325).

VIII. - La révolution opérée dans la manufacture, le métier et le travail à domicile par la grande industrie

"D'après Adam Smith, dix hommes fabriquaient de son temps, au moyen de la division du travail, plus de 48.000 épingles par jour. Une seule machine en fournit aujourd'hui 145.000 dans une journée de travail de onze heures. Il suffit d'une femme ou d'une jeune fille pour surveiller quatre machines semblables et pour produire environ 600.000 épingles par jour et plus de 3.000.000 par semaine" (p.326).

On voit dans cet exemple repris d'Adam Smith (voir p.34-35) les étapes des gains de productivité :

1. la division du travail permet d'atteindre une production de 48.000 épingles par jour effectuée par dix hommes, soit 4.800 épingles par homme par jour; c'est déjà un progrès phénoménal par rapport à la production artisanale qui ne pouvait fabriquer que 20 épingles au maximum ; cela veut dire une multiplication par 240 ;
2. l'introduction de la machine permet de passer à une production de 145.000 épingles par jour et par homme, soit une nouvelle multiplication par trois ;

3. la surveillance de plusieurs machines permet le passage à une nouvelle étape ; la productivité atteint 600.000 épingles par jour par homme (ici une femme ou une jeune fille), soit une nouvelle multiplication par quatre.

Depuis le départ de la production suivant les conditions féodales, la productivité a été multipliée par 30.000.

"En Angleterre, le système le plus en vogue aujourd'hui est celui-ci : le capitaliste fait exécuter le travail à la machine dans son atelier et en distribue les produits, pour leur élaboration ultérieure, parmi l'armée des travailleurs à domicile" (p.337).

Marx passe en revue les étapes qu'il a tracées logiquement :

1. la suppression de la coopération fondée sur le métier et la division du travail ;
2. la manufacture moderne ;
3. le passage de la manufacture moderne et du travail à domicile à la grande industrie.

Cette présentation est contestée sur le plan de la véracité historique. Ainsi, Braudel préfère reprendre le modèle dessiné par Hubert Bourgin en 1924. Celui-ci part de quatre catégories des entreprises existant entre le XV^{ème} et le XVIII^{ème} siècle.

Première catégorie: de minuscules ateliers artisanaux composés d'un maître et quelques compagnons ou apprentis ou d'une famille seule. Seconde catégorie: des ateliers dispersés, mais reliés entre eux, des manufactures disséminées ; on les rencontre dans le textile, la coutellerie, la clouterie, la ferronnerie très tôt au XV^{ème} siècle ; il s'agit surtout d'une succession de travaux se commandant les uns les autres jusqu'à la réalisation d'un produit fini. Troisième catégorie : la manufacture agglomérée dans lesquelles diverses opérations se trouvent réunies en un seul emplacement. Quatrième catégorie : la fabrique équipée avec des machines.

On retrouve certaines distinctions effectuées par Marx. Mais Braudel conclut : *"Donc, quatre catégories, quatre types en gros successifs, bien que «en se succédant les différentes structures ne se substituent pas brusquement l'une à l'autre» (Hubert Bourgin). Surtout il n'y a pas - que Sombart pour une fois triomphe contre Marx - de passage naturel et logique de la manufacture à la fabrique"* (Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV^{ème}-XVIII^{ème} siècle*, tome 2, éditions Armand Colin, Paris, 1979, p.263).

On retrouve les mêmes conclusions dans l'analyse de William Lazonick : *"Marx avait tort en supposant que l'aboutissement inévitable de la diffusion de la machine était la fabrique"* (William Lazonick, op. cit., p.48). Et chez Paul Mantoux : *"C'est d'abord l'industrie des petits producteurs indépendants, dont la terre d'élection était la région de Halifax ; puis l'industrie des marchands manufacturiers, plus dispersée dans les campagnes du Sud-Ouest, plus concentrée autour de la grande ville de Norwich ; enfin l'industrie manufacturière, l'industrie des grands ateliers, qui, d'ailleurs, avait fait moins de progrès que ne semblaient en annoncer ses brillants débuts au XV^{ème} siècle. Constaté cette diversité, c'est restituer au mouvement économique sa vie complexe et continue. Marx, en l'analysant avec toute sa puissance de son génie abstrait, l'a réduite à des termes trop simples et à des périodes trop tranchées. Il faut d'ailleurs se garder d'attribuer un sens exactement descriptif à ce qui, dans son esprit, avait surtout une valeur explicative. On se tromperait, par exemple, si l'on croyait que la manufacture est le phénomène caractéristique et dominant de la période qui a précédé celle de la grande industrie. Si elle est, logiquement, l'antécédent nécessaire du système de fabrique, il n'est pas vrai, historiquement, qu'elle se soit généralisée au point de marquer l'industrie de son empreinte"* (Paul Mantoux, *La révolution industrielle au XVIII^{ème} siècle*, éditions Génin, Paris, 1959, p.73).

Et Mantoux complète son jugement en décrivant la forme dominante à la fin du XVIIIème siècle et au début du XIXème : *"Les capitalistes au profit de qui s'opère la concentration graduelle des moyens de production méritent à peine le nom d'industriels. Ils laissent volontiers aux petits producteurs, peu à peu dépouillés de leur autonomie, tout le soin de la fabrication. Ils n'entreprennent pas encore de la perfectionner, ni même de la diriger. Ce sont des marchands. L'industrie n'est pour eux qu'une forme de commerce. Ils n'ont en vue qu'un objet, celui de toute entreprise commerciale : la différence à leur avantage entre le prix d'achat et le prix de vente. C'est pour accroître cette différence, pour réaliser une économie sur le prix d'achat, qu'ils se rendent maîtres de la matière première, puis de l'outillage, puis des locaux industriels. C'est en tant que marchands qu'ils sont amenés à s'emparer de la production tout entière"* (Paul Mantoux, op. cit., p.74).

Néanmoins, il est possible et même probable que le développement décrit par Marx se soit déroulé historiquement dans les industries avec deux restrictions : d'abord, le cheminement n'est pas mécaniste ; il n'a pas fallu passer nécessairement par toutes les étapes pour aboutir à la fabrique et à la grande industrie ; ensuite, le développement des industries est inégal, ce qui fait qu'on ne peut pas associer une époque avec une forme d'ateliers car si les mines et la métallurgie ont déjà atteint le stade de fabrique au début du XIXème siècle, le textile est dominé à ce moment par le putting-out System, la boulangerie fonctionne comme un minuscule atelier artisanal (une forme qui n'a pas beaucoup changé jusqu'il y a peu de temps) selon les catégories de Bourgin, etc.

IX. - La législation de fabrique

"La législation de fabrique, cette première réaction consciente et méthodique de la société contre son propre organisme tel que l'a fait le mouvement spontané de la production capitaliste, est, comme nous l'avons vu, un fruit aussi naturel de la grande industrie que les chemins de fer, les machines automates et la télégraphie électrique. Avant d'examiner comment elle va se généraliser en Angleterre, il convient de jeter un coup d'oeil sur celles de ses clauses qui n'ont pas trait à la durée du travail. La réglementation sanitaire, rédigée d'ailleurs de telle sorte que le capitaliste peut aisément l'éluder, se borne en fait à des prescriptions pour le blanchiment des murs, et à quelques autres mesures de propreté, de ventilation et de précaution contre les machines dangereuses" (p.342).

Le rapport de la commission pour l'emploi des enfants : «Ceux qui ne sont retenus qu'une demi-journée à l'école sont toujours frais, dispos et ont plus d'aptitude et meilleure volonté pour profiter des leçons. Dans le système mi-travail et mi-école, chacune des deux occupations repose et délasse de l'autre, et l'enfant se trouve mieux s'il était cloué constamment à l'une d'elles. Un garçon qui est assis sur les bancs depuis le matin de bonne heure, et surtout par un temps chaud, est incapable de rivaliser avec celui qui arrive tout dispos et allègre de son travail» (p.344).

Marx reprend un rapport officiel pour critiquer à la fois le système du travail des enfants dans les fabriques et le système exclusivement scolaire tel qu'il existe aujourd'hui en Occident. Un fabricant de boîtes et de sacs de papier à Londres déclare à la commission sur l'emploi des enfants (le "il" le désigne) :

"Dans l'état actuel, après la fermeture de son atelier, il sent du malaise, et son sommeil est troublé par la pensée que d'autres font travailler plus longtemps et lui enlèvent les commandes à sa barbe" (p.349).

On retrouve cette argumentation de la concurrence chaque fois qu'il s'agit d'avancer sur le plan social. Ainsi, l'Association patronale des filateurs de coton en Belgique explique, en 1904, son opposition à légiférer pour limiter la journée de travail : *"La situation économique de la Belgique, petit marché sur lequel de puissants voisins dégorge leur surproduction à toute occasion, ne lui permet pas de devancer l'ensemble des nations européennes dans la limitation des heures de travail des catégories protégées"* (Jean Neuville, op. cit., tome 1, p.120).

Aujourd'hui, on justifie ainsi la réduction de l'imposition (voire la non-imposition) des revenus du capital et des grandes fortunes, la non-réduction du temps de travail sans perte de salaire, le travail de nuit, le travail de week-end, les heures supplémentaires, la flexibilité, etc.

X. - La grande industrie et l'agriculture

Conclusion du chapitre :

"La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : la terre et le travailleur" (p.361)

Cinquième section : Nouvelles recherches sur la production de la plus-value

XVI : La plus-value absolue et la plus-value relative

"Mais ce n'est pas cela qui caractérise d'une manière spéciale le travail productif dans le système capitaliste. Là, le but déterminant de la production, c'est la plus-value. Donc, n'est censé productif que le travailleur qui rend une plus-value au capitaliste ou dont le travail féconde la capital. Un maître d'école, par exemple, est un travailleur productif, non parce qu'il forme l'esprit de ses élèves, mais parce qu'il rapporte des pièces de cent sous à son patron. Que celui-ci ait placé son capital dans une fabrique de leçons au lieu de le placer dans une fabrique de saucissons, c'est son affaire. Désormais, la notion de travail productif ne renferme plus simplement un rapport entre activité et effet utile, entre producteur et produit, mais encore, et surtout, un rapport social qui fait du travail l'instrument immédiat de la mise en valeur du capital" (p.362-363).

Marx présente ici la notion de travail productif comme travail créateur de plus-value. Dans ce sens, le travail est productif pour le capitaliste qui l'emploie et tout travail entrant dans un processus de production (qui ne doit pas être matérielle, l'exemple pris par Marx le montre) dirigé par un capitaliste est productif. Tout travail est productif dans ce sens parce qu'elle enrichit le capitaliste et que celui-ci utilise cette nouvelle richesse créée pour accroître son capital et pour devenir encore plus riche à l'avenir. Mais ceci est une question distincte de celle de savoir quel travail produit la plus-value. Dans ce cas, le travail n'est pas productif pour le seul capitaliste, mais pour l'ensemble de la société capitaliste.

Marx résume sa position sur la plus-value absolue et la plus-value relative :

"Prolonger la journée de travail au-delà du temps nécessaire à l'ouvrier pour fournir un équivalent de son entretien, et allouer ce surtravail au capital : voilà la production de la plus-value absolue. Elle forme la base générale du système capitaliste et le point de départ de la production de la plus-value relative. Là, la journée est déjà divisée en deux parties, travail nécessaire et surtravail. Afin de prolonger le surtravail, le travail nécessaire est raccourci par des méthodes qui font produire l'équivalent du salaire en moins de temps. La production de la plus-value absolue n'affecte que la durée du travail, la production de la plus-value relative en transforme entièrement les procédés techniques et les combinaisons sociales. Elle se développe donc avec le mode de production capitaliste proprement dit" (p.363).

"Supposé que la force de travail se paie à sa juste valeur, nous arrivons évidemment à cette alternative : les limites de la journée étant données, le taux de la plus-value ne peut être élevé que par l'accroissement, soit de l'intensité, soit de la productivité du travail. Par contre, si l'intensité et la

productivité du travail restent les mêmes, les taux de la plus-value ne peut être élevé que par une prolongation ultérieure de la journée" (p.363).

"Les facultés de l'homme primitif, encore en germe, et comme ensevelies sous sa croûte animale, ne se forment au contraire que lentement sous la pression de ses besoins physiques. Quand, grâce à de rudes labeurs, les hommes sont parvenus à s'élever au-dessus de leur premier état animal, que, par conséquent, leur travail est déjà dans une certaine mesure socialisé, alors, et seulement alors, se produisent des conditions où le surtravail de l'un peut devenir une source de vie pour l'autre, et cela n'a jamais lieu sans l'aide de la force qui soumet l'un à l'autre.

A l'origine de la vie sociale, les forces de travail acquises sont assurément minimales, mais les besoins le sont aussi, qui ne se développent qu'avec les moyens de les satisfaire. En même temps, la partie de la société qui subsiste du travail d'autrui ne compte presque pas encore, comparativement à la masse des producteurs immédiats. Elle grandit absolument et relativement à mesure que le travail social devient plus productif." (p.364).

Pour qu'il y ait surtravail et exploitation, il faut, d'une part, que les forces de travail soient capables de produire au-delà de ce qui est nécessaire à leur simple reproduction et, d'autre part, qu'une violence exercée par une minorité d'hommes conduise à l'asservissement de tous les autres pour que ceux-ci créent un surtravail au profit des premiers. Ceci est vrai pour tous les modes de production fondés sur la division en classes sociales.

"Moindre est le nombre des besoins naturels qu'il est indispensable de satisfaire, plus le sol est naturellement fertile et le climat favorable, moindre est par cela même le temps de travail nécessaire à l'entretien et à la reproduction du producteur, et plus son travail pour autrui peut dépasser son travail pour lui-même" (p.364).

"Avec le climat plus ou moins propice, la fertilité de la terre plus ou moins spontanée, etc., le nombre des premiers besoins et les efforts que leur satisfaction impose seront plus ou moins grands, de sorte que, dans des circonstances d'ailleurs analogues, le temps de travail nécessaire variera d'un pays à l'autre ; mais le surtravail ne peut commencer qu'au point où le travail nécessaire finit. Les influences physiques, qui déterminent la grandeur relative de celui-ci, tracent donc une limite naturelle à celui-là. A mesure que l'industrie avance, cette limite naturelle recule" (p.366).

"Le travail doit donc posséder un certain degré de productivité avant qu'il puisse être prolongé au-delà du temps nécessaire au producteur pour se procurer son entretien ; mais ce n'est jamais cette productivité, quel qu'en soit le degré, qui est la cause de la plus-value. Cette cause, c'est toujours le surtravail, quel que soit le mode de l'arracher" (p.366).

En d'autres termes, derrière la productivité se cache l'exploitation du travail ouvrier. Donc quand on parle de dégager des gains de productivité, peu importe le partage qui en est fait, ces gains sont tirés d'une hausse du surtravail effectué par les ouvriers, autrement dit par une augmentation de leur exploitation.

XVII : Les variations dans le rapport de grandeur entre la plus-value et la valeur de la force de travail

"Nous avons vu que le rapport de grandeur entre la plus-value et le prix de la force de travail est déterminé par trois facteurs : 1° la durée du travail ou sa grandeur extensive ; 2° son degré d'intensité, suivant lequel différentes quantités de travail sont dépensées dans le même temps ; 3° son degré de productivité, suivant lequel la même quantité de travail rend dans le même temps différentes quantités de produits" (p.370).

Marx passe en revue les différentes possibilités de variation de ces trois phénomènes.

I. - Données : Durée et intensité du travail constantes. Productivité variable

"Ces conditions admises, nous obtenons les trois lois suivantes :

1° La journée de travail d'une grandeur donnée produit toujours la même valeur, quelles que soient les variations dans la productivité du travail. Si une heure de travail d'intensité normale produit une valeur d'un demi-franc, une journée de douze heures ne produira jamais qu'une valeur de six francs. Si la productivité du travail augmente ou diminue, la même journée fournira plus ou moins de produits, et la valeur de six francs se distribuera ainsi sur plus ou moins de marchandises.

2° La plus-value et la valeur de la force de travail varient en sens inverse l'une de l'autre. La plus-value varie dans le même sens que la productivité du travail, mais la valeur de la force de travail en sens opposé. (...)

3° L'augmentation ou la diminution de la plus-value est toujours l'effet et jamais la cause de la diminution ou de l'augmentation parallèle de la valeur de la force de travail" (p.370-371).

Si nous définissons par d la journée de travail (d pour durée), par s le surtravail. Il en résulte que le travail nécessaire (ou valeur de la force de travail) réalisée durant une journée est égal à " $d-s$ ". Nous obtenons ainsi les trois lois. D'abord, la productivité ne créant pas de valeur, elle ne change rien directement sur la répartition dans la journée de travail entre travail nécessaire et surtravail. Ensuite, de par le fait que le surtravail est égal à s et le travail nécessaire par $d-s$, il est clair qu'il varie en proportion directement inverse. Enfin, c'est la variation de d (la journée de travail) ou de $d-s$ (le travail nécessaire) qui influe sur le surtravail (ou plus-value). La hausse de la plus-value est le résultat des politiques patronales pour l'augmenter et ces politiques peuvent être: la prolongation de la journée de travail (augmenter d), la hausse de la productivité (baisser $d-s$), l'intensification du travail.

"Les trois lois que nous venons de développer ont été rigoureusement formulées, pour la première fois, par Ricardo ; mais il commet l'erreur de faire des conditions particulières dans lesquelles elles sont vraies, les conditions générales et exclusives de la production capitaliste. Pour lui, la journée de travail change jamais de grandeur ni le travail d'intensité, de sorte que la productivité du travail reste le seul facteur variable" (p.373).

II. - Données : Durée et productivité du travail constantes. Intensité variable

"Si sa productivité augmente, le travail rend dans le même temps plus de produits, mais non plus de valeur. Si son intensité croît, il rend dans le même temps non seulement plus de produits, mais aussi plus de valeur, parce que l'excédent de produits provient alors d'un excédent de travail. Sa durée et sa productivité étant données, le travail se réalise donc en d'autant plus de valeur que son degré d'intensité dépasse celui de la moyenne sociale. Comme la valeur produite durant une journée de douze heures, par exemple, cesse ainsi d'être constante et devient variable, il s'ensuit que plus-value et valeur de la force de travail peuvent varier dans le même sens, l'une à côté de l'autre, en proportion égale ou inégale" (p.373).

L'intensification du travail crée davantage de valeur parce qu'elle s'exprime par une hausse dans la dépense de force humaine demandée pour fabriquer une marchandise. Or, ce surcroît de dépense de force humaine signifie une augmentation du travail abstrait, "un excédent de travail". Mais l'intensification ne fonctionne pas comme un absolu. La question de savoir comment on peut quantifier l'intensité de deux travaux différents ne se pose pas. L'intensification du travail se conçoit comme un écart par rapport à la moyenne. Or, la moyenne, quantifiée par des heures de travail, est composée de gestes et de mouvements qui sont rationalisés pour être exécutés plus rapidement à travers l'intensification du travail. Une fois introduite dans une entreprise, cette intensité plus grande est généralisée à toute la branche à cause de la concurrence. Puis, elle passe à l'ensemble de l'économie. Enfin, elle s'étend aux pays qui se veulent être concurrents, sans quoi les firmes de ces nations auront un handicap compétitif.

"Toute variation dans la grandeur, extensive ou intensive, du travail affecte au contraire la valeur de la force ouvrière, dès qu'elle en accélère l'usure. Si le travail atteignait simultanément dans toutes les industries d'un pays le même degré supérieur d'intensité, cela deviendrait désormais le degré d'intensité ordinaire du travail national et cesserait d'entrer en ligne de compte. Cependant, même dans ce cas, les degrés de l'intensité moyenne du travail resteraient différents chez diverses nations et modifieraient ainsi la loi de la valeur dans son application internationale, la journée de travail plus intense d'une nation créant plus de valeur et s'exprimant en plus d'argent que la journée moins intense d'un autre" (p.374).

D'abord, l'intensification a un impact sur la force de travail en ce sens qu'elle use plus rapidement celle-ci en demandant plus à l'ouvrier, plus de force physique dans un laps de temps ou plus de stress. C'est comme un sol que l'on épuise en cultivant de façon intensive une seule sorte de denrées agricoles. Dès lors, la valeur de la force de travail requiert davantage de moyens de subsistance, c'est-à-dire il faut un salaire plus grand pour reconstituer la force de travail. Ou alors, il faut réduire encore le nombre des heures de travail. On constate ce phénomène actuellement avec le déclassement des travailleurs âgés. Dans une usine d'assemblage, les travailleurs âgés ne peuvent plus tenir le rythme. A 45 ans, on est vieux sur une chaîne. N'obtenant pas cette hausse salariale ou cette réduction horaire, le travailleur est davantage exploité.

Ensuite, l'intensité disparaît comme création de valeur supplémentaire dès qu'elle est généralisée à l'ensemble de l'économie. L'avantage de l'intensité dans le toyotisme sera éliminé lorsque tous les concurrents auront adopté pleinement ce système. Mais le développement des pays est inégal. La différence subsiste donc entre les pays industrialisés et les pays du tiers monde. Ainsi, un travailleur du tiers monde ne sera pas nécessairement plus exploité qu'un ouvrier des pays industrialisés. Il le sera probablement moins parce que son travail sera moins intensif et moins productif.

III. - Données : Productivité et intensité du travail constantes. Durée du travail variable.

"Sous le rapport de la durée, le travail peut varier en deux sens, être raccourci ou prolongé. Nous obtenons dans nos données nouvelles les lois que voici :

1° La journée de travail se réalise, en raison directe de sa durée, en une valeur plus ou moins grande - variable donc et non constante.

2° Toute variation dans le rapport de grandeur entre la plus-value et la valeur de la force de travail provient d'un changement dans la grandeur absolue du surtravail et, par conséquent, de la plus-value.

3° La valeur absolue de la force de travail ne peut changer que par la réaction que le prolongement du surtravail exerce sur le degré d'usure de cette force. Tout mouvement dans sa valeur absolue est donc l'effet, et jamais la cause, d'un mouvement dans la grandeur de la plus-value" (p.374).

En reprenant nos symboles, on trouve que la prolongation de la journée augmente d , donc si $d-s$ reste constant, accroît s .

"Au fond des harangues habituelles contre la réduction des heures de travail se trouve l'hypothèse que le phénomène se passe dans les conditions ici admises ; c'est-à-dire qu'on suppose stationnaires la productivité et l'intensité du travail, dont, en fait, l'augmentation suit toujours de près le raccourcissement de la journée, si elle ne l'a pas déjà précédé" (p.375).

IV. - Données : Variations simultanées dans la durée, la productivité et l'intensité du travail

Conclusion de la section :

"Plus le travail gagne en force productive, plus sa durée peut diminuer, et plus sa durée est raccourcie, plus son intensité peut croître" (p.377).

XVIII : Les formules diverses pour le taux de la plus-value

Marx établit l'équivalence entre les formules suivantes :

$$\frac{\text{plus-value}}{\text{capital variable}} = \frac{\text{plus-value}}{\text{valeur de la force de travail}} = \frac{\text{surtravail}}{\text{travail nécessaire}}$$

Formules qui sont synthétisées dans l'équation p/v.

Marx les préfère aux suivantes, que l'on trouve chez les économistes bourgeois (sous une forme fortement affaiblie) :

$$\frac{\text{surtravail}}{\text{journée de travail}} = \frac{\text{plus-value}}{\text{valeur du produit}} = \frac{\text{produit net}}{\text{produit total}}$$

Marx explique :

"L'habitude d'exposer la plus-value et la valeur de la force de travail comme des fractions de la somme de valeur produite dissimule le fait principal, l'échange du capital variable contre la force de travail, fait qui implique que le produit échoit au non-producteur. Le rapport entre le capital et le travail revêt alors la fausse apparence d'un rapport d'association dans lequel l'ouvrier et l'entrepreneur se partagent le produit suivant la proportion des divers éléments qu'ils apportent" (p.379).

De cette façon, avec les premières formules, on peut avoir des rapports qui dépassent les 100 %. Si le surtravail est égal à 6 heures et le travail nécessaire à 2 heures, le rapport équivaldra 300 %. Par contre, avec les secondes formules, le rapport ne peut jamais dépasser 100 %. Le surtravail, dans l'exemple, ne serait égal qu'à 75 %. Les premières formules sont donc plus parlantes, affirme Marx.

Scientifiquement, je trouve personnellement les secondes formules mieux adaptées. Elles indiquent la part du surtravail dans la journée de travail. Elles sont plus explicites. Si, par exemple, le surtravail est de deux heures et trente-neuf minutes, il s'ensuit que sur une journée de huit heures le travail nécessaire sera égal à cinq heures et vingt et une minutes.

Selon la première formule, le taux de la plus-value équivaldra à 49,5 %. Selon la seconde, il sera égal à 33,125 %. Dans le premier cas, il n'est pas aisé de savoir à quoi correspond ce rapport. Dans le second, on peut immédiatement affirmer que la part de surtravail est égale à 33,125 %, donc celle du travail nécessaire à 66,875 %.

Les deux avantages de cette dernière formulation sont donc : primo, il est plus facile de voir à quoi correspond le rapport dans une limite fixée de 0 à 1 (le cas de la deuxième formule) que dans une limite entre 0 et l'infini ; secundo, quand le rapport est déterminé par la journée de travail (le cas de la deuxième formule), on peut plus facilement en déduire les trois éléments (le travail nécessaire + le surtravail = 1 ; donc le travail nécessaire = 1 - le surtravail) que si le rapport est déterminé par le capital variable.

Sixième section : Le salaire

XIX : La transformation de la valeur ou du prix de la force de travail en salaire

"Ce qui sur le marché fait directement vis-à-vis au capitaliste, ce n'est pas le travail, mais le travailleur. Ce que celui-ci vend, c'est lui-même, sa force de travail" (p.382).

Le capitaliste n'achète pas le travail de l'ouvrier, ce qui serait une opération effectuée après la production et qui impliquerait qu'il n'y a pas d'exploitation. Il achète la force de travail. Dans le contrat de travail signé avant la mise au travail de l'ouvrier, il est précisé le salaire qu'il touchera.

"La forme salaire, ou paiement direct du travail, fait donc disparaître toute trace de la division de la journée en travail nécessaire et surtravail, en travail payé et non payé, de sorte que tout le travail de l'ouvrier libre est censé être payé. Dans le servage le travail du corvéable pour lui-même et son travail forcé pour le seigneur sont nettement séparés l'un de l'autre par le temps et l'espace. Dans le système esclavagiste, la partie même de la journée où l'esclave ne fait que remplacer la valeur de ses subsistances, où il travaille donc en fait pour lui-même, ne semble être que du travail pour son propriétaire. Tout son travail revêt l'apparence de travail non payé. C'est l'inverse chez le travail salarié: même le surtravail ou travail non payé revêt l'apparence de travail payé. Là le rapport de propriété dissimule le travail de l'esclave pour lui-même, ici le rapport monétaire dissimule le travail gratuit du salarié pour son capitaliste" (p.384).

Dans le contrat salarial, l'ouvrier a l'impression d'être payé pour l'ensemble de son travail. Le contrat cache donc l'exploitation. C'est une nouveauté dans les modes de production fondés sur la division en classes sociales. En effet, dans les modes de production précédent, cette exploitation était visible. Le paysan travaillait, par exemple, trois jours sur la terre du seigneur et quatre sur la sienne. Ou alors, il donnait une partie de sa récolte. Dans le capitalisme, cette répartition entre travail nécessaire et surtravail disparaît et c'est une tâche de l'économie marxiste de faire ressortir cette exploitation.

"Enfin, la valeur d'usage que l'ouvrier fournit au capitaliste, ce n'est pas en réalité sa force de travail, mais l'usage de cette force, sa fonction, le travail" (p.385).

XX : Le salaire au temps

"Etant donné la quantité du travail quotidien ou hebdomadaire, le salaire quotidien ou hebdomadaire dépend du prix du travail, lequel varie lui-même soit avec la valeur de la force ouvrière, soit avec ses prix de marché" (p.388).

Quand on parle de salaire, il s'agit de coût salarial, c'est-à-dire le salaire que le patron doit payer. Cela correspond à la notion de valeur de la force de travail. Dans la valeur de la force de travail, du moins à notre époque, dans les pays industrialisés, sont comprises les sommes d'argent réservées aux risques que le travailleur peut encourir (maladies, chômage, accidents, âge, etc.) ainsi que l'allocation réservée pour l'éducation des enfants et les congés payés.

"Puisqu'il doit travailler six heures par jour moyen simplement pour produire un salaire correspondant à la valeur de sa force de travail, ou, ce qui revient au même, à la valeur de ses subsistances nécessaires, et qu'il travaille dans chaque heure une demi-heure pour lui-même et une demi-heure pour le capitaliste, il est clair qu'il lui est impossible d'empocher son salaire normal dont il produit la valeur en six heures, quand son occupation dure moins de douze heures" (p.388).

"C'est un fait notoire que plus longue est la journée de travail dans une branche d'industrie, plus bas y est le salaire" (p.389).

De cette façon, la plus-value atteint un montant le plus élevé possible.

"Le bas prix du travail agit donc comme stimulant pour la prolongation du temps de travail" (p.390).

Le bas prix indique un rapport de forces favorable aux patrons. Il survient surtout lorsque les femmes et les enfants sont massivement employés dans l'industrie. Cette main-d'oeuvre peut facilement être employée durant de longues heures.

XXI : Le salaire aux pièces

"La qualité du travail est ici contrôlée par l'ouvrage même, qui doit être d'une bonté moyenne pour que la pièce soit payée au prix convenu. Sous ce rapport, le salaire aux pièces devient une source inépuisable de prétextes pour opérer des retenues sur les gages de l'ouvrier et pour le frustrer de ce qui lui revient. Il fournit en même temps au capitaliste une mesure exacte de l'intensité du travail" (p.393).

Le salaire aux pièces a été introduit par les capitalistes afin d'impulser une hausse du rythme dans les ateliers. Les patrons avaient du mal à prendre la direction concrète du travail dans les ateliers. Le salaire aux pièces était un moyen d'inciter le travailleur à produire davantage, au profit du patron.

"Si l'ouvrier ne possède pas la capacité moyenne d'exécution, s'il ne peut pas livrer un certain minimum d'ouvrage dans sa journée, on le congédie. La qualité et l'intensité du travail étant assurées ainsi par la forme même du salaire, une grande partie du travail de surveillance devient superflue" (p.393).

Les capitalistes peuvent ainsi éliminer une partie des contremaîtres. C'est le salaire aux pièces qui sert d'aiguillon pour pousser la production. Cela permet aussi de rationaliser la force de travail et de ne garder que les meilleurs, une politique qui trouvera son apothéose dans le taylorisme.

"Le salaire aux pièces une fois donné, l'intérêt personnel pousse l'ouvrier naturellement à tendre sa force le plus possible, ce qui permet au capitaliste d'élever plus facilement le degré normal de l'intensité du travail. L'ouvrier est également intéressé à prolonger la journée de travail, parce que c'est le moyen d'accroître son salaire quotidien ou hebdomadaire" (p.394).

L'ouvrier a l'impression, plus encore qu'avec le salaire au temps, d'être payé pour son travail. Il croit qu'en augmentant son travail il sera mieux payé et qu'il pourra mieux vivre. En réalité, le salaire a tendance à baisser avec l'augmentation de la production afin de garder la valeur de la force de travail constante.

"Mais en donnant une plus grande latitude à l'individualité, le salaire aux pièces tend à développer, d'une part, avec l'individualité l'esprit de liberté, d'indépendance et d'autonomie des travailleurs et, d'autre part, la concurrence qu'ils se font entre eux" (p.394).

Le salaire aux pièces était fort utilisé au XIXème afin d'assurer le contrôle des ateliers par les capitalistes et d'orienter la production dans le sens de la hausse de la productivité et donc de la plus-value. Néanmoins, c'était un moyen déficient. D'abord, parce que, si tous les ouvriers s'entendaient sur une cadence précise, les efforts du patron pour intensifier le travail étaient vains. Ensuite, parce que le savoir pour augmenter la vitesse de la production reste dans les mains des ouvriers. Or, ce savoir n'est pas "scientifique". Il est fait d'expériences, d'astuces, de trucs, qui d'ailleurs ne sont pas tous avoués au patron et donc que le patron ignore. Ce sera le rôle de Taylor de détruire ce savoir au profit de celui systématisé de la science qu'il prône et qui est dans les mains des patrons. Avec le taylorisme, le savoir pour augmenter les cadences est restitué aux patrons et ceux-ci pourront effectivement l'utiliser pour accroître la plus-value créée.

XXII : La différence dans le taux des salaires nationaux

"Suivant que la production capitaliste est plus développée dans un pays, l'intensité moyenne et la productivité du travail (national) y dépassent d'autant le niveau international. Les différentes quantités de marchandises de la même espèce qu'on produit dans différents pays dans le même temps de travail possèdent donc des valeurs internationales différentes qui s'expriment en prix différents, c'est-à-dire en sommes d'argent dont la grandeur varie avec celle de la valeur internationale. La valeur relative de l'argent sera, par conséquent, plus petite chez la nation où la production capitaliste est plus développée que là où elle l'est moins. Il s'ensuit que le salaire nominal, l'équivalent du travail exprimé en argent, sera aussi en moyenne plus élevé chez la première nation que chez la seconde, ce qui n'implique pas du tout qu'il en soit de même du salaire réel, c'est-à-dire de la somme de subsistance mises à la disposition du travailleur" (p.397-398).

"Dans son Essai sur le taux salaire, un de ses premiers écrits économiques, M. H. Carey cherche à démontrer que les différents salaires nationaux sont entre eux comme les degrés de productivité du travail national. La conclusion qu'il veut tirer de ce rapport international, c'est qu'en général la rétribution du travailleur suit la même proportion que la productivité de son travail. Notre analyse de la production de la plus-value prouverait la fausseté de cette conclusion, lors même que M. Carey en eût prouvé les prémisses, au lieu d'entasser, selon son habitude, sans rime ni raison, des matériaux statistiques qui n'ont pas passé au crible de la critique" (p.400).

Septième section : L'accumulation du capital

Introduction

"La conversion d'une somme d'argent en moyens de production efforce de travail, ce premier mouvement de la valeur destinée à fonctionner comme capital a lieu sur le marché, dans la sphère de la circulation. Le procès de production, la deuxième phase du mouvement, prend fin dès que les moyens de production sont transformés en marchandises dont la valeur excède celle de leurs éléments constitutifs ou renferme une plus-value en sus du capital avancé. Les marchandises doivent alors être jetées dans la sphère de la circulation. Il faut les vendre, réaliser leur valeur en argent, puis transformer de nouveau cet argent en capital et ainsi de suite. C'est ce mouvement circulaire à travers ces phases successives qui constitue la circulation du capital. La première condition de l'accumulation, c'est que le capitaliste ait déjà réussi à vendre ses marchandises et à retransformer en capital la plus grande partie de l'argent ainsi obtenu. Dans l'exposé suivant, il est sous-entendu que le capital accomplit d'une manière normale le cours de sa circulation, dont nous remettons l'analyse ultérieure au deuxième livre" (p.401).

XXIII : La reproduction simple

"Quelle que soit la forme sociale que le procès de production revête, il doit être continu ou, ce qui revient au même, repasser périodiquement par les mêmes phases. Une société ne peut cesser de produire non plus que de consommer. Considéré, non sous son aspect isolé, mais dans le cours de sa rénovation incessante, tout procès de production social est donc en même temps procès de reproduction" (p.403).

Le capitalisme se comprend dans son aspect dynamique, c'est-à-dire sous l'aspect de production de marchandises à long terme. La recherche de profit maximum par le capitaliste se réalise à travers cet acte répété de création de plus-value.

"Comme incrément périodique de la valeur avancée, la plus-value acquiert la forme d'un revenu provenant du capital. Si le capitaliste emploie ce revenu seulement comme fonds de consommation,

aussi périodiquement dépensé que gagné, il y aura, toutes circonstances restant les mêmes, simple reproduction ou, en d'autres termes, le capital continuera à fonctionner sans s'agrandir. Le procès de production, périodiquement recommencé, passera toujours par les mêmes phases dans un temps donné, mais il se répétera toujours sur la même échelle" (p.403).

C'est la définition de la reproduction simple. Ainsi, si un patron possède un capital de 1.000 (par exemple 1.000 millions de FB ou 1 milliard), il créera une plus-value de, par exemple, 200. En vendant sa marchandise à 1.200, il récupérera son capital avancé de 1.000 et il touchera la plus-value de 200. Comme il consomme pour son usage personnel cette plus-value (suivant la définition de la reproduction simple), il recommencera sa production au niveau laissé antérieurement, c'est-à-dire en réinvestissant le capital de 1.000. Celui-ci donnera une plus-value de 200 que le patron consommera entièrement. Et ainsi de suite.

"En divisant le capital avancé par la plus-value annuellement consommée, on obtient le nombre d'années ou de périodes de production après l'écoulement desquelles le capital primitif a été consommé par le capitaliste et a, par conséquent, disparu" (p.405).

Supposons que le capital avancé soit égal à 1.000 et que la plus-value créée et réalisée à l'issue de chaque production de marchandises s'élève à 200. Dans ce cas, au bout de cinq phases de production, le capital initial aura été complètement remboursé par la plus-value produite (celle-ci étant égale à 5 x 200, soit 1.000).

"Quand un homme mange tout son bien en contractant des dettes, la valeur de son bien ne représente plus que la somme de ses dettes. De même, quand le capitaliste a mangé l'équivalent de son capital avancé, la valeur de ce capital ne représente plus que la somme de plus-value qu'il a accaparée. Abstraction faite de toute accumulation proprement dite, la reproduction simple suffit donc pour transformer tôt ou tard tout capital avancé en capital accumulé ou en plus-value capitalisée" (p.406).

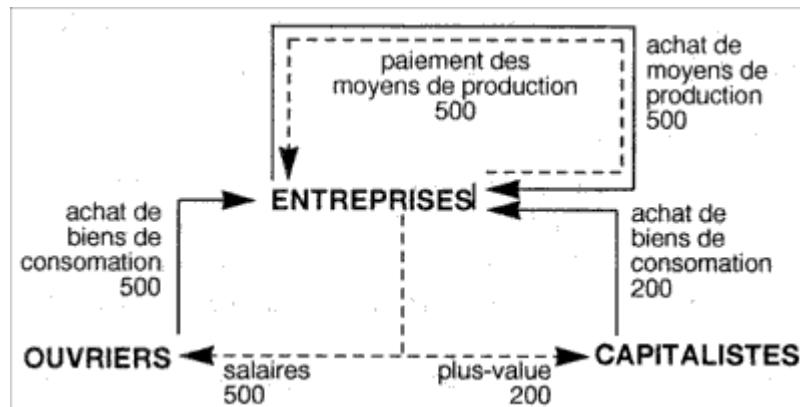
En conséquence, le capital avancé par les patrons vient essentiellement de la plus-value créée par le travail ouvrier, donc de l'exploitation des travailleurs.

"La consommation du travailleur est double. Dans l'acte de production il consomme par son travail des moyens de production, afin de les convertir en produits d'une valeur supérieure à celle du capital avancé. Voilà sa consommation productive, qui est en même temps consommation de sa force par le capitaliste auquel elle appartient. Mais l'argent donné pour l'achat de cette force est dépensé par le travailleur en moyens de subsistance, et c'est ce qui forme sa consommation individuelle" (p.406-407).

"La consommation individuelle de l'ouvrier, quelle ait lieu au-dedans ou au-dehors de l'atelier, forme donc un élément de la reproduction du capital, de même que le nettoyage des machines, qu'il ait lieu pendant le procès de travail ou dans les intervalles a"interruption" (p.407).

Le salaire donné à l'ouvrier sert à acheter les produits qu'il a lui-même fabriqués (ou du moins qu'il a contribué à produire). De cette façon, il sert à réaliser, à travers sa consommation individuelle, la valeur de la marchandise produite. Supposons que le capital avancé par l'ensemble des capitalistes soit équivalent à 1.000, que celui-ci se divise en deux parties de 500 pour les moyens de production et de 500 pour les salaires et que la plus-value créée et appropriée par les patrons pour leur propre consommation s'élève à 200. Cette répartition indique comment la production se transforme en revenus : 500 pour l'entreprise pour l'achat de moyens de production, 500 en salaires et 200 en profits. Avec ces revenus, l'entreprise achète à nouveau 500 en moyens de production ; les ouvriers achètent l'équivalent de 500 pour leur propre consommation ; et les patrons achètent pour 200 pour leur consommation personnelle. Voilà comment les revenus se transforment dans la consommation. La troisième et dernière partie permet de revenir au point de départ : comment la consommation des 1.200 permet de recommencer une phase de production ; la réalisation de la valeur permet à l'entreprise d'acheter des moyens de production pour 500 et de payer des salaires pour 500, de telle sorte

qu'ensemble ils produisent une nouvelle marchandise. Cela nous donne le schéma suivant (un trait continu indique un mouvement de marchandises ; un trait pointillé indique le transfert d'une somme monétaire) :



"Le procès de production capitaliste reproduit donc de lui-même la séparation entre travailleur et conditions du travail. Il reproduit et éternise par cela même les conditions qui forcent l'ouvrier à se vendre pour vivre, et mettent le capitaliste en état de l'acheter pour s'enrichir" (p.411).

"Le procès de production capitaliste considéré dans sa continuité, ou comme reproduction, ne produit donc pas seulement marchandise, ni seulement plus-value, il produit et éternise le rapport social entre capitaliste et salarié" (p.411).

Le procès de production capitaliste n'est pas seulement un procès qui se reproduit sans cesse afin de produire de nouvelles marchandises. En même temps, il perpétue les rapports de classes qui sépare le détenteur des moyens de production, le capitaliste, de celui qui ne possède rien d'autre que sa force de travail, l'ouvrier.

XXIV : La transformation de la plus-value en capital

I. - La reproduction sur une échelle progressive. Comment le droit de propriété de la production marchande devient le droit d'appropriation capitaliste

L'hypothèse de départ sur l'utilisation de la plus-value par le capitaliste change :

"Si, au lieu d'être dépensée, la plus-value est avancée et employée comme capital, un nouveau capital se forme et va se joindre à l'ancien. On accumule donc en capitalisant la plus-value" (p.412).

C'est le point de départ de l'accumulation. La reproduction simple est dépassée. Mais ce qui a été dit sur elle est toujours valable pour l'accumulation ou reproduction élargie : le procès de production est un procès de reproduction y compris de reproduction des rapports sociaux ; le capital avancé est rapidement (et plus rapidement encore dans l'accumulation que dans la reproduction simple) le produit de la plus-value créée par le travail ouvrier.

"La valeur capital a été originellement avancée sous forme argent ; la plus-value, au contraire, existe de prime abord comme valeur d'une quote-part du produit brut. La vente de celui-ci, son échange contre de l'argent, opère donc le retour de la valeur-capital à sa forme primitive, mais transforme le mode d'être primitif de la plus-value. A partir de ce moment, cependant, valeur-capital et plus-value sont également des sommes d'argent, et la conversion ultérieure en capital s'opère de la même manière pour les deux sommes" (p.412).

C'est parce que la plus-value est réalisée lors de la vente et qu'elle apparaît sous forme argent qu'elle peut être incorporée au nouveau capital, qui lui aussi est présent de prime abord sous forme argent.

"La production annuelle doit en premier lieu fournir tous les articles propres à remplacer en nature les éléments matériels du capital usés pendant le cours de l'année. Cette déduction faite, reste le produit net dans lequel réside la plus-value" (p.413).

Supposons un capital de 1.000. La marchandise est vendue à 1.200. Dans ces 1.200, il y a 1.000 qui correspondent au capital avancé et 200 à la plus-value. Ces 200 de plus-value forment le produit net car ils ne sont pas destinés à payer les éléments déjà existants de la production. Ils peuvent servir à payer de nouveaux éléments, de nouvelles machines, de nouvelles forces de travail, etc.

"En définitive, la plus-value n'est donc convertible en capital que parce que le produit net, dont elle est la valeur, contient déjà les éléments matériels d'un nouveau capital" (p.413).

"En quoi consiste donc ce produit net ? Assurément en objets destinés à satisfaire les besoins et les désirs de la classe capitaliste, ou à passer à son fonds de consommation. Si c'est tout, la plus-value sera dissipée en entier et il n'y aura que simple reproduction. Pour accumuler, il faut convertir une partie du produit net en capital" (p.413).

La plus-value peut avoir deux destinations. La première est de servir à la consommation personnelle du capitaliste. Si la plus-value est entièrement consacrée à cet effet, le capital avancé ne peut croître et donc il n'y a que reproduction simple, reproduction du capital à un même niveau.

La seconde est d'être incorporée dans le nouveau capital, en d'autres termes d'être (ré)-investie dans la production. Ce n'est qu'à partir du moment où une partie de la plus-value n'est pas consommée, mais est incorporée au capital avancé pour la seconde phase de la production qu'il y a accumulation.

"Il s'ensuit que plus le capitaliste a accumulé, plus il peut accumuler. En d'autres termes : plus il s'est déjà approprié dans le passé de travail d'autrui non payé, plus il en peut accaparer dans le présent" (p.415).

Supposons qu'un capitaliste avance la somme de 1.000 (soit par exemple 1.000 millions de FB ou 1 milliard de FB) et que ce capital crée une plus-value de 200. Cela veut dire que la marchandise est vendue à un prix égal à 1.200. Si le capitaliste consomme sa plus-value de 200, le capital avancé pour le second tour de la production restera à 1.000. Nous serions dans le cas de la reproduction simple.

Supposons alors que le patron ne consomme que 50 % de sa plus-value et incorpore les autres 50 % dans un nouveau capital pour une nouvelle production de marchandises. Ce capital vaudra 1.100 (1.000 + 100) et permettra d'acheter de nouvelles machines et d'engager des travailleurs supplémentaires. Grâce à ce capital augmenté, le capitaliste pourra augmenter sa production. En supposant que la proportion entre capital avancé et création de plus-value reste la même, soit 20 %, le capitaliste pourra vendre ses marchandises à 1.320, comprenant un capital de 1.100 et une plus-value de 220 (20 % de 1.100). De nouveau le capitaliste pourra consommer, mettons, 50 % de cette plus-value, soit 110 et investir les autres 110 dans de nouvelles machines et de nouvelles forces de travail. Le nouveau capital de départ sera égal à 1.210 (1100 + 110). Il permettra un surcroît de production et, si la plus-value créée garde la même proportion de 20 % par rapport au capital avancé, cette production sera vendue pour un total de 1.452, comprenant un capital de 1.210 et une plus-value de 242. De nouveau, il peut consommer 50 %, soit 121, et investir les autres 50 %. Et ainsi de suite. On peut alors résumer les phases de la production de la façon suivante, en supposant que le rapport entre capital avancé et plus-value reste à 20 % et que celui entre plus-value consommée (ou plus-value investie) et plus-value totale reste à 50 % :

cycle	capital avancé	valeur marchandises	plus-value créée	plus-value investie
1	1.000	1.200	200	100
2	1.100	1.320	220	110
3	1.210	1.452	242	121
4	1.331	1.597	266	133
5	1.464	1.757	293	146
6	1.610	1.932	322	161
7	1.771	2.125	354	177
8	1.948	2.338	390	195
9	2.143	2.571	428	214
10	2.357	2.829	472	236

Le tableau est simple à comprendre: la colonne "valeur marchandise" s'obtient en ajoutant au "capital avancé" le montant de 20 % de celui-ci (en ligne 6, $1932 = 1.610 \times 1,2$) ; la colonne "plus-value créée" est la différence entre la valeur des marchandises et le capital avancé (en ligne 6, $322 = 1932 - 1610$) ; la colonne "plus-value investie" est la moitié (arrondie) de celle de la plus-value créée ($161 = 322/2$) ; enfin la colonne "capital avancé" s'obtient en ajoutant au montant du capital avancé de la ligne précédente le montant de la plus-value investie de la ligne précédente (en ligne 7, $1771 = 1610 + 161$).

Que constatons-nous ?

Premièrement, le capital s'accroît sans cesse. En dix cycles, il est passé de 1.000 à 2.357. Or, dans la concurrence, le capitaliste qui possède un capital plus important est plus fort que celui qui ne détient qu'un petit capital, celui qui possède un capital de 2.357 sera plus fort que celui qui détient un capital de 1.000. Donc les capitalistes ont tous intérêt à l'accumulation.

Deuxièmement, au bout de 9 cycles de production, le capitaliste, qui avait sacrifié 100 de consommation au départ afin de les accumuler, retrouve une consommation supérieure à 200 (ce à quoi il serait resté dans la reproduction simple). Cela montre pour lui que ce sacrifice initial est payant. Non seulement, il devient plus fort dans la concurrence. Mais, en plus, la plus-value qui lui sert à consommer peut augmenter et atteindre de nouveau le niveau sacrifié initialement, grâce à l'accumulation.

"La conversion primitive de l'argent en capital s'opère donc conformément aux lois économiques de la production marchande et au droit de propriété qui en dérive. Néanmoins elle amène ce résultat :

1° Que le produit appartient au capitaliste et non au producteur ;

2° Que la valeur de ce produit renferme et la valeur du capital avancé et une plus-value qui coûte du travail à l'ouvrier, mais rien au capitaliste, dont elle devient la propriété légitime ;

3° Que l'ouvrier a maintenu sa force de travail et peut la vendre de nouveau si elle trouve acheteur" (p.415-416).

Dans l'accumulation, sont reproduits, comme dans la reproduction simple, les rapports sociaux capitalistes. Mais plus encore que dans la reproduction simple, le capital est ici le résultat de l'exploitation ouvrière.

"On sait que le capital primitivement avancé, même quand il est dû exclusivement aux travaux de son possesseur, se transforme tôt ou tard, grâce à la reproduction simple, en capital accumulé ou plus-value capitalisée. Mais, à part cela, tout capital avancé se perd comme une goutte dans le fleuve toujours grossissant de l'accumulation. C'est là un fait si bien reconnu par les économistes qu'ils aiment à définir le capital : «Une richesse accumulée qui est employée de nouveau à la production d'une plus-value», et le capitaliste : «Le possesseur du produit net» (p.417-418).

II. - Fausse interprétation de la reproduction sur une échelle progressive

"En opposition à la noblesse féodale, impatiente de dévorer plus que son avoir, faisant parade de son luxe, de sa domesticité nombreuse et fainéante, l'économie politique bourgeoise devait donc prêcher l'accumulation comme le premier des devoirs civiques et ne pas se laisser d'enseigner que, pour accumuler, il faut être sage, ne pas manger tout son revenu, mais bien en consacrer une bonne partie à l'embauchage de travailleurs productifs, rendant plus qu'ils ne reçoivent" (p.418).

C'est la conclusion de l'exemple ci-dessus. Le capitaliste a intérêt à sacrifier une partie de la plus-value qui était destinée originellement à sa consommation afin d'accumuler. C'est ce qui lui permettra à la fois de faire face à la concurrence et d'accroître la plus-value jusqu'à ce qu'elle devienne aussi grande que la plus-value initialement sacrifiée et même bien au-delà.

L'éthique protestante des XVII^{ème}, XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, prônant l'abstinence, était particulièrement bien adaptée à cette fonction d'inciter les capitalistes de sacrifier une partie de la plus-value créée pour accumuler (cf. Max Weber).

"Aucune doctrine d'Adam Smith n'a autant passé à l'état d'axiome indiscutable que celle-ci : que l'accumulation n'est autre chose que la consommation du produit net par des travailleurs productifs ou, ce qui revient au même, que la capitalisation de la plus-value n'implique rien de plus que sa conversion en force ouvrière" (p.419).

C'est erroné parce que la production de marchandises comprend trois parties : le capital constant, le capital variable et la plus-value. Ces trois formes donnent lieu à des consommations différentes. Le capital constant entraîne la consommation des moyens de production, le capital variable la consommation ouvrière des biens de subsistance, la plus-value la consommation capitaliste, la consommation de nouveaux moyens de production en sus de ceux existants et la consommation de nouvelles forces de travail.

Adam Smith fait une erreur parce qu'il affirme que la production donne lieu à la création des revenus divisés en deux catégories, les salaires et les profits. Dans ce cas, l'accumulation ne peut se résoudre qu'en l'adjonction de nouveaux travailleurs qui dépenseront leurs salaires en biens de subsistance. Il oublie que le capital constant est constitutif de la production de marchandises, donc aussi des revenus qui sont créés grâce à elle.

III. - La division de la plus-value en capital et en revenu.

La théorie de l'abstinence

"Jusqu'ici nous avons envisagé la plus-value tantôt comme fonds de consommation, tantôt comme fonds d'accumulation du capitaliste. Elle est l'un et l'autre à la fois. Une partie est dépensée comme revenu, et l'autre accumulée comme capital.

Donné la masse de la plus-value, l'une des parties sera d'autant plus grande que l'autre sera plus petite. Toutes autres circonstances restant les mêmes, la proportion suivant laquelle ce partage se fait déterminera la grandeur de l'accumulation" (p.420-421).

Reprenons l'exemple où un capitaliste avance un capital de 1.000 pour obtenir une plus-value de 200 et, grâce à l'accumulation, augmente à la fois le capital avancé et la plus-value créée. Mais cet exemple était dépendant des hypothèses effectuées sur le taux de plus-value créée à partir d'un capital avancé et sur la répartition de la plus-value entre fonds de consommation et fonds d'accumulation.

Dirigeons-nous vers un niveau de généralisation plus grand. (Les lecteurs qu'un peu de mathématiques fait peur peuvent tout de suite passer aux conclusions à la colonne suivante). Appelons donc p' le rapport entre la plus-value créée (p) et le capital avancé (soit C). Dans ce cas, $p' = p/C$. Appelons " a " la part de la plus-value qui est accumulée (ou qui sert au fonds d'accumulation). Dans ce cas, $1-a$ sera la part qui servira au fonds de consommation. La plus value (p) se répartira entre la part qui ira au fonds d'accumulation et celle qui ira au fonds de consommation, soit $p = a.p + (1 - a).p$ (les points désignent une opération de multiplication).

Dans ce cas, l'accumulation, ou le capital avancé au cycle suivant de la production, sera déterminée par l'équation (où C_0 désigne le capital initial et C_1 le capital avancé lors du second cycle de production) :

$$C_1 = C_0 + a.p$$

(le capital avancé au second tour sera égal au capital de départ augmenté de la part de la plus-value qui sera accumulée).

Comme $p = p'.C$ (puisque $p' = p/C$), on peut écrire : $C_1 = C_0 + a.p'.C_0 = (1 + a.p').C_0$ De la même manière :

$$C_2 = (1 + a.p').C_1$$

Comme la valeur de C_1 est fixée ci-dessus, remplaçons-la dans la nouvelle équation :

$$C_2 = (1 + a.p').(1 + a.p').C_0 = (1 + a.p')^2 . C_0$$

D'une manière générale, on peut écrire que " n " indiquant le cycle dans lequel on se trouve, $n = 2$ veut dire qu'on commence pour la troisième fois la production) :

$$C_n = (1 + a.p')^n . C_0$$

Ceci indique quel sera le capital avancé au bout de $n-1$ ($n-1$ car le premier cycle s'effectue avec le capital C_0 , le second avec le capital C_1 , etc.) cycles de production (C_n), étant donné un capital initial (C_0) précis, un taux de plus-value sur capital avancé fixe pour chaque cycle (p') et une part de plus-value accumulée fixe aussi (a). En supposant que C_0 soit égal à 1.000 et que p' soit égal à 20 % (les hypothèses de départ), on peut faire varier a . Calculons les différents capitaux qu'on obtiendrait au bout de dix cycles ($n = 9$), en faisons varier a suivant différentes proportions :

si $a = 20\%$ (c'est-à-dire si la part de la plus-value accumulée est de 20 % et celle consommée de 80 %), alors C_n (selon la formule ci-dessus) sera égal à $(1 + 20\%.20\%)^9 . 1000$, soit 1.423. Les autres résultats sont :

si $a = 40\%$, $C_n = 1.999$ si $a = 50\%$, $C_n = 2.358$ (on retrouve à une approximation près le résultat du tableau de la page 63)

si $a = 60\%$, $C_n = 2.773$

si $a = 80\%$, $C_n = 3.803$

si $a = 100\%$, $C_n = 5.160$.

On constate donc que plus a est élevé, c'est-à-dire que la part de la plus-value accumulée est élevée ou, autrement dit, que la plus-value consommée est faible relativement à celle qui est accumulée, plus l'accumulation sera rapide, plus le capital avancé au bout d'une série de cycles de production sera important et la plus-value produite sera grande. Donc les capitalistes ont intérêt à se sacrifier au départ et accumuler rapidement.

"Le développement de la production capitaliste nécessite un agrandissement continu du capital placé dans une entreprise, et la concurrence impose les lois immanentes de la production capitaliste comme lois coercitives externes à chaque capitaliste individuel. Elle ne lui permet pas de conserver son capital sans l'accroître, et il ne peut continuer de l'accroître à moins d'une accumulation progressive" (p.421).

La concurrence oblige les capitalistes à accumuler et à accumuler vite. C'est celui qui accumule le plus vite qui va imposer ses conditions à ses rivaux, parce qu'il aura été capable de créer un capital plus élevé. De ce fait, son niveau de production sera supérieur et la plus-value qu'il créera sera plus grande. S'il y a crise, il sera capable de diminuer les prix et d'éliminer les concurrents qui ne pourront le faire parce que la plus-value créée sera trop faible.

C'est pourquoi :

"Enfin, accumuler, c'est conquérir le monde de la richesse sociale, étendre sa domination personnelle, augmenter le nombre de ses sujets, c'est sacrifier à une ambition insatiable" (p.421).

"Tandis que le capitaliste de vieille roche flétrit toute dépense individuelle qui n'est pas de rigueur, n'y voyant qu'un empiétement sur l'accumulation, le capitaliste modernisé est capable de voir dans la capitalisation de la plus-value un obstacle à ses convoitises. Consommer, dit le premier, c'est "s'abstenir" d'accumuler ; accumuler, dit le second, c'est "renoncer" à la jouissance" (p.422).

Etant donné que le capitaliste qui accumule le plus vite gagne la bataille économique, la devise des capitalistes devient :

"Accumulez, accumulez ! C'est la loi et les prophètes !" (p.423).

c'est-à-dire :

"Épargnez, épargnez toujours, c'est-à-dire retransformez sans cesse en capital la plus grande partie possible de la plus-value ou du produit net! Accumuler pour accumuler, produire pour produire, tel est le mot d'ordre de l'économie politique proclamant la mission historique de la période bourgeoise. Et elle ne s'est pas fait un instant illusion sur les douleurs d'enfantement de la richesse ; mais à quoi bon des jérémiades qui ne changent rien aux fatalités historiques ? A ce point de vue, si le prolétaire n'est qu'une machine à produire de la plus-value, le capitaliste n'est qu'une machine à capitaliser cette plus-value" (p.423).

C'est suivant cette loi que le capitalisme a été capable de créer des richesses comme aucun autre mode de production avant lui. Les autres classes dominantes consommaient les richesses créées, les capitalistes les réinvestissent afin qu'elles donnent de nouveaux fruits, plus gros, à l'avenir.

IV. - Circonstances qui, indépendamment de la division proportionnelle de la plus-value en capital et en revenu, déterminent l'étendue de l'accumulation. Degré d'exploitation de la force ouvrière. La productivité du travail. Différence croissante entre le capital employé et le capital consommé. La grandeur du capital avancé

En même temps, cette accumulation se réalise sur base de l'exploitation du travail ouvrier, puisque c'est sur base de la création de la plus-value dans la production que l'accumulation est possible. La conséquence en est dramatique pour les travailleurs :

"Un écrivain du XVIIIème siècle que j'ai souvent cité, l'auteur de l'Essai sur l'industrie et le commerce (George Ensor 1770) ne fait que trahir le secret intime du capitaliste anglais quand il déclare que la grande tâche historique de l'Angleterre, c'est de ramener chez elle le salaire au niveau français ou hollandais.

«Si nos pauvres, dit-il, s'obstinent à vouloir faire continuellement bombance... leur travail doit naturellement revenir à un prix excessif... Que l'on jette seulement un coup d'oeil sur l'entassement de superfluités (heap of superfluties) consommées par nos ouvriers de manufacture, telles qu'eau-de-vie, gin, thé, sucre, fruits étrangers, bière forte, toile imprimée, tabac à fumer et à priser, etc., etc., n'est-ce pas à faire dresser les cheveux ?».

Il cite une brochure d'un fabricant du Northamptonshire, où celui-ci pousse, en louchant vers le ciel, ce gémissement :

«Le travail est en France d'un bon tiers meilleur marché qu'en Angleterre, car là les pauvres travaillent rudement et sont piètrement nourris et vêtus ; leur principale consommation est le pain, les fruits, les légumes, les racines, le poisson salé ; ils mangent rarement de la viande, et, quand le froment est cher, très peu de pain.»

Et ce n'est pas tout, ajoute l'auteur de l'Essai.

«Leur boisson se compose d'eau pure ou de pareilles (sic) liqueurs faibles, en sorte qu'ils dépensent étonnamment peu d'argent... Il est sans doute fort difficile d'introduire chez nous un tel état de choses, mais évidemment ce n'est pas impossible, puisqu'il existe en France et aussi en Hollande».

De nos jours ces aspirations ont été de beaucoup dépassées, grâce à la concurrence cosmopolite dans laquelle le développement de la production capitaliste a jeté tous les travailleurs du globe. Il ne s'agit plus seulement de réduire les salaires anglais au niveau de ceux de l'Europe continentale, mais de faire descendre, dans un avenir plus ou moins prochain, le niveau européen au niveau chinois. Voilà la perspective que M. Stapleton, membre du Parlement anglais, est venu dévoiler à ses électeurs dans une adresse sur le prix du travail dans l'avenir.

«Si la Chine, dit-il, devient un grand pays manufacturier, je ne vois pas comment la population industrielle de l'Europe saurait soutenir la lutte sans descendre au niveau de ses concurrents.» (p.427-428).

On retrouve le débat bien actuel sur les coûts salariaux. Pour les capitalistes, les coûts salariaux sont toujours trop hauts car plus ils sont bas, plus la plus-value créée sera élevée et plus ils pourront accumuler. On remarquera aussi que la déréglementation internationale ou la concurrence entre ouvriers de différents pays de façon sauvage existait déjà au XIXème siècle. Ce que Riccardo Petrella annonce aujourd'hui comme nouveau, comme un phénomène lié à la globalisation, était déjà réalité un siècle auparavant et était lié à l'accumulation capitaliste, un élément indissociable du système capitaliste.

"Qu'un établissement emploie, par exemple, cent hommes travaillant huit heures par jour, et ils fourniront quotidiennement huit cent heures de travail. Pour augmenter cette somme de moitié, le capitaliste aura ou à embaucher un nouveau contingent de cinquante ouvriers ou à faire travailler ses anciens ouvriers douze heures par jour au lieu de huit. Dans le premier cas, il lui faut un surplus d'avances non seulement en salaires, mais aussi en outillage, tandis que, dans l'autre, l'ancien outillage reste suffisant. Il va désormais fonctionner davantage, son service sera activé, il s'en usera plus vite, et son terme de renouvellement arrivera plus tôt, mais voilà tout. De cette manière un excédent de travail, obtenu par une tension supérieure de la force ouvrière, augmente la plus-value et le produit net, la substance de l'accumulation, sans nécessiter un accroissement préalable et proportionnel de la partie constante du capital avancé" (p.429).

Pour accélérer l'accumulation et devenir "compétitif, le patron doit d'abord augmenter la plus-value. Plus la plus-value créée sera grande, plus il pourra en consacrer une partie, et une partie plus grande en montant absolu, à l'accumulation. Pour ce faire, il dispose des trois grands moyens définis au chapitre XVII (p.370). Le premier de ceux-ci est la prolongation de la journée de travail. Mais il y a aussi l'augmentation de la productivité et l'intensification du travail :

"Un autre facteur important de l'accumulation, c'est le degré de productivité du travail social.

Etant donné la plus-value, l'abondance du produit net dont elle est la valeur correspond à la productivité du travail mis en oeuvre. A mesure donc que le travail développe ses pouvoirs productifs, le produit net comprend plus de moyens de jouissance et d'accumulation. Alors la partie de la plus-value qui se capitalise peut même augmenter aux dépens de l'autre qui constitue le revenu, sans que la consommation du capitaliste en soit resserrée, car désormais une moindre valeur se réalise en une somme supérieure d'utilités" (p.430).

Reprenons l'exemple du capitaliste qui avance un capital de 1.000 pour obtenir une plus-value de 200. On a établi la formule qui permet de calculer, suivant des proportions constantes dans le temps, le capital d'arrivée d'un capitaliste qui accumule :

$$C_n = (1 + a.p)^n.C_0$$

où C_n est le capital d'arrivée, a le taux constant de plus-value accumulée, p' le rapport constant de plus-value créée sur le capital avancé, n le nombre de cycles de production effectués moins 1 (ou combien de fois les marchandises ont été vendues; on verra plus loin que cela correspond à la notion de rotation du capital) et C_0 le capital initial.

L'augmentation de la plus-value affecte, dans la formule, le rapport entre la plus-value créée et le capital avancé, soit p' . Dans le cas de la prolongation de la journée de travail, un même capital avancé produira une plus-value supérieure parce que le patron fera travailler plus longtemps ses ouvriers et qu'il ne les paiera pas plus. Ainsi, un capital de 1.000 créera une valeur de marchandises de 1.300, dont 300 seront de la plus-value. Dans le cas de l'intensification du travail, la même chose se produira. Par un travail plus dense, le patron pourra vendre plus de produits et donc pourra mettre sur le marché une valeur de, par exemple, 1.300, dans laquelle 300 forme la plus-value.

Dans le cas de la productivité, le même travail ne créera pas plus de valeur. En revanche, pour une même production, le capital avancé pourra être réduit, de par le fait que les salaires pourront être abaissés par la diminution de valeur des biens de consommation. Ainsi, un capital de 923 (avec une réduction de salaires de 77) créera une plus-value de 277, pour une valeur totale de marchandises inchangée de 1200. Si les 77 de plus-value gagnée sont incorporées dans le capital, le capital sera de nouveau égal à 1.000 et la plus-value à 300.

Dans les trois cas, le rapport de la plus-value par rapport au capital avancé est passé de 20 % à 30 %, c'est-à-dire que la création de plus-value a augmenté. Il est clair que passant de 20 à 30 %, ce rapport p' va affecter l'accumulation et le capital d'arrivée du patron qui aura réussi à prolonger la journée de travail, à accroître la productivité ou à intensifier le travail. Ainsi, reprenons nos chiffres : le capital de départ (C_0) est égal à 1.000 et la part de la plus-value accumulée s'élève à 50 %. Faisons varier p' et calculons le capital d'arrivée au bout de 10 cycles ($n=9$) :

si $p' = 20 \%$, alors $C_n = 2.357$ (c'est ce que nous avons obtenu précédemment)

si $p' = 30 \%$, alors $C_n = 3.518$

si $p' = 40 \%$, alors $C_n = 5.160$

Bref, plus la plus-value est grande par rapport au capital avancé, plus le capital d'arrivée sera élevé, plus l'accumulation aura été rapide et la plus-value qui pourra être produite à ce dernier cycle sera importante en montant absolu.

Mais poursuivons. Supposons que le capitaliste n'est pas satisfait d'une hausse soudaine de la productivité ou d'un autre moyen d'augmenter la plus-value et qu'il veut des objectifs annuels de croissance. Par exemple, il fixe un objectif d'augmentation de la productivité ou de hausse du rythme de 10 % par an. Dans ce cas, le taux p' n'est plus constant. Il sera de 20 % la première année, mais de 22 % la seconde année, de 24,2 % la troisième et ainsi de suite. Nommons p_0' le taux initial, p_1' le taux lors du second cycle, p_2' le taux lors du troisième cycle, etc., et p_n' le taux lors du $n-1$ cycle. Appelons i l'augmentation annuelle de productivité ou d'intensification du travail, ce taux i est constant. (De nouveau, ceci constitue des calculs purement mathématiques que l'on peut sauter si l'on veut.) On a alors :

$$P_1' = (1 + i) \cdot p_0'$$

(le taux au second cycle sera celui du premier augmenté de i % ; dans le cas présent 22 % = $(1 + 10 \%) \cdot 20 \%$)

Dans le même ordre d'idée :

$$p_2' = (1 + i) \cdot p_1' \quad (24,2 \% = (1 + 10 \%) \cdot 22 \%)$$

Remplaçons dans cette équation p_1' par sa valeur définie ci-dessus :

$$p_2' = (1 + i) \cdot (1 + i) \cdot p_0' = (1 + i)^2 \cdot p_0' \quad (24,2 \% = (1 + 10 \%)^2 \cdot 20 \%)$$

De même :

$$p_3' = (1 + i) \cdot p_2' = (1 + i)^3 \cdot p_0'$$

Et :

$$p_n' = (1 + i)^n \cdot p_0' \quad (\text{par analogie avec } C_n)$$

En remplaçant cette valeur dans chaque capital, on obtient :

$$C_1 = (1 + a \cdot p_0') \cdot C_0$$

$$C_2 = (1 + a \cdot p_1') \cdot C_1 = (1 + a \cdot (1 + i) \cdot p_0') \cdot (1 + a \cdot p_0') \cdot C_0$$

$$C_3 = (1 + a \cdot p_2') \cdot C_2 = (1 + a \cdot (1 + i)^2 \cdot p_0') \cdot (1 + a \cdot (1 + i) \cdot p_0') \cdot (1 + a \cdot p_0') \cdot C_0$$

Et

$$C_n = (1 + a \cdot (1 + i)^{n-1} \cdot p_0') \dots (1 + a \cdot (1 + i) \cdot p_0') \cdot (1 + a \cdot p_0') \cdot C_0$$

(les trois points indiquent qu'il s'agit d'une succession de multiplications trop longue à mettre ici).

Dans le cas où $n = 9$, $a = 50 \%$, $p_0' = 20 \%$, $i = 10 \%$ et $C_0 = 1.000$, on obtiendrait le capital d'arrivée :

$$C_n = 4.151$$

Cela signifie qu'en dix cycles, le capital a quadruplé. La plus-value créée à ce moment s'élève à 1.957, dont la moitié, soit 979, est consommée. Cela montre l'importance des politiques patronales d'amélioration continue de la productivité (ou kaizen, en japonais).

"Plus le capital grossit donc, au moyen d'accumulations successives, plus grossit aussi la valeur à diviser en fonds de consommation et en fonds d'accumulation ultérieure. En outre, tous les ressorts de la production jouent d'autant plus énergiquement que son échelle s'élargit avec la masse du capital avancé" (p.433).

V. - Le prétendu fonds du travail (Labour-fund)

XXV : La loi générale de l'accumulation capitaliste

I. - La composition du capital restant la même, le progrès de l'accumulation tend à faire monter le taux des salaires

"La composition du capital se présente à un double point de vue. Sous le rapport de la valeur, elle est déterminée par la proportion suivant laquelle le capital se décompose en partie constante (la valeur des moyens de production) et partie variable (la valeur de la force ouvrière, la somme des salaires). Sous le rapport de sa matière, telle qu'elle fonctionne dans le procès de production, tout capital consiste en moyens de production et en force ouvrière agissante, et sa composition est déterminée par la proportion qu'il y a entre la masse des moyens de production employés et la quantité de travail nécessaire pour les mettre en oeuvre. La première composition du capital est la composition-valeur, la deuxième la composition technique. Enfin, pour exprimer le lien intime qu'il y a entre l'une et l'autre, nous appellerons composition organique du capital sa composition-valeur en tant qu'elle dépend de sa composition technique et que, par conséquent, les changements survenus dans celle-ci se réfléchissent dans celle-là" (p.437).

Soit un atelier de tôlerie dans la construction automobile. Cet atelier est composé d'un terrain d'une valeur de 5 milliards de FB, d'un bâtiment d'une valeur de 2 milliards de FB, de 250 robots d'une valeur de 4 millions de FB chacun, soit un total d'un milliard de FB et de 900 machines valant 900 millions de FB. Cet atelier achète aussi 6.000 pièces de tôle par jour. On suppose que la production est vendue dès le lendemain. Chaque pièce coûtant 10.000 FB, cela fait un total de 60 millions de FB. De l'autre côté, 1.000 ouvriers travaillent dans cet atelier. Ils sont payés 6.000 FB par jour par ouvrier, soit un total de 6 millions de FB quotidiennement.

Dans ce compte, l'objet de travail (les pièces de tôle) et la force de travail sont estimés quotidiennement alors que les moyens de travail (terrain, bâtiment, robots et machines) sont évalués selon leur coût total d'achat. La raison en est qu'il s'agit d'un calcul sur base du capital avancé. Or, les moyens de travail sont payés en une fois, lors de l'investissement initial. Par contre, l'achat de l'objet de travail et de la force de travail est immédiatement récupéré dans la vente du produit (ici, après un jour) et donc ne doit pas être avancé une seconde fois (on verra cela plus en détail dans le second livre).

La composition technique du capital est la représentation, d'un côté, d'un terrain, d'un bâtiment, de 900 machines, de 250 robots et 6.000 pièces de tôles et, de l'autre côté, de 1.000 ouvriers. La composition en valeur du capital met en présence un capital constant de 8.960 millions de FB et un capital variable de 6 millions de FB (pour un capital avancé de 8.966 millions de FB). La composition organique est le rapport entre ces deux montants comme reflet du nombre de machines et d'équipement utilisés par rapport au nombre d'ouvriers. Si c est le capital constant, v le capital variable et c' la composition organique du capital : $c' = c/v$. Dans l'exemple, $c' = 8.960/6 = 1.493$.

Chaque capitaliste poursuit l'accumulation de son capital individuel, donc :

"De tout cela, il résulte que chaque année fournira de l'emploi pour un nombre de salariés supérieur à celui de l'année précédente, et qu'à un moment donné les besoins de l'accumulation commenceront à dépasser l'offre ordinaire de travail. Dès lors le taux des salaires doit suivre un mouvement ascendant" (p.438).

"La reproduction du capital renferme celle de son grand instrument de mise en valeur, la force de travail. Accumulation du capital est donc en même temps accroissement du prolétariat" (p.438).

Le capitalisme a besoin d'une main-d'oeuvre prolétarisée qui se développe en même temps que l'accumulation, de façon à entrer immédiatement dans le processus de production dès que les capitalistes en font la demande.

"Déjà en 1696, John Béliers s'écrie : «Si quelqu'un avait cent mille arpents de terre, et autant de livres d'argent, et autant de bétail, que serait cet homme riche sans le travailleur, sinon un simple travailleur ? Et puisque ce sont les travailleurs qui font les riches, plus il y a des premiers, plus il y aura des autres... le travail du pauvre étant la mine du riche».

De même Bertrand de Mandeville enseigne, au commencement du XVIII^{ème} siècle : «Là où la propriété est suffisamment protégée, il serait plus facile de vivre sans argent que sans pauvres, car qui ferait le travail ?... S'il ne faut donc pas affamer les travailleurs, il ne faut pas non plus leur donner tant qu'il vaille la peine de thésauriser. (...) La seule chose qui puisse rendre l'homme de peine laborieux, c'est un salaire modéré. Suivant son tempérament, un salaire trop bas le décourage ou le désespère, un salaire trop élevé le rend insolent ou paresseux... Il résulte de ce qui précède que, dans une nation libre où l'esclavage est interdit, la richesse la plus sûre consiste dans la multitude des pauvres laborieux»." (p.438-439).

Frédéric Morton Eden, dans son livre sur la Situation des pauvres ou histoire des classes laborieuses en Angleterre (1797) :

"Ce n'est pas la possession de tant de terre ou de tant d'argent, c'est le pouvoir de disposer du travail (the command of labour) qui distingue les riches des pauvres... Ce qui convient aux pauvres, ce n'est pas une condition servile et abjecte, mais un état de dépendance aisée et libérale (a state of easy and liberal dependence) ; et ce qu'il faut aux gens nantis, c'est une influence, une autorité suffisante sur ceux qui travaillent pour eux..." (p.440).

"Fabriquer de la plus-value, telle est la loi absolue de ce mode de production" (p.440).

Fabriquer de la plus-value dans le but d'accumuler, voilà qui lie les deux lois fondamentales du capitalisme.

"Il est de nature du salaire de mettre toujours en mouvement un certain quantum de travail gratuit. L'augmentation du salaire n'indique donc au mieux qu'une diminution relative du travail gratuit que doit fournir l'ouvrier; mais cette diminution ne peut jamais aller assez loin pour porter préjudice au système capitaliste. Dans nos données, le taux des salaires s'est élevé grâce à un accroissement du capital supérieur à celui du travail offert. Il n'y a qu'une alternative : Ou les salaires continuent à monter, puisque leur hausse n'empiète point sur le progrès de l'accumulation, ce qui n'a rien de merveilleux car, dit Adam Smith, «après que ces profits ont baissé, les capitaux n'en augmentent pas moins ; ils continuent même à augmenter bien plus vite qu'auparavant... Un gros capital, quoique avec de petits profits, augmente, en général, plus promptement qu'un petit capital avec de gros profits».

Alors il est évident que la diminution du travail gratuit des ouvriers n'empêche en rien le capital d'étendre sa sphère de domination. Ce mouvement, au contraire, accoutume le travailleur à voir sa seule chance de salut dans l'enrichissement de son maître. Ou bien, émoussant l'aiguillon du gain, la hausse progressive des salaires commence à retarder la marche de l'accumulation, qui va en diminuant, mais cette diminution même en fait disparaître la cause première, à savoir l'excès en capital comparé à l'offre de travail. Dès lors le taux de salaire retombe à un niveau conforme aux besoins de la mise en valeur du capital, niveau qui peut être supérieur, égal ou inférieur à ce qu'il était au moment où la hausse des salaires eut lieu. De cette manière, le mécanisme de la production capitaliste écarte spontanément les obstacles qu'il lui arrive parfois de créer. Il faut bien saisir le lien entre les mouvements du capital en voie d'accumulation et les vicissitudes corrélatives qui surviennent dans le taux des salaires.

Tantôt c'est un excès en capital, provenant de l'accumulation accélérée, qui rend le travail offert relativement insuffisant et tend par conséquent à en élever le prix. Tantôt c'est un ralentissement de l'accumulation qui rend le travail offert relativement surabondant et en déprime le prix.

Le mouvement d'expansion et de contraction du capital en voie d'accumulation produit donc alternativement l'insuffisance ou la surabondance relatives du travail offert, mais ce n'est ni un décroissement absolu ou proportionnel du chiffre de la population ouvrière qui rend le capital surabondant dans le premier cas, ni un accroissement absolu ou proportionnel du chiffre de la population ouvrière qui rend le capital insuffisant dans l'autre" (p.440-441).

Ce n'est pas le mouvement de la population qui influence le marché du travail comme le croyait Malthus et le pensent encore de nombreux économistes, notamment dans leurs analyses sur le tiers monde. C'est l'accumulation. Si celle-ci est forte, elle absorbe rapidement la force de travail existant. Celle-ci se raréfie. Donc son prix a tendance à s'élever. Tant que les hausses de salaire sont en deçà de l'augmentation de la plus-value créée, elles ne menacent pas l'accumulation et sont tolérées. Dès que l'accumulation s'essouffle, les capitalistes trouvant de moins en moins de nouveaux acheteurs, les hausses salariales deviennent mal venues. Les capitalistes commencent à mettre des ouvriers au chômage. Ceci fait pression sur les salaires pour qu'ils baissent et les travailleurs sont petit à petit précipités vers la misère. Dans le capitalisme, le mouvement des salaires et celui de l'emploi est calqué sur celui de l'accumulation. C'est celui-ci qui règle tout.

On retrouve ce principe dans les théories sur le partage des gains de productivité (Lipietz, Coriat, notamment). Ces théories s'intègrent parfaitement dans le cadre des besoins de l'accumulation. En effet, elles affirment que, si l'accumulation est en panne, la première chose à envisager est de faire redémarrer la productivité. Sans hausse de la productivité, pas de partage, prétendent ces théories. Mais si l'accumulation est relancée, alors on peut parler partage entre ouvriers et capitalistes. On voit donc que ces théories restent tout à fait dans ce qui est parfaitement acceptable et même souhaitable pour le capitalisme.

Conclusion :

"Le prix du travail ne peut donc jamais s'élever qu'entre des limites qui laissent intactes les bases du système capitaliste et en assurent la reproduction sur une échelle progressive" (p.442).

La lutte salariale n'est donc pas en soi révolutionnaire. Elle n'aboutit jamais au mieux qu'à remettre le prix de la force de travail à sa valeur, c'est-à-dire à ce qui est nécessaire à l'ouvrier pour se reproduire. Néanmoins, cette lutte sert d'exercice de conscientisation des ouvriers contre les capitalistes, montrant les intérêts divergents des deux classes.

II. - Changements successifs de la composition du capital dans le progrès de l'accumulation et diminution relative de cette partie du capital qui s'échange contre la force ouvrière

"D'après les économistes eux-mêmes, ce n'est ni l'étendue actuelle de la richesse sociale ni la grandeur absolue du capital acquis qui amènent une hausse des salaires, ce n'est que le progrès continu de l'accumulation et son degré de vitesse" (p.442).

C'est le cas aussi des théories sur le partage des gains de productivité.

"Dans le progrès de l'accumulation, il n'y a donc pas seulement accroissement quantitatif et simultané des divers éléments réels du capital : le développement des puissances productives du travail social que ce progrès amène se manifeste encore par des changements qualitatifs, par des changements graduels dans la composition technique du capital, dont le facteur objectif gagne progressivement en grandeur proportionnelle par rapport au facteur subjectif, c'est-à-dire que la masse de l'outillage et des matériaux augmente de plus en plus en comparaison de la somme de force ouvrière nécessaire

pour les mettre en oeuvre. A mesure donc que l'accroissement du capital rend le travail plus productif, il en diminue la demande proportionnellement à sa propre grandeur. Ces changements dans la composition technique du capital se réfléchissent dans sa composition-valeur, dans l'accroissement progressif de sa partie constante aux dépens de sa partie variable, de manière que si, par exemple, à une époque arriérée de l'accumulation, il se convertit 50 % de la valeur-capital en moyens de production, et 50 % en travail, à une époque plus avancée il se dépensera 80 % de la valeur-capital en moyens de production et 20 % seulement en travail. Ce n'est pas, bien entendu, le capital tout entier, mais seulement sa partie variable, qui s'échange contre la force ouvrière et forme le fonds à répartir entre les salariés" (p.444).

Reprenons l'exemple de l'atelier de tôlerie automobile. Supposons donc que le terrain vaille 5 milliards de FB. Il est amorti sur 50 ans, soit 100 millions de FB par an. Supposons un bâtiment d'une valeur de 2 milliards de FB. Il est amorti sur 20 ans, soit 100 millions de FB par an. L'atelier produit 1.000 voitures par jour ou 250.000 par an. Pour cela, elle commande chaque jour 6.000 pièces de tôle, d'une valeur de 60 millions de FB par jour ou 15 milliards de FB par an. Ce sont les données fixes. Il y a un an, l'atelier fonctionnait sans robot. 1.500 ouvriers faisaient les opérations de soudage avec 1.500 machines. Chaque ouvrier était payé (avec le salaire indirect) 1,5 million de FB par an, soit le capital variable s'élevait annuellement à 2,25 milliards de FB. Chaque machine coûtait 1 million de FB. Elle était amortie en 5 ans, soit 0,2 million par an. L'ensemble du parc était donc comptabilisé à 300 millions de FB par an.

Mais, un nouveau modèle fut introduit. La direction décida d'installer 250 robots de soudage. Elle réduisit le nombre des ouvriers à 1.000 et le nombre des machines à 900 (100 ouvriers travaillent avec les robots et 900 avec les machines). La tôlerie est généralement divisée en quatre parties : la première pour former à partir des pièces embouties des sous-assemblages ; la seconde pour souder ces sous-assemblages ensemble pour former des pièces complètes (le plancher, le toit, le côté, etc.) ; la troisième pour souder ces pièces ensemble et composer une carrosserie; la quatrième, enfin, est un travail de finition, par exemple pour équilibrer la voiture, mettre les portes, etc. Les étapes deux et trois sont robotisées, mais la quatrième surtout est difficilement automatisable. Cela justifie le nombre encore élevé de machines et de travailleurs dans l'atelier. Chaque robot coûte 4 millions de FB et est amorti sur 8 ans, soit 0,5 million par an. La valeur des carrosseries produites est égale à 20 milliards de FB par an. Dans ces circonstances, on peut établir le tableau suivant (chiffres annuels en milliards de FB, sauf les taux)

	avant	aujourd'hui	différence
terrain	0,1	0,1	-
bâtiment	0,1	0,1	-
machines	0,3	0,18	- 0,12
robots	-	0,125	+ 0,125
pièces de tôle	15	15	-
salaires	2,25	1,5	- 0,75
total coûts	17,75	17,005	- 0,745
valeur	20	20	-
plus-value	2,25	2,995	+ 0,745
taux de plus-value	100 %	200 %	+ 100 %
capital constant	8,56	8,96	+ 0,4
capital variable	0,009	0,006	- 0,003
c/v	951	1.493	+ 542

Le capital constant et le capital variable sont du capital avancé, donc calculés à partir de ce que le capitaliste a dépensé initialement. On observe donc que la composition organique du capital a augmenté de quelque 50 %, mais que l'introduction des robots a permis de doubler le taux de plus-value et donc d'élever la création de plus-value de quasiment un tiers.

"L'accroissement de la partie constante du capital par rapport à sa partie variable est par conséquent de beaucoup inférieur à l'accroissement de la masse des moyens de production par rapport à la masse du travail employé. Le premier mouvement suit le dernier à un moindre degré de vitesse" (p.445).

"Qu'une valeur-capital se divise d'abord moitié en partie constante, moitié en partie variable, et que plus tard la partie variable n'en forme plus qu'un cinquième : quand au moment où ce changement a lieu, la valeur-capital primitive, soit 6.000 francs, a atteint le chiffre de 18.000 francs, la partie variable s'est accrue d'un cinquième. Elle s'est élevée de 3.000 francs à 3.600, mais auparavant un surcroît d'accumulation de 20 % aurait suffi pour augmenter la demande de travail d'un cinquième, tandis que maintenant, pour produire le même effet, l'accumulation doit tripler. La coopération, la division manufacturière, le machinisme, etc., en un mot, les méthodes propres à donner l'essor aux puissances du travail collectif ne peuvent s'introduire que là où la production s'exécute déjà sur une assez grande échelle, et, à mesure que celle-ci s'étend, celles-là se développent" (p.445).

On peut reprendre de nouveau l'exemple de la tôlerie automobile. Reprenons la situation de départ, soit 1.500 ouvriers travaillent avec 1.500 machines sur 6.000 pièces de tôle par jour pour fabriquer 250.000 carrosseries par an d'une valeur totale de 20 milliards de FB. Mais avant de remplacer les machines et les hommes par des robots, la direction va envisager une hausse substantielle de la production. Ce ne sont plus 250.000 carrosseries que l'entreprise veut produire, mais 400.000. Pour cela, elle introduit 400 robots, soit un coût total de 1,6 milliard de FB. Elle ajoute 100 nouvelles machines (coût total des machines: 1,6 milliard de FB) et elle engage 100 ouvriers. Elle commande 9.600 pièces de tôle par jour au lieu des 6.000 (soit un coût de 96 millions de FB par jour). On suppose que la valeur unitaire des carrosseries produites ne change pas. Dans ce cas, le tableau devient le suivant (chiffres en milliards de FB) :

	avant	aujourd'hui	différence
terrain	0,1	0,1	-
bâtiment	0,1	0,1	-
machines	0,3	0,32	+ 0,02
robots	-	0,2	+ 0,2
pièces de tôle	15	24	+ 9
salaires	2,25	2,4	+ 0,15
total coûts	17,75	27,12	+ 9,37
valeur	20	32	+ 12
plus-value	2,25	4,88	+ 2,63
taux de plus-value	100 %	203 %	+ 103 %
capital constant	8,56	10,296	+ 1,736
capital variable	0,009	0,0096	+ 0,0006
c/v	951	1.072,5	+ 121,5

L'entreprise a ajouté 500 robots, 100 machines et 3.600 pièces de tôles par jour pour une valeur de 1,736 milliard de FB. D'autre part, elle a engagé 100 ouvriers supplémentaires pour un coût de 600.000 FB. Le capital variable s'accroît mais moins vite que le capital constant.

"Chacun d'entre les capitaux individuels dont le capital social se compose représente de prime abord une certaine concentration, entre les mains d'un capitaliste, de moyens de production et de moyens d'entretien du travail, et, à mesure qu'il s'accumule, cette concentration s'étend. En augmentant les éléments reproductifs de la richesse, l'accumulation opère donc en même temps leur concentration croissante entre les mains d'entrepreneurs privés. Toutefois ce genre de concentration, qui est le corollaire obligé de l'accumulation, se meut entre des limites plus ou moins étroites" (p.446).

"Comme la somme d'incrémentes dont l'accumulation augmente les capitaux individuels va grossir d'autant le capital social, la concentration relative que tous ces capitaux représentent en moyenne ne peut croître sans un accroissement simultané du capital social - de la richesse sociale vouée à la reproduction. C'est là une première limite de la concentration qui n'est que le corollaire de l'accumulation" (p.446).

"Le mouvement de l'accumulation sociale présente donc, d'un côté, une concentration croissante, entre les mains d'entrepreneurs privés, des éléments reproductifs de la richesse, et de l'autre, la dispersion et la multiplication des foyers d'accumulation et de concentration relatifs, qui se repoussent mutuellement de leurs orbites particulières. A un certain point du progrès économique, ce morcellement du capital social en une multitude de capitaux individuels, ou le mouvement de répulsion de ses parties intégrantes, vient à être contrarié par le mouvement opposé de leur attraction mutuelle. Ce n'est plus la concentration qui se confond avec l'accumulation, mais bien un procès foncièrement distinct, c'est l'attraction qui réunit différents foyers d'accumulation et de concentration, la concentration de capitaux déjà formés, la fusion d'un nombre supérieur de capitaux en un nombre moindre, en un mot, la centralisation proprement dite" (p.447).

Ainsi, si un capital de 1.000 (1 milliard de FB) "donne" une plus-value de 200 et qu'un autre capital de 800 une plus-value de 160, le capital fusionné de 1.800 pourra espérer obtenir une plus-value de 360. De cette façon, l'accumulation sera plus rapide. La concentration est fondée sur l'accumulation de quelques grands capitalistes qui éliminent leurs concurrents. La centralisation est l'incorporation de plusieurs capitaux différents dans un nouveau capital plus vaste.

"Nous avons vu ailleurs que, plus le mode de production capitaliste se développe, et plus augmente le minimum des avances nécessaires pour exploiter une industrie dans ses conditions normales. Les petits capitaux affluent donc aux sphères de production dont la grande industrie ne s'est pas encore emparée, ou dont elle ne s'est emparée que d'une manière imparfaite. La concurrence y fait rage en raison directe du chiffre et en raison inverse de la grandeur des capitaux engagés. Elle se termine toujours par la ruine d'un bon nombre de petits capitalistes, dont les capitaux périssent en partie et passent en partie entre les mains du vainqueur" (p.447).

Ainsi, au début du siècle, bon nombre d'industriels et d'aventuriers se sont lancés dans la construction automobile. Ils étaient des centaines aux Etats-Unis et en Europe. La concurrence faisait rage. Beaucoup de ces constructeurs n'arrivaient à réaliser que quelques voitures par an. Lorsque Ford a imposé son modèle de production, il est parvenu rapidement à accumuler et à devenir le leader du marché. Au début des années 20, une voiture sur deux dans le monde sortait des usines de Ford. Cette étape a coïncidé avec la disparition de la plupart des constructeurs. En Grande-Bretagne, le nombre des constructeurs passe 89 en 1922 à 22 en 1930. En Allemagne, il passe de 51 en 1927 à 13 en 1936.

Aujourd'hui, il n'y a plus qu'une trentaine de constructeurs à l'échelle de la planète, et encore tous ne font pas la même chose (certains sont spécialisés dans les poids lourds comme Navistar ou dans les voitures de luxe comme Porsche ou Rolls Royce). En réalité, il y a trois constructeurs américains (General Motors, Ford et Chrysler), sept constructeurs japonais indépendants (Toyota, Nissan, Honda, Mitsubishi Motors, Mazda, Suzuki et Isuzu), sept constructeurs européens de taille (Volkswagen, Peugeot, Fiat, Renault, BMW, Mercedes, Volvo) et quatre coréens (Hyundai, Kia, Daewoo et Ssangyong Motors). Cela fait 21. Il y a deux entrants potentiels, le coréen Samsung spécialiste de l'électronique, et Proton (Malaysia) soutenu à fond par le gouvernement malais. Mais le ticket d'entrée

est très lourd : environ 4 milliards de dollars rien que pour le développement et la production, sans compter la distribution et ses réseaux pour gagner la confiance de la clientèle sur les grands marchés comme aux Etats-Unis, en Europe et au Japon.

"Le développement de la production capitaliste enfante une puissance tout à fait nouvelle, le crédit, qui à ses origines s'introduit sournoisement comme une aide modeste de l'accumulation, puis devient bientôt une arme additionnelle et terrible de la guerre de la concurrence, et se transforme enfin en un immense machinisme social destiné à centraliser les capitaux. A mesure que l'accumulation et la production capitaliste s'épanouissent, la concurrence et le crédit, les agents les plus puissants de la centralisation, prennent leur essor" (p.447).

Le capitaliste qui accumule le plus vite est celui qui gagne la compétition. Ainsi, le capitaliste qui a un capital de 1.000 (1 milliard de FB) et qui obtient une plus-value de 200, aura un capital de 2.357 dix cycles plus loin s'il investit la moitié de sa plus-value et consomme directement l'autre. Mais ce capitaliste peut ajouter un capital emprunté de 1.000 à celui qu'il possède déjà. Dans ce cas, son capital s'élèvera à 2.000, mais dont 1.000 appartiennent à la banque et pour lesquels il doit payer 10 % en intérêt chaque année, soit 100. Si nous faisons la supposition que le rapport de la plus-value créée au capital avancé reste constant à 20 %, que le capitaliste ne consomme que 25 % (ce qui correspond au montant du premier cas en valeur absolue) et que l'argent prêté l'est pour une année, le temps d'effectuer dix cycles de production, le capital d'arrivée sera définie par la formule suivante (r désigne le taux d'intérêt, D0 le montant prêté par la banque et les points désignent des multiplications) :

$$C_n = (1 + a.p)^n \cdot C_0 - (1 + r) \cdot D_0$$

$$C_n = (1 + 75\% \cdot 20\%)^9 \cdot 2.000 - (1 + 10\%) \cdot 1.000 = 5.936$$

On observe donc que, dans le deuxième cas, le capital d'arrivée est plus du double celui du premier cas. Le crédit a servi de levier pour l'accumulation.

"De notre temps la force d'attraction entre les capitaux individuels et la tendance à la centralisation l'emportent donc plus qu'à aucune période antérieure" (p.448).

"Le capital pourra grossir ici par grandes masses, en une seule main, parce que là il s'échappera d'un grand nombre. Dans une branche de production particulière, la centralisation n'aurait atteint sa dernière limite qu'au moment où tous les capitaux qui s'y trouvent engagés ne formeraient plus qu'un seul capital individuel. Dans une société donnée elle n'aurait atteint sa dernière limite qu'au moment où le capital national tout entier ne formerait plus qu'un seul capital entre les mains d'un seul capitaliste ou d'une seule compagnie de capitalistes. La centralisation ne fait que suppléer à l'oeuvre de l'accumulation en mettant les industriels à même d'étendre l'échelle de leurs opérations. Que ce résultat soit dû à l'accumulation ou à la centralisation, que celle-ci se fasse par le procédé violent de l'annexion - certains capitaux devenant des centres de gravitation si puissants à l'égard d'autres capitaux qu'ils en détruisent la cohésion individuelle et s'enrichissent de leurs éléments désagrégés - ou que la fusion d'une foule de capitaux, soit déjà formés, soit en voie de formation, s'accomplisse par le procédé plus doux des sociétés par action, etc., l'effet économique n'en restera pas moins le même. L'échelle étendue des entreprises sera toujours le point de départ d'une organisation plus vaste du travail collectif, d'un développement plus large de ses ressorts matériels, en un mot, de la transformation progressive de procès de production parcellaires et routiniers en procès de production socialement combinés et scientifiquement ordonnés" (p.448).

Le principe de la concurrence établit les lois suivantes. D'abord, chaque capitaliste essaie d'accumuler par ses propres moyens, en incorporant la plus-value que ses ouvriers créent. Mais les conditions de production sont différentes pour chaque capitaliste, le capital de départ n'est pas le même, les coûts salariaux non plus, les horaires, les techniques, etc. Il y a donc une inégalité dans le développement des différents capitalistes. Il y a ceux qui accumulent vite, c'est-à-dire qui créent une plus-value importante et qui la réinsèrent immédiatement dans la production. Il y a ceux qui accumulent plus

lentement, soit que la plus-value créée n'est pas suffisante, soit qu'ils doivent consacrer moins de plus-value à l'accumulation. Dans la bataille économique, il y a les gagnants et les perdants. Les capitalistes qui n'accumulent pas assez vite sont amenés à trouver des solutions pour pallier à l'insuffisance de création de plus-value. Une première issue est de rassembler différents capitaux dans une société commune ou de faire appel à l'actionnariat minoritaire à travers la Bourse. C'est le principe de la société anonyme. Un capital de contrôle acquiert de l'argent supplémentaire de partenaires ou de petits actionnaires boursiers afin de grossir son capital de départ ou de financer à certains moments de grands projets. Le danger est que le capitaliste peut perdre le contrôle de son entreprise, s'il ne détient pas 50 % des actions, si des partenaires se retournent contre lui ou si un "raider" se jette sur sa société comme un rapace sur une proie.

Une seconde solution est de fusionner des sociétés moyennes pour devenir plus gros que les leaders du marché. Le problème est que cela ne résout pas toujours la difficulté d'accumuler rapidement. Ainsi, Peugeot a acquis Citroën en 1974, puis les activités de Chrysler en Europe (Simca) en 1978. Grâce à cela, il est devenu le numéro un sur le marché automobile européen. Mais il a vite perdu cette place, car il n'accumulait pas assez vite, surtout par rapport à Volkswagen et Fiat. Enfin, il y a le crédit bancaire qui permet d'ajouter des capitaux supplémentaires pour accumuler. Dans cette solution, qui peut être très efficace, les deux difficultés peuvent être combinées. D'abord, pour que cela soit réellement efficace, il faut que la plus-value créée soit supérieure aux intérêts à fournir aux banques. Si la plus-value est égale à 20 % du capital avancé et le taux d'intérêt 10 %, l'emprunt est une bonne affaire. Mais si la plus-value créée ne dépasse pas ses 10 %, qu'elle s'élève à 5 % seulement par exemple, alors l'entreprise est en difficulté. Vient alors le deuxième problème, celui du contrôle de la firme. Si la situation où le capitaliste ne parvient pas à dégager une plus-value supérieure au taux d'intérêt, celui-ci est menacé : soit son entreprise risque la faillite, soit elle pourrait être reprise par la banque, qui en devient d'ailleurs le véritable propriétaire puisque le capital prêté est à celle-ci.

"Mais il est évident que l'accumulation, l'accroissement graduel du capital au moyen de la reproduction en ligne-spirale, n'est qu'un procédé lent comparé à celui de la centralisation, qui en premier lieu ne fait que changer le groupement quantitatif des parties intégrantes du capital social. Le monde se passerait encore du système des voies ferrées, par exemple, s'il eût attendu le moment où les capitaux individuels se fussent assez arrondis par l'accumulation pour être en état de se charger d'une telle besogne. La centralisation du capital au moyen des sociétés par actions y a pourvu, pour ainsi dire, en un tour de main. En grossissant, en accélérant ainsi les effets de l'accumulation, la centralisation étend et précipite les changements dans la composition technique du capital, changements qui augmentent sa partie constante aux dépens de sa partie variable ou occasionnent un décroissement dans la demande relative du travail. Les gros capitaux improvisés par la centralisation se reproduisent comme les autres, mais plus vite que les autres, et deviennent ainsi à leur tour de puissants agents de l'accumulation sociale" (p.448-449).

Si les capitalistes qui accumulent vite empruntent aux banques, leur capacité à accumuler sera encore décuplée, accélérant le processus de concentration et de centralisation du capital.

"D'une part donc, le capital additionnel qui se forme dans le cours de l'accumulation renforcée par la centralisation attire proportionnellement à sa grandeur un nombre de travailleurs toujours décroissants. D'autre part, les métamorphoses techniques et les changements correspondants dans la composition-valeur que l'ancien capital subit périodiquement font qu'il repousse un nombre de plus en plus grand de travailleurs jadis attirés par lui" (p.449).

III. - La production croissante d'une surpopulation relative ou d'une armée industrielle de réserve

"La partie variable qui fonctionne comme fonds de salaire diminue donc en raison directe du décroissement de sa grandeur proportionnelle et en raison inverse de l'accroissement simultané du capital tout entier. Partant de cette prémisse, nous obtenons les combinaisons suivantes :

Premièrement : Si la grandeur proportionnelle du capital variable décroît en raison inverse de l'accroissement du capital tout entier, le fonds de salaire ne change pas de grandeur absolue. Il s'élèvera, par exemple, toujours à 400 francs, qu'il forme de deux cinquièmes d'un capital de 1.000 francs ou un cinquième d'un capital de 2.000 francs.

Deuxièmement : Si la grandeur proportionnelle du capital variable décroît en raison supérieure à celle de l'accroissement du capital tout entier, le fonds de salaire subit une diminution absolue, malgré l'augmentation absolue de la valeur-capital avancée. Troisièmement : Si la grandeur proportionnelle du capital variable décroît en raison inférieure à celle de l'accroissement du capital tout entier, le fonds de salaire subit une augmentation absolue, malgré la diminution survenue dans sa grandeur proportionnelle" (p.450).

"Les nouvelles branches de la production auxquelles le progrès économique donne lieu forment autant de débouchés additionnels pour le travail. A leur origine ils revêtent la forme du métier, de la manufacture, ou enfin celle de la grande industrie. Dans les deux premiers cas, il leur faudra passer par la transformation mécanique ; dans le dernier, la centralisation du capital leur permet de mettre sur pied d'immenses armées industrielles qui étonnent la vue et semblent sortir de terre" (p.452).

"Mais, en même temps que le nombre des ouvriers attirés par le capital atteint son maximum, les produits deviennent si surabondants qu'au moindre obstacle dans leur écoulement le mécanisme social semble s'arrêter" (p.452).

Le système capitaliste est fragile. C'est une constatation que l'on retrouve à propos du just-in-time.

"Ainsi donc, dès que l'industrie mécanique prend le dessus, le progrès de l'accumulation redouble l'énergie des forces qui tendent à diminuer la grandeur proportionnelle du capital variable et affaiblit celles qui tendent à en augmenter la grandeur absolue. Il augmente avec le capital social dont il fait partie, mais il augmente en proportion décroissante. La demande de travail effective étant réglée non seulement par la grandeur du capital variable déjà mis en oeuvre, mais encore par la moyenne de son accroissement continu, l'offre de travail reste normale tant qu'elle suit ce mouvement. Mais, quand le capital variable descend à une moyenne d'accroissement inférieure, la même offre de travail qui était jusque-là normale devient désormais anormale, surabondante, de sorte qu'une fraction plus ou moins considérable de la classe salariée, ayant cessé d'être nécessaire pour la mise en valeur du capital, et perdu sa raison d'être, est maintenant devenue superflue, surnuméraire. Comme ce jeu continue à se répéter avec la marche ascendante de l'accumulation, celle-ci traîne à sa suite une surpopulation croissante" (p.452-453).

Le caractère cyclique de la production et de l'accumulation conduit à l'utilisation cyclique de la population. En période de croissance, les capitalistes engagent des forces de travail supplémentaires. A ce moment, celles-ci semblent tellement limitées que les patrons vont les chercher ailleurs : des paysans chassés de leurs terres, des femmes (et des enfants) attirées dans la production, des étrangers, souvent eux-mêmes paysans, débauchés pour venir travailler en métropole... Mais l'accumulation se bloque. La production sans cesse augmentée ne trouve plus assez de débouchés. C'est la crise. La population laborieuse devient alors surabondante par rapport aux nouveaux besoins de la production. Elle est chassée des usines de la même façon qu'elle y avait été amenée. Elle forme alors une surpopulation nécessaire aux capitalistes lorsque la reprise se fera sentir et qu'il leur sera nécessaire d'engager de nouveau.

"En produisant l'accumulation du capital, et à mesure qu'elle y réussit, la classe salariée produit donc elle-même les instruments de sa mise en retraite ou sa métamorphose en surpopulation relative. Voilà la loi de population qui distingue l'époque capitaliste et correspond à son mode de production particulier. En effet, chacun des modes historiques de la production sociale a aussi sa loi de population propre, loi qui ne s'applique qu'à lui, qui passe avec lui et n'a par conséquent qu'une

valeur historique. Une loi de population abstraite et immuable n'existe que pour la plante et l'animal, et encore seulement tant qu'ils ne subissent pas l'influence de l'homme" (p.453).

L'économiste Malthus (1766-1834) professait que la misère de la population provenait du fait que celle-ci s'accroissait plus vite que ce que la nature était capable de leur fournir pour vivre. L'équilibre se réalisait alors par la famine et les épidémies qui sévissaient dans cette population pour éliminer le surplus. C'est ce qu'il appelait la loi de la population. En réaction à cela, Marx établit que cette fameuse loi n'a rien d'un précepte naturel, mais est lié indissolublement à l'économie capitaliste et plus exactement à l'accumulation.

"Si l'accumulation, le progrès de la richesse sur la base capitaliste, produit donc nécessairement une surpopulation ouvrière, celle-ci devient à son tour le levier le plus puissant de l'accumulation, une condition d'existence de la production capitaliste dans son état de développement intégral. Elle forme une armée de réserve industrielle qui appartient au capital d'une manière aussi absolue que s'il l'avait élevée et disciplinée à ses propres frais. Elle fournit à ses besoins de valorisation flottants, et, indépendamment de l'accroissement naturel de la population, la matière humaine toujours exploitable et toujours disponible" (p.454-455).

La surpopulation relative, c'est-à-dire relative aux besoins de l'accumulation capitaliste, n'est pas seulement un effet désastreux de l'accumulation. Elle fait partie intégrante du système dans ce sens que l'existence de cette surpopulation est une condition du redémarrage de l'économie, à la fin de la crise économique. Elle a aussi un effet salutaire, du point de vue du capitalisme, parce qu'elle fait pression sur les salaires pour les ramener à des niveaux extrêmement bas permettant de redresser les profits. On peut en voir l'illustration aujourd'hui dans les politiques de modération salariale, dans la hausse des emplois de sous-traitance par rapport aux postes bien payés, dans les diminutions salariales imposées comme à la Sabena, aux Forges de Clabecq, dans la plupart des compagnies de transport aérien, etc.

"L'expansion de la production par des mouvements saccadés est la cause première de sa contraction subite ; celle-ci, il est vrai, provoque à son tour celle-là, mais l'expansion exorbitante de la production, qui forme le point de départ, serait-elle possible sans une armée de réserve aux ordres du capital, sans un surcroît de travailleurs, indépendamment de l'accroissement naturel de la population ? Ce surcroît s'obtient à l'aide d'un procédé bien simple et qui tous les jours jette des ouvriers sur le pavé, à savoir l'application de méthodes qui, rendant le travail plus productif, en diminuent la demande. La conversion, toujours renouvelée, d'une partie de la classe ouvrière en autant de bras à demi occupés ou tout à fait désœuvrés imprime donc au mouvement de l'industrie moderne sa forme typique" (p.455-456).

"Jusqu'ici la durée périodique de ces cycles est de dix ou onze ans, mais il n'y a aucune raison pour considérer ce chiffre comme constant. Au contraire, on doit inférer des lois de la production capitaliste, telles que nous venons de les développer, qu'il est variable et que la période des cycles se raccourcira graduellement" (p.456).

"Supposons, dit H. Merivale, qui fut tour à tour professeur d'économie politique à l'université d'Oxford, employé au ministère des Colonies anglaises et aussi un peu historien, supposons qu'à l'occasion d'une crise la nation s'astreigne à un grand effort pour se débarrasser, au moyen de l'émigration, de quelque cent mille bras superflus, quelle en serait la conséquence? C'est qu'au premier retour d'une demande de travail plus vive l'on se heurterait à un déficit. Si rapide que puisse être la reproduction humaine, il lui faut en tout cas l'intervalle d'une génération pour remplacer des travailleurs adultes. Or les profits de nos fabricants dépendent surtout de leur faculté d'exploiter le moment favorable d'une forte demande et de s'indemniser ainsi pour la période de stagnation. Cette faculté ne leur est assurée qu'autant qu'ils ont à leur disposition des machines et des bras ; il faut qu'ils puissent tendre et détendre, selon le caprice du marché, l'activité de leurs opérations, sinon ils seront tout à fait incapables de soutenir dans la lutte acharnée de la concurrence cette suprématie sur laquelle repose la richesse de notre pays" (p.456-457).

Le chômage a cette fonction économique de présenter aux capitalistes une main-d'oeuvre prête à être utilisée dès qu'une reprise se fait sentir. Les capitalistes iront jusqu'à combattre des associations de paysans en vue d'émigrer vers les colonies, car cela réduisait la surpopulation relative.

"Le progrès industriel, qui suit la marche de l'accumulation, non seulement réduit de plus en plus le nombre des ouvriers nécessaires pour mettre en oeuvre une masse croissante de moyens de production, il augmente en même temps la quantité de travail que l'ouvrier individuel doit fournir. A mesure qu'il développe les pouvoirs productifs du travail et fait donc tirer plus de produits de moins de travail, le système capitaliste développe aussi les moyens de tirer plus de travail du salarié, soit en prolongeant sa journée, soit en rendant son labeur plus intense, ou encore d'augmenter en apparence le nombre des travailleurs employés en remplaçant une force supérieure et plus chère par plusieurs forces inférieures et à bon marché, l'homme par la femme, l'adulte par l'adolescent et l'enfant, un Yankee par trois Chinois. Voilà autant de méthodes pour diminuer la demande de travail et en rendre l'offre surabondante, en un mot, pour fabriquer des surnuméraires. L'excès de travail imposé à la fraction de la classe salariée qui se trouve en service actif grossit les rangs de la réserve et, en augmentant la pression que la concurrence de la dernière exerce sur la première, force celle-ci à subir plus docilement les ordres du capital" (p.457).

A côté du mouvement cyclique lié à l'accumulation qui jette périodiquement de nombreuses forces de travail dans l'inactivité, il y a un phénomène de fond, lié à la recherche d'une plus grande productivité du travail, qui détruit lui aussi les emplois.

"La condamnation d'une partie de la classe salariée à l'oisiveté forcée non seulement impose à l'autre un excès de travail qui enrichit des capitalistes individuels, mais du même coup, et au bénéfice de la classe capitaliste, elle maintient l'armée industrielle de réserve en équilibre avec le progrès de l'accumulation. Prenez par exemple l'Angleterre : quel prodige que la masse, la multiplicité et la perfection des ressorts techniques qu'elle met en oeuvre pour économiser le travail ! Pourtant, si le travail était demain réduit à une mesure normale, proportionnée à l'âge et au sexe des salariés, la population ouvrière actuelle ne suffirait pas, il s'en faut de beaucoup, à l'oeuvre de la production nationale. Bon gré, mal gré, il faudrait convertir de soi-disant "travailleurs improductifs" en "travailleurs productifs" (p.458).

D'un côté, il y a ceux qui crèvent au travail; de l'autre, ceux qu'on jette au chômage. Rien n'est plus vrai aujourd'hui, lorsque le patron de Volkswagen Bruxelles met 200 personnes en chômage rotatif sur les lignes de l'assemblage final, obligeant les autres à trimer davantage. Ce chômage, cette surpopulation relative, est défini par rapport aux besoins de l'accumulation capitaliste. Si la diminution du temps de travail était appliquée ou si la production était planifiée selon les besoins réels de la population, il n'existerait plus.

"Conformément à ce dogme, l'accumulation produit une hausse de salaires, laquelle fait peu à peu accroître le nombre des ouvriers jusqu'au point où ils encombrant tellement le marché que le capital ne suffit plus pour les occuper tous à la fois. Alors le salaire tombe, la médaille tourne et montre son revers. Cette baisse décime la population ouvrière, si bien que, par rapport à son nombre, le capital devient de nouveau surabondant, et nous voilà revenus à notre point de départ" (p.459).

Les variations de salaire suivent elles aussi celles de l'accumulation.

"Des circonstances particulières favorisent l'accumulation tantôt dans telle branche d'industrie, tantôt dans telle autre. Dès que les profits y dépassent le taux moyen, des capitaux additionnels sont fortement attirés, la demande de travail s'en ressent, devient plus vive et fait monter les salaires. Leur hausse attire une plus grande partie de la classe salariée à la branche privilégiée, jusqu'à ce que celle-ci soit saturée de force ouvrière, mais, comme l'affluence des candidats continue, le salaire retombe bientôt à son niveau ordinaire ou descend plus bas encore. Alors l'immigration des ouvriers va non seulement cesser, mais faire place à leur émigration en d'autres branches d'industrie" (p.460).

C'est le jeu de l'accumulation capitaliste qui influence le développement économique général, entre autres les mouvements de main-d'oeuvre. L'accumulation étant différente d'industrie à industrie, chacune des branches attire de manière plus ou moins forte les nouvelles forces de travail. Mais ces industries sont attachées à des régions différentes. Ainsi, le flux migratoire des travailleurs vers les industries qui embauchent est aussi un mouvement géographique. Si l'industrie pétrolière a le vent en poupe, les Ghanéens voisins du Nigeria, riche en pétrole, émigrent vers ce pays, les Yéménites se déplacent vers les monarchies du golfe Persique et l'Arabie Saoudite (ils étaient un million à émigrer ainsi avant la guerre du Golfe). Mais si le pétrole rapporte de moins en moins, les travailleurs ayant émigré auront tendance à aller ailleurs, vers l'Occident.

"Pendant les périodes de stagnation et d'activité moyenne, l'armée de réserve industrielle pèse sur l'armée active, pour en refréner les prétentions pendant la période de surproduction et de haute prospérité. C'est ainsi que la surpopulation relative, une fois devenue le pivot sur lequel tourne la loi de l'offre et de la demande de travail, ne lui permet de fonctionner qu'entre des limites qui laissent assez de champ à l'activité d'exploitation et à l'esprit dominateur du capital" (p.460).

"Et c'est là l'effet général de toutes les méthodes qui concourent à rendre des travailleurs surnuméraires. Grâce à elles, l'offre et la demande de travail cessent d'être des mouvements partant de deux côtés opposés, celui du capital et celui de la force ouvrière. Le capital agit des deux côtés à la fois. Si son accumulation augmente la demande de bras, elle en augmente aussi l'offre en fabriquant des surnuméraires. Ses dés sont pipés. Dans ces conditions la loi de l'offre et la demande de travail consomme le despotisme capitaliste" (p.461).

L'immigration en Europe a servi à cela, dans les années 50, 60 et au début des années 70.

"Aussi, quand les travailleurs commencent à s'apercevoir que leur fonction d'instruments de mise en valeur du capital devient plus précaire, à mesure que leur travail et la richesse de leurs maîtres augmentent ; dès qu'ils découvrent que l'intensité de la concurrence qu'ils se font les uns aux autres dépend entièrement de la pression exercée par les surnuméraires ; dès qu'afin d'affaiblir l'effet funeste de cette loi "naturelle" de l'accumulation capitaliste, ils s'unissent pour organiser l'entente et l'action commune entre les occupés et les non-occupés, aussitôt le capital et son sycophante l'économiste de crier au sacrilège, à la violation de la loi "éternelle" de l'offre et de la demande. Il est vrai qu'ailleurs, dans les colonies, par exemple, où la formation d'une réserve industrielle rencontre des obstacles importuns, les capitalistes et leurs avocats d'office ne se gênent pas pour sommer l'Etat d'arrêter les tendances dangereuses de cette loi "sacrée" (p.461-462).

Le principe de la politique capitaliste en matière de main-d'oeuvre est de faire jouer à plein la concurrence entre les travailleurs sur le marché du travail. Cela veut dire : quand les forces de travail sont abondantes, les capitalistes laissent jouer le libre jeu du marché, celui qui accepte le plus bas salaire et les conditions de travail les plus détestables obtient l'emploi, les autres restent au chômage ; mais quand les forces de travail se raréfient parce que l'accumulation capitaliste en a de plus en plus besoin, ces mêmes capitalistes créent la surabondance des forces de travail en amenant les paysans vers l'industrie, en poussant les femmes à travailler, en faisant venir des immigrés. Les syndicats ont pour origine la lutte contre cette concurrence sur le marché du travail. C'est pourquoi ils étaient mal vus par les capitalistes. Cette sorte de syndicat est d'ailleurs toujours mal vu. Si bon nombre de patrons veulent des syndicats forts aujourd'hui, il ne s'agit évidemment pas de syndicats qui défendent les intérêts collectifs des travailleurs sur le marché du travail pour éviter cette concurrence. Ils veulent des syndicats qui, au contraire, entérinent cette concurrence et qui la fassent accepter par leurs affiliés comme une loi immuable.

IV. - Différentes formes d'existence de la surpopulation relative. La loi générale de l'accumulation capitaliste

Il y a différentes formes de surpopulation : flottante, latente et stagnante.

"Les centres de l'industrie moderne, - ateliers automatiques, manufactures, usines, mines, etc. -, ne cessent d'attirer et de repousser alternativement des travailleurs, mais en général l'attraction l'emporte à la longue sur la répulsion, de sorte que le nombre des ouvriers exploités y va en augmentant, bien qu'il y diminue proportionnellement à l'échelle de la production. Là la surpopulation existe à V état flottant" (p.462).

"L'exploitation de la force ouvrière par le capital est d'ailleurs si intense que le travailleur est déjà usé à la moitié de sa carrière. Quand il atteint l'âge mûr, il doit faire place à une force plus jeune et descendre un échelon de l'échelle sociale, heureux s'il ne se trouve pas définitivement relégué parmi les surnuméraires. En outre, c'est chez les ouvriers de la grande industrie que l'on rencontre la moyenne de vie la plus courte. «Comme l'a constaté le docteur Lee, l'officier de santé pour Manchester, la durée moyenne de la vie est, à Manchester, de 38 années pour la classe aisée et de 17 années seulement pour la classe ouvrière, tandis qu'à Liverpool elle est de 35 années pour la première et de 15 pour la seconde. Il s'ensuit que la classe privilégiée tient une assignation sur la vie (has a lease of life) de plus de deux fois la valeur de celle qui échoit aux citoyens moins favorisés» (p.462-463).

L'intensification du travail se traduit par une usure précoce de la force de travail. Cela veut dire qu'à ce rythme-là, le travailleur ne peut se reproduire selon des conditions de vigueur et de santé constantes dans le temps. Il dépense une force de travail qui ne lui permet plus de revenir le lendemain dans les mêmes conditions que la veille. Il faut soit que son salaire soit augmenté pour qu'il corresponde à nouveau à la valeur de la force de travail, soit qu'on diminue les heures de travail.

On retrouve ce phénomène aujourd'hui. Certes, les ouvriers sont déclassés plus tard, mais leur vie active commence aussi plus tardivement, vers 15, 16, 17 ou 18 ans (parfois même après). Au Japon, un ouvrier est déclassé à l'âge de 55, 56 ans. Il quitte alors son entreprise et est engagé chez un sous-traitant (avec un salaire moindre), souvent pour faire profiter les jeunes travailleurs de son expérience. En Belgique, GM a mis au point un système pour déclasser les ouvriers qui ne savent plus suivre le rythme en les mettant au chômage avec un complément offert par l'entreprise. Volkswagen fait la même chose, mais pour les ouvriers qui ont 50 ans (et la pré-pension pour eux était prise à 52 ans).

"Dès que le régime capitaliste s'est emparé de l'agriculture, la demande de travail y diminue absolument à mesure que le capital s'y accumule. La répulsion de la force ouvrière n'est pas dans l'agriculture, comme en d'autres industries, compensée par une attraction supérieure. Une partie de la population des campagnes se trouve toujours sur le point de se convertir en population urbaine ou manufacturière et dans l'attente de circonstances favorables à cette conversion. (...) Pour que les districts ruraux deviennent pour les villes une telle source d'immigration, il faut que dans les campagnes elles-mêmes il y ait une surpopulation latente, dont on n'aperçoit toute l'étendue qu'aux moments exceptionnels où ses canaux de décharge s'ouvrent tout grands. L'ouvrier agricole se trouve par conséquent réduit au minimum de salaire et a un pied déjà dans la fange du paupérisme" (p.463).

Dans le tiers-monde, une bonne partie des travailleurs, anciennement paysans, sont dans cette situation.

"La troisième catégorie de la surpopulation relative, la stagnante, appartient bien à l'armée industrielle active, mais en même temps l'irrégularité extrême de ses occupations en fait un réservoir inépuisable de forces disponibles. Accoutumée à la misère chronique, à des conditions d'existence tout à fait précaires et honteusement inférieures au niveau normal de la classe ouvrière, elle devient la large base de branches d'exploitation spéciales où le temps de travail atteint son maximum et le taux de salaire son minimum. Le travail dit à domicile nous en fournit un exemple affreux.

Cette couche de la classe ouvrière se recrute sans cesse parmi les "surnuméraires" de la grande industrie et de l'agriculture, et surtout dans les sphères de production où le métier succombe devant la manufacture, celle-ci devant l'industrie mécanique" (p.463-464).

"Enfin, le dernier résidu de la surpopulation relative habite l'enfer du paupérisme. Abstraction faite des vagabonds, des criminels, des prostituées, des mendiants, et de tout ce monde qu'on appelle les classes dangereuses, cette couche sociale se compose de trois catégories. La première comprend des ouvriers capables de travailler. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur les listes statistiques du paupérisme anglais pour s'apercevoir que sa masse, grossissant à chaque crise et dans la phase de stagnation, diminue à chaque reprise des affaires. La seconde catégorie comprend les enfants des pauvres assistés et des orphelins. Ce sont autant de candidats de la réserve industrielle qui, aux époques de haute prospérité, entrent en masse dans le service actif, comme, par exemple, en 1860. La troisième catégorie embrasse les misérables, d'abord les ouvriers et ouvrières que le développement social a, pour ainsi dire, démonétisés, en supprimant l'oeuvre de détail dont la division du travail avait fait leur seule ressource; puis ceux qui par malheur ont dépassé l'âge normal du salarié ; enfin les victimes directes de l'industrie - malades, estropiés, veuves, etc., dont le nombre s'accroît avec celui des machines dangereuses, des mines, des manufactures chimiques, etc. Le paupérisme est l'hôtel des invalides de l'armée active du travail et le poids mort de sa réserve. Sa production est comprise dans celle de la surpopulation relative, sa nécessité dans la nécessité de celle-ci ; il forme avec elle une condition d'existence de la richesse capitaliste. Il entre dans les faux frais de la production capitaliste, frais dont le capital sait fort bien, d'ailleurs, rejeter la plus grande partie sur les épaules de la classe ouvrière et la petite classe moyenne" (p.464-465).

On retrouve ces catégories en grande proportion dans les pays du tiers monde. Mais de plus en plus, elles reviennent massivement dans les pays riches.

"Mais plus cette armée de réserve grossit, comparativement à l'armée active du travail, plus grossit la surpopulation consolidée, excédent de population, dont la misère est inversement proportionnelle aux tourments de son travail. Plus s'accroît enfin cette couche des Lazare de la classe salariée, plus s'accroît aussi le paupérisme officiel. Voilà la loi absolue, générale, de l'accumulation capitaliste" (p.465).

"L'accroissement des ressorts matériels et des forces collectives du travail, plus rapide que celui de la population, s'exprime donc en la formule contraire, à savoir : la population productive croît toujours en raison plus rapide que le besoin que le capital peut en avoir" (p.465).

"Mais toutes les méthodes qui aident à la production de la plus-value favorisent également l'accumulation, et toute extension de celle-ci appelle à son tour celles-là. Il en résulte que, quel que soit le taux des salaires, haut ou bas, la condition du travailleur doit empirer à mesure que le capital s'accumule. Enfin la loi, qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation et celui de la surpopulation relative, rive le travailleur au capital plus solidement que les coins de Vulcain ne rivaient Prométhée à son rocher. C'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même" (p.466).

Cette accumulation de richesses à un pôle et cette accumulation de misère à l'autre est surtout visible dans l'inégalité croissante qui existe entre les riches des pays riches et les pauvres des pays pauvres. Mais elle est aussi réelle dans chaque pays industrialisé.

"Enfin, le zélateur à froid de la doctrine bourgeoise, Destutt de Tracy, dit carrément : «Les nations pauvres, c'est là où le peuple est à son aise ; et les nations riches, c'est là où il est ordinairement pauvre» (p.468).

Ceci ne serait plus vrai si l'on considère les conditions de vie. En revanche, ce serait toujours d'actualité en ce qui concerne les conditions d'exploitation car, dans les pays riches, le rythme et la productivité sont souvent plus élevés. Et c'est normal : le capitalisme vit de l'exploitation du travail ouvrier ; plus celle-ci est importante, plus le capitalisme est florissant.

On retrouve cette constatation sur le caractère désastreux de la condition des travailleurs dans cet avis de l'historien britannique Hobsbawn : *"Que la condition des masses ouvrières fût épouvantable entre 1815 et 1848, aucun observateur raisonnable ne le niait et vers 1840 ces observateurs ne manquaient pas"* (Eric Hobsbawn, L'ère des révolutions, éditions Complexes, 1988, p.263).

"Le fait le plus curieux que l'enquête ait relevé, c'est que parmi les travailleurs agricoles du Royaume-Uni celui de l'Angleterre est de beaucoup le plus mal nourri (considerably the worstfed)" (p.492).

"Mais l'Irlande n'est plus aujourd'hui qu'un district agricole de l'Angleterre, séparé d'elle par un large canal, et qui lui fournit du blé, de la laine, du bétail, des recrues pour son industrie et son armée" (p.508).

L'Irlande était à l'époque pour l'Angleterre ce qu'est aujourd'hui le Mexique pour les Etats-Unis ou l'Europe de l'Est pour l'Europe de l'Ouest et l'Allemagne. L'économie irlandaise était inféodée à celle de l'Angleterre, fournissant essentiellement des matières premières et des forces de travail à celle-ci.

V. - Illustration de la loi générale de l'accumulation capitaliste

Marx décrit durant de longues pages la situation misérable des classes laborieuses. Elle est synthétisée dans cette remarque :

"Les renseignements fournis par Arthur Young, penseur superficiel, mais observateur exact, prouvent incontestablement que l'ouvrier agricole de 1771 était un bien piteux personnage comparé à son devancier de la fin du XIVème siècle, «lequel pouvait vivre dans l'abondance et accumuler de la richesse», pour ne pas parler du XVème siècle, «l'âge d'or du travailleur anglais et à la ville et à la campagne» (p.486).

Huitième section : L'accumulation primitive

XXVI : Le secret de l'accumulation primitive

"Nous avons vu comment l'argent devient capital, le capital source de plus-value, et la plus-value source de capital additionnel. Mais l'accumulation capitaliste présuppose la présence de la plus-value et celle-ci la production capitaliste qui, à son tour, n'entre en scène qu'au moment où des masses de capitaux et de forces ouvrières assez considérables se trouvent déjà accumulées entre les mains de producteurs marchands. Tout ce mouvement semble donc tourner dans un cercle vicieux, dont on ne saurait sortir sans admettre une accumulation primitive (previous accumulation, dit Adam Smith) antérieure à l'accumulation capitaliste et servant de point de départ à la production capitaliste, au lieu de venir d'elle" (p.517).

"Le rapport officiel entre le capitaliste et le salarié est d'un caractère purement mercantile. Si le premier joue le rôle de maître et le dernier le rôle de serviteur, c'est grâce à un contrat par lequel celui-ci s'est non seulement mis au service, et partant sous la dépendance de celui-là, mais par lequel il a renoncé à tout titre de propriété sur son propre produit. Mais pourquoi le salarié fait-il ce marché ? parce qu'il ne possède rien que sa force personnelle, le travail à l'état de puissance, tandis que toutes les conditions extérieures requises pour donner corps à cette puissance, la matière et les instruments nécessaires à l'exercice utile du travail, le pouvoir de disposer des subsistances indispensables au maintien de la force ouvrière et à sa conversion en mouvement productif, tout cela se trouve de l'autre côté. Au fond du système capitaliste il y a donc la séparation radicale du producteur d'avec les moyens de production" (p.518).

L'aspect le plus essentiel du capitalisme n'est pas que certains individus détiennent du capital et qu'ils le fassent fructifier, comme on définit souvent le système capitaliste. C'est au contraire l'existence d'un rapport social, un rapport qui oppose des détenteurs des moyens de production et ceux qui ne possèdent rien d'autre que leur force de travail, devant la vendre aux premiers pour survivre. Comment est apparu ce rapport, voilà la question de l'accumulation primitive.

Or, dans le système qui a précédé le capitalisme, le féodalisme, les travailleurs, essentiellement des paysans, possédaient, ou du moins utilisaient la terre. Ils avaient des moyens de travail élémentaires pour labourer les champs. Ils donnaient une partie de la récolte en nature ou en argent au seigneur, véritable propriétaire du sol. Mais le reste était gardé. Dès lors, pour que ces travailleurs des champs deviennent prolétaires, engagés dans une usine, il faut qu'ils soient chassés des terres qui les faisaient vivre. Il faut qu'ils soient dépossédés, de telle sorte qu'ils ne trouvent plus qu'une seule solution, celle d'être embauchés par un capitaliste.

"Le mouvement historique qui fait divorcer le travail d'avec ses conditions extérieures, voilà donc le fin mot de l'accumulation appelée "primitive" parce qu'elle appartient à l'âge préhistorique du monde historique. L'ordre économique capitaliste est sorti des entrailles de l'ordre économique féodal. La dissolution de l'un a dégagé les éléments constitutifs de l'autre. Quant au travailleur, au producteur immédiat, pour pouvoir disposer de sa propre personne, il lui fallait d'abord cesser d'être attaché à la glèbe ou d'être inféodé à une autre personne ; il ne pouvait non plus devenir libre vendeur de travail, apportant sa marchandise partout où elle trouve un marché, sans avoir échappé au régime des corporations, avec leurs maîtrises, leurs jurandes, leurs lois d'apprentissage, etc. Le mouvement historique qui convertit les producteurs en salariés se présente donc comme leur affranchissement du servage et de la hiérarchie industrielle. De l'autre côté, ces affranchis ne deviennent vendeurs d'eux-mêmes qu'après avoir été dépouillés de tous leurs moyens de production et de toutes les garanties d'existence offertes par l'ancien ordre des choses" (p.518).

"L'histoire de leur expropriation n'est pas matière à conjecture : elle est écrite dans les annales de l'humanité en lettres de sang et de feu indélébiles" (p.519).

"Quant aux capitalistes entrepreneurs, ces nouveaux potentats avaient non seulement à déplacer les maîtres des métiers, mais aussi les détenteurs féodaux des sources de la richesse. Leur avènement se présente de ce côté-là comme le résultat d'une lutte victorieuse contre le pouvoir seigneurial, avec ses prérogatives révoltantes, et contre le régime corporatif avec les entraves qu'il mettait au libre développement de la production et à la libre exploitation de l'homme par l'homme" (p.519).

"L'ensemble du développement, embrassant à la fois la genèse du salarié et celle du capitaliste, a pour point de départ la servitude des travailleurs ; le progrès qu'il accomplit consiste à changer la forme de l'asservissement, à amener la métamorphose de l'exploitation féodale en exploitation capitaliste. Pour en faire comprendre la marche, il ne nous faut pas remonter trop haut. Bien que les premières ébauches de la production capitaliste aient été faites de bonne heure dans quelques villes de la Méditerranée, l'ère capitaliste ne date que du XVIème siècle. Partout où elle éclôt, l'abolition du servage est depuis longtemps un fait accompli, et le régime des villes souveraines, cette gloire du moyen âge, est déjà en pleine décadence. Dans l'histoire de l'accumulation primitive, toutes les révolutions qui servent de levier à l'avancement de la classe capitaliste en voie de formation font époque, celles surtout qui, dépouillant de grandes masses de leurs moyens de production et d'existence traditionnels, les lancent à l'improviste sur le marché du travail. Mais la base de toute cette évolution, c'est l'expropriation des cultivateurs. Elle ne s'est encore accomplie d'une manière radicale qu'en Angleterre : ce pays jouera donc nécessairement le premier rôle dans notre esquisse. Mais tous les autres pays d'Europe occidentale parcourent le même mouvement, bien que selon le milieu il change de couleur locale, ou se resserre dans un cercle plus étroit, ou présente un caractère moins fortement prononcé, ou suive un ordre de succession différent" (p.519).

A l'époque où écrit Marx (1867), seule l'Angleterre a accompli l'expropriation des paysans. Depuis lors, cette dépossession violente des cultivateurs de leurs terres s'est déroulée dans la plupart des pays industrialisés. Partout, cela a été un processus traumatisant car les forces de travail jetées hors de l'agriculture ne trouvent pas toutes un emploi dans l'industrie naissante et il en résulte une armée industrielle de réserve, si utile aux capitalistes (voir plus haut).

Dans les pays du tiers monde, ce mécanisme est encore à l'oeuvre, ce qui aboutit à une forte masse de main-d'oeuvre inutilisée et émigrant vers les lieux où il apparaît qu'il y a davantage d'emplois. Marx va étudier surtout le cas de la première économie à s'être engagée dans le capitalisme, l'Angleterre.

XXVII : L'expropriation de la population campagnarde

"En Angleterre le servage avait disparu de fait vers la fin du XIV^{ème} siècle. L'immense majorité de la population se composait alors, et plus entièrement encore au XV^{ème} siècle, de paysans libres cultivant leurs propres terres, quels que fussent les titres féodaux dont on affubla leur droit de possession" (p.520).

En d'autres termes, la structure féodale était en pleine décomposition. C'est sur les décombres de cette déstructuration que le capitalisme est né.

"Dès que le servage eut donc disparu et qu'au XV^{ème} siècle la prospérité des villes prit un grand essor, le peuple anglais atteignit l'état d'aisance si éloquemment dépeint par le chancelier Fortescue dans De Laudibus Legum Angliae. Mais cette richesse du peuple excluait la richesse capitaliste" (p.520-521).

C'était l'époque "bienheureuse" des petits propriétaires terriens, vendeurs de quelques marchandises agricoles. Mais cette situation ne va pas durer. Une première période d' "enclosures" (les propriétaires fonciers chassent les paysans de leurs terres et entourent celles-ci de clôtures) au XVI^{ème} siècle (après la guerre des Deux Rosés) va jeter sur les routes bon nombre de cultivateurs. A ce moment, l'industrie est trop faible pour absorber ces gens. Beaucoup traînent comme vagabonds sur les chemins entre les villes et les villages.

Au XVII^{ème} siècle, deux révolutions renversent les principaux vestiges féodaux qui entravaient le développement capitaliste. La dernière, celle de 1688, amène Guillaume d'Orange sur le trône. Les biens publics sont alors pillés par une classe composée par des faiseurs d'argent, des nobles terriens et des capitalistes roturiers. Ce dont Marx conclut :

"Cette appropriation frauduleuse du domaine public et le pillage des biens ecclésiastiques, voilà si l'on excepte ceux que la révolution républicaine jeta dans la circulation, la base sur laquelle repose la puissance domaniale de l'oligarchie anglaise actuelle. Les bourgeois capitalistes favorisèrent l'opération dans le but de faire de la terre un article de commerce, d'augmenter leur approvisionnement de prolétaires campagnards, d'étendre le champ de la grande agriculture, etc. Du reste, la nouvelle aristocratie foncière était l'alliée naturelle de la nouvelle bancocratie, de la haute finance fraîche éclosée et des gros manufacturiers, alors fauteurs du système protectionniste" (p.525).

Au XVIII^{ème} siècle se déroule un deuxième mouvement d'enclosures. Ce sont des terres entières appartenant à des communes, c'est-à-dire cultivées en commun par plusieurs paysans, qui sont appropriées. C'est cette dernière phase qui va engendrer la prolétarianisation massive des paysans demandée par l'industrie naissante.

"Ce n'est pas seulement les terres en friche, mais souvent même celles qu'on avait cultivées, soit en commun, soit en payant une certaine redevance à la commune, que les propriétaires limitrophes s'annexèrent sous prétexte d'enclosure" (p.527).

"Par le fait, l'usurpation des communaux et la révolution agricole dont elle fut suivie se firent sentir si durement chez les travailleurs des campagnes que, d'après Eden lui-même, de 1765 à 1780, leur salaire commença à tomber au-dessous du minimum et dut être complété au moyen de secours officiels" (p.527).

"Au XIXème siècle, on a perdu jusqu'au souvenir du lien intime qui rattachait le cultivateur au sol communal. Le peuple des campagnes a-t-il, par exemple, jamais obtenu un liard d'indemnité pour les 3.511.770 acres qu'on lui arrachés de 1801 à 1831 et que les landlords (les seigneurs de la terre) se sont donnés les uns aux autres par des bills de clôture (les lois sur les clôtures ou lois sur les enclosures) ?

Le dernier procédé d'une portée historique qu'on emploie pour exproprier les cultivateurs s'appelle clearing of estates, littéralement : "éclaircissement des biens-fonds". En français on dit : "éclaircir une forêt", mais "éclaircir des biens fonds", dans le sens anglais, ne signifie pas une opération technique d'agronomie ; c'est l'ensemble des actes de violence au moyen desquels on se débarrasse et des cultivateurs et de leurs demeures, quand elles se trouvent sur des biens-fonds destinés à passer au régime de la grande culture ou à l'état de pâturage. C'est bien à cela que toutes les méthodes d'expropriation considérées jusqu'ici ont abouti en dernier lieu, et maintenant en Angleterre, là où il n'y a plus de paysans à supprimer, on fait raser, comme nous l'avons vu plus haut, jusqu'aux cottages des salariés agricoles dont la présence déparerait le sol qu'ils cultivent" (p.528).

Ces actes d'expropriation ont trouvé leur paroxysme dans les Highlands en Ecosse, région montagneuse caractérisée par l'étendue importante des terrains pouvant être appropriés par la nouvelle aristocratie foncière. Ce qui fit écrire George Ensor, dans un livre de 1818 :

"Lors de l'invasion de la Chine septentrionale, le grand conseil des Mongols discuta s'il ne fallait pas extirper du pays tous les habitants et le convertir en un vaste pâturage. Nombre de landlords écossais ont mis ce dessein à exécution dans leur propre pays, contre leurs propres compatriotes" (p.530).

Marx poursuit :

"Mais à tout seigneur tout honneur. L'initiative la plus mongolique revient à la duchesse de Sutherland. Cette femme, dressée de bonne main, avait à peine pris les rênes de l'administration qu'elle résolut d'avoir recours aux grands moyens et de convertir en pâturage tout le comté, dont la population, grâce à des expériences analogues, mais faites sur une plus petite échelle, se trouvait déjà réduite au chiffre de quinze mille. De 1814 à 1820, ces quinze mille individus, formant environ trois mille familles, furent systématiquement expulsés. Leurs villages furent détruits et brûlés, leurs champs convertis en pâturages. Des soldats anglais, commandés pour prêter main-forte, en vinrent aux prises avec les indigènes. Une vieille femme qui refusait d'abandonner sa hutte périt dans les flammes. C'est ainsi que la noble dame accapara 794.000 acres de terres qui appartenaient au clan de temps immémorial" (p.530).

C'est autre chose que la soi-disant liquidation des villages en Roumanie par Ceaucescu.

"Une partie des dépossédés fut absolument chassée ; à l'autre on assigna environ 6.000 acres sur le bord de la mer, terres jusque-là incultes et n'ayant jamais rapporté un denier. Madame la duchesse poussa la grandeur d'âme jusqu'à les affermer, à une rente moyenne de 2 shilling 6 d. par acre, aux membres du clan qui avait depuis des siècles versés son sang au service des Sutherland. Le terrain ainsi conquis, elle le partagea en vingt-neuf grosses fermes à moutons, établissant sur chacune une seule famille composée presque toujours de valets de ferme anglais. En 1825, les quinze mille proscrits avaient déjà fait place à 131.000 moutons. Ceux qu'on avait jetés sur le rivage de la mer s'adonnèrent à la pêche et devinrent d'après l'expression d'un écrivain anglais, de vrais amphibies, vivant à demi sur terre, à demi sur eau, mais avec tout cela, ne vivant qu'à moitié" (p.530).

Mais les moutons ne restèrent pas. Les forêts anglaises se dépeuplant du gibier habituel, la nature écossaise devint le terrain de prédilection des chasseurs.

"La spoliation des biens d'Eglise, l'aliénation frauduleuse des domaines de l'Etat, le pillage des terrains communaux, la transformation usurpatrice et terroriste de la propriété féodale ou même patriarcale en propriété moderne privée, la guerre aux chaumières, voilà les procédés idylliques de l'accumulation primitive. Ils ont conquis la terre à l'agriculture capitaliste, incorporé le sol au capital et livré à l'industrie des villes les bras dociles d'un prolétariat sans feu ni lieu" (p.533).

Le processus de dépossession des paysans de leurs moyens de production fut donc accompli dans la plus extrême violence et en violation de toute loi et de toute morale. Une fois que cette violation fut produite donnant aux uns la possession de quasi toute richesse, ceux-ci déclarèrent la loi inviolable et en appelèrent à l'éthique pour que tous respectent la morale qu'eux-mêmes n'avaient pas suivie.

XXVIII : La législation sanguinaire contre les expropriations à partir de la fin du XVème siècle. Les lois sur les salaires

"La création du prolétariat sans feu ni lieu - licenciés des grands seigneurs féodaux et cultivateurs victimes d'expropriation violentes et répétées - allait nécessairement plus vite que son absorption par les manufactures naissantes. D'autre part, ces hommes brusquement arrachés à leurs conditions de vie habituelles ne pouvaient se faire aussi subitement à la discipline du nouvel ordre social. Il en sortit donc une masse de mendiants, de voleurs, de vagabonds" (p.534).

Ce fut surtout le cas lors du premier mouvement d'enclosures au XVIème siècle. Cela incita les gouvernements successifs à partir d'Henry VII à décréter des lois contre le vagabondage.

"C'est ainsi que la population des campagnes, violemment expropriée et réduite au vagabondage, a été rompue à la discipline qu'exige le système du salariat par des lois d'un terrorisme grotesque, par le fouet, la marque au fer rouge, la torture et l'esclavage. Ce n'est pas assez que d'un côté se présentent les conditions matérielles du travail, sous forme de capital, et de l'autre des hommes qui n'ont rien à vendre, sauf leur puissance de travail. Il ne suffit pas non plus qu'on les contraigne par la force à se vendre volontairement. Dans le progrès de la production capitaliste, il se forme une classe de plus en plus nombreuse de travailleurs, qui, grâce à l'éducation, la tradition, l'habitude, subissent les exigences du régime aussi spontanément que le changement des saisons. Dès que ce mode de production a acquis un certain développement, son mécanisme brise toute résistance ; la présence constante d'une surpopulation relative maintient la loi de l'offre et la demande du travail et, partant, le salaire dans des limites conformes aux besoins du capital, et la sourde pression des rapports économiques achève le despotisme du capitaliste sur le travailleur. Parfois on a bien encore recours à la contrainte, à l'emploi de la force brutale, mais ce n'est que par exception. Dans le cours ordinaire des choses, le travailleur peut être abandonné à l'action des "lois naturelles" de la société, c'est-à-dire à la dépendance du capital, engendrée, garantie et perpétuée par le mécanisme même de la production. Il en est autrement pendant la genèse historique de la production capitaliste. La bourgeoisie naissante ne saurait se passer de l'intervention constante de l'Etat ; elle s'en sert pour "régler" le salaire, c'est-à-dire pour le déprimer au niveau convenable, pour prolonger la journée de travail et maintenir le travailleur lui-même au degré de dépendance voulu. C'est là un moment essentiel de l'accumulation primitive" (p.537).

Lorsque le système capitaliste est bien en place, les seules contraintes économiques laissent le travailleur sans pouvoir. Ainsi, le libre jeu du marché, éventuellement manipulé par les capitalistes, établit une pression permanente sur le salaire du travailleur l'amenant généralement en dessous de la valeur de la force de travail. En revanche, pour s'établir et imposer les rapports sociaux fondés sur la dépossession des moyens de production pour la majorité de la population, il fallut utiliser la violence la plus brutale. On retrouve cette violence dans les pays du tiers monde, dans des situations où l'accumulation primitive n'est pas encore complètement achevée.

Ainsi, les capitalistes firent établir une loi pour interdire la possibilité d'octroyer un salaire trop élevé. Le caractère pernicieux de la législation faisait en sorte que celui qui recevait ce salaire risquait une peine beaucoup plus lourde que celui qui l'octroyait. Cette loi fut abolie en 1813. De même, une loi contre les coalitions (surtout ouvrières) fut décrétée. Elle fut, en partie, abrogée en 1825. Mais elle subsista encore jusqu'en 1859.

XXIX : La genèse du fermier capitaliste

"Après avoir considéré la création violente d'un prolétariat sans feu ni lieu, la discipline sanguinaire qui le transforme en classe salariée, l'intervention honteuse de l'Etat, favorisant l'exploitation du travail - et, partant, l'accumulation du capital - du renfort de sa police, nous ne savons pas encore d'où viennent, originairement, les capitalistes. Car il est clair que l'expropriation de la population des campagnes n'engendre directement que de grands propriétaires fonciers" (p.541).

"En Angleterre, le fermier apparaît d'abord sous la forme du bailiff (bailli), serf lui-même. Sa position ressemble à celle du villicus de l'ancienne Rome, mais dans une sphère d'action plus étroite. Pendant la seconde moitié du XIV^{ème} siècle, il est remplacé par le fermier libre, que le propriétaire pourvoit de tout le capital requis, semences, bétail et instruments de labour. Sa condition diffère peu de celle des paysans, si ce n'est qu'il exploite plus de journaliers. Il devient bientôt métayer, colon partiaire. Une partie du fonds de culture est alors avancée par lui, l'autre par le propriétaire ; tous deux se partagent le produit total suivant une proportion déterminée par contrat. Ce mode de fermage, qui s'est maintenu si longtemps en France, en Italie, etc., disparaît rapidement en Angleterre pour faire place au fermage proprement dit, où le fermier avance le capital, le fait valoir, en employant des salariés, et paie au propriétaire à titre de rente foncière une partie du produit net annuel, à livrer en nature ou en argent, suivant les stipulations du bail. Tant que le paysan indépendant et le journalier cultivant en outre pour son propre compte s'enrichissent par leur travail personnel, la condition du fermier et son champ de production restent également médiocres. La révolution agricole des trente dernières années du XV^{ème} siècle, prolongée jusqu'au dernier quart du XVI^{ème}, l'enrichit aussi vite qu'elle appauvrit la population des campagnes. L'usurpation des pâturages communales, etc., lui permet d'augmenter rapidement et presque sans frais son bétail, dont il tire dès lors de gros profits par la vente, par l'emploi comme bêtes de somme et enfin par une fumure plus abondante du sol" (p.541).

"Au XVI^{ème} siècle il se produit un fait considérable qui rapporta des moissons d'or aux fermiers, comme aux autres capitalistes entrepreneurs. Ce fut la dépréciation progressive des métaux précieux et, par conséquent, de la monnaie. Cela abaissa à la ville et à la campagne le taux des salaires, dont le mouvement ne suivit que de loin la hausse de toutes les autres marchandises. Une portion du salaire des ouvriers ruraux entra dès lors dans les profits de la ferme. L'enchérissement continu du blé, de la laine, de la viande, en un mot, de tous les produits agricoles, grossit le capital argent du fermier, sans qu'il y fût pour rien, tandis que la rente foncière qu'il avait à payer diminuait en raison de la dépréciation de l'argent survenue pendant la durée du bail" (p.542).

C'est l'arrivée des métaux précieux à la suite de la conquête du "nouveau" monde, les Amériques, qui déprécie les monnaies européennes. Si auparavant 100 kilos d'or correspondaient à une production nationale d'une valeur d'un million d'heures de travail, cela voulait dire qu'un kilo d'or s'échangeait pour 10.000 heures de travail. Mais si avec l'arrivée de nouvelles richesses venues d'Amérique, la quantité d'or double et passe à 200 kilos, pour une même production de marchandises, cela veut dire maintenant qu'un kilo d'or ne vaut plus que 5.000 heures de travail. Autrement dit, il faut moins d'heures de travail (deux fois moins) pour obtenir la même quantité d'or qu'auparavant. Ou pour une même quantité d'or, on reçoit deux fois moins de marchandises. Cela signifie que la monnaie, dont l'or est le symbole, se déprécie.

XXX : Contrecoup de la révolution agricole sur l'industrie. Etablissement du marché intérieur pour le capital industriel

"Malgré le nombre décroissant de ses cultivateurs, le sol rapporta autant et même plus de produits qu'auparavant, parce que la révolution dans les conditions de la propriété foncière était accompagnée du perfectionnement des méthodes de culture, de la coopération sur une plus grande échelle, de la concentration des moyens de production, etc. En outre, les salariés agricoles furent astreints à un labeur plus intense, tandis que le champ qu'ils exploitaient pour leur propre compte et à leur propre bénéfice se rétrécissait progressivement, le fermier s'appropriant ainsi de plus en plus tout leur temps de travail libre. C'est de cette manière que les moyens de subsistance d'une grande partie de la population rurale se trouvèrent disponibles en même temps qu'elle et qu'ils durent figurer à l'avenir comme élément matériel du capital variable. Désormais le paysan dépossédé dut en acheter la valeur, sous forme de salaire, de son nouveau maître, le capitaliste manufacturier. Et il en fut des matières premières de l'industrie provenant de l'agriculture comme des subsistances: elles se transformèrent en élément du capital constant" (p.543).

La transformation des paysans en prolétaires est suscitée par l'augmentation de la productivité dans l'agriculture. Les rapports sociaux changés dans l'agriculture est un préalable à leur changement dans le reste de l'économie.

XXXI : La genèse du capitaliste industriel

"La genèse du capitaliste industriel ne s'accomplit pas petit à petit comme celle du fermier. Nul doute que maint chef de corporation, beaucoup d'artisans indépendants et même d'ouvriers salariés ne soient devenus d'abord des capitalistes en herbe, et que peu à peu, grâce à une exploitation toujours plus étendue du travail salarié, suivie d'une accumulation correspondante, ils ne soient enfin sortis de leur coquille, capitaliste de pied en cap. L'enfance de la production capitaliste offre, sous plus d'un aspect, les mêmes phases que l'enfance de la cité au moyen âge, où la question de savoir lequel des serfs évadés serait maître et lequel serviteur était en grande partie décidée par la date plus ou moins ancienne de leur fuite. Cependant cette marche à pas de tortue ne répondait aucunement aux besoins commerciaux du nouveau marché universel, créé par les grandes découvertes de la fin du XVème siècle. Mais le moyen âge avait transmis deux espèces de capital, qui poussent sous les régimes d'économie sociale les plus divers, et même qui, avant l'ère moderne, monopolisent à eux seuls le rang de capital. C'est le capital usuraire et le capital commercial" (p.547).

L'existence d'un capital formé par des banquiers ou des marchands va accélérer la constitution d'un capital industriel proprement dit. Mais :

"La constitution féodale des campagnes et l'organisation corporative des villes empêchaient le capital-argent, formé par la double voie de l'usure et du commerce, de se convertir en capital industriel" (p.547).

"Aussi les manufactures nouvelles s'établirent-elles de préférence dans les ports de mer centres d'exportation, ou aux endroits de l'intérieur situés hors du contrôle du régime municipal et de ses corps de métier. De là, en Angleterre, lutte acharnée entre les vieilles villes privilégiées (corporate towns) et ces nouvelles pépinières d'industrie" (p.547-548).

"Les différentes méthodes d'accumulation primitive que l'ère capitaliste fait éclore se partagent d'abord, par ordre plus ou moins chronologique, le Portugal, l'Espagne, la Hollande, la France et l'Angleterre, jusqu'à ce que celle-ci les combine toutes, au dernier tiers du XVIIème siècle, dans un ensemble systématique, embrassant à la fois le régime colonial, le crédit public, la finance moderne et le système protectionniste. Quelques-unes de ces méthodes reposent sur l'emploi de la force brutale, mais toutes sans exception exploitent le pouvoir de l'Etat, la force concentrée et organisée de la société, afin de précipiter violemment le passage de l'ordre économique féodal à l'ordre économique capitaliste et d'abrèger les phases de transition. Et, en effet, la force est l'accoucheuse de toute vieille société en travail. La force est un agent économique" (p.548).

Ce sont les conquêtes et les pillages aux Amériques, l'esclavage triangulaire entre l'Afrique, l'Amérique et l'Europe, la conquête de l'Asie et la destruction des civilisations qui y existaient et qui avaient dominé le monde jusqu'alors. Un chrétien, M. W. Howitt, en conclut :

"Les barbaries et les atrocités exécrables perpétrés par les races soi-disant chrétiennes dans toutes les régions du monde et contre tous les peuples qu'elles ont pu subjuguier n'ont de parallèle dans aucune autre ère de l'histoire universelle, chez aucune race si sauvage, si grossière, si impitoyable, si éhontée qu'elle fût" (p.548).

"Le régime colonial donna un grand essor à la navigation et au commerce. Il enfanta les sociétés mercantiles, dotées par les gouvernements de monopoles et de privilèges et servant de puissants leviers à la concentration des capitaux. Il assurait des débouchés aux manufactures naissantes, dont la facilité d'accumulation redoubla, grâce au monopole du marché colonial. Les trésors directement extorqués hors de l'Europe par le travail forcé des indigènes réduits en esclavage, par la concussion, le pillage et le meurtre refluaient à la mère patrie pour y fonctionner comme capital. La vraie initiatrice du régime colonial, la Hollande, avait déjà, en 1648, atteint l'apogée de sa grandeur. Elle était en possession presque exclusive du commerce des Indes orientales et des communications entre le sud-ouest et le nord-est de l'Europe. Ses pêcheries, sa marine, ses manufactures dépassaient celles des autres pays. Les capitaux de la République étaient peut-être plus importants que tous ceux du reste de l'Europe pris ensemble. De nos jours, la suprématie industrielle implique la suprématie commerciale, mais à l'époque manufacturière proprement dite, c'est la suprématie commerciale qui donne la suprématie industrielle. De là le rôle prépondérant que joua alors le régime colonial" (p.550).

L'accumulation primitive a été à l'origine de la première poussée coloniale. Il y aura une seconde avancée à la fin du XIX^{ème} siècle, après que Marx écrit *Le Capital*, et qui est analysée sous le terme d'impérialisme, c'est-à-dire le capitalisme à l'époque des monopoles industriels et financiers.

"La dette publique opère comme un des agents les plus énergiques de l'accumulation primitive. Par un coup de baguette, elle doue l'argent improductif de la valeur reproductrice et le convertit ainsi en capital, sans qu'il ait pour cela à subir les risques, les troubles inséparables de son emploi industriel et même de l'usure privée" (p.551).

"Dès leur naissance les grandes banques, affublées de titres nationaux, n'étaient que des associations de spéculateurs privés s'établissant à côté des gouvernements et, grâce aux privilèges qu'ils en obtenaient, à même de leur prêter l'argent public. Aussi l'accumulation de la dette publique n'a-t-elle pas de gradimètre plus infaillible que la hausse successive des actions de ces banques, dont le développement intégral date de la fondation de la Banque d'Angleterre, en 1694. Celle-ci commença par prêter tout son capital argent au gouvernement à un intérêt de 8 % ; en même temps elle était autorisée par le Parlement à battre monnaie du même capital en le prêtant de nouveau au public sous forme de billets d'échange, en les avançant sur des marchandises et en les employant à l'achat de métaux précieux. Bientôt après, cette monnaie de crédit de sa propre fabrique devint l'argent avec lequel la Banque d'Angleterre effectua ses prêts à l'Etat et paya pour lui les intérêts de la dette publique. Elle donnait d'une main, non seulement pour recevoir davantage, mais, tout en recevant, elle restait créancière de la nation à perpétuité, jusqu'à concurrence du dernier liard donné. Peu à peu elle devint nécessairement le réceptacle des trésors métalliques du pays et le grand centre autour duquel gravita dès lors le crédit commercial. Dans le même temps qu'on cessait en Angleterre de brûler les sorcières, on commença à y pendre les falsificateurs de billets de banque" (p.551).

Au début, c'étaient les métaux précieux qui faisaient office de monnaie. Mais le transport de cette monnaie posait problème dans un monde où les routes n'étaient pas sûres. Aussi créa-t-on le billet de banque, c'est-à-dire un morceau de papier reconnaissant que la banque qui délivrait ce papier avait dans ses coffres des métaux pour le montant du ou des billets au nom du particulier qui détenait ces billets.

Ces billets se généralisèrent et s'unifièrent sous l'égide d'une seule banque, la banque centrale qui reçut le monopole de tirer ces billets pour le pays.

"Avec les dettes publiques naquit un système de crédit international qui cache souvent une des sources de l'accumulation primitive chez tel ou tel peuple. C'est ainsi, par exemple, que les rapines et les violences vénitiennes forment une des bases de la richesse en capital de la Hollande, à qui Venise en décadence prêtait des sommes considérables. A son tour, la Hollande déchue vers la fin du XVIIème siècle de sa suprématie industrielle et commerciale, se vit contrainte à faire valoir des capitaux énormes en les prêtant à l'étranger et, de 1701 à 1776, spécialement à l'Angleterre, sa rivale victorieuse. Et il en est de même à présent de l'Angleterre et des Etats-Unis. Maint capital qui fait aujourd'hui son apparition aux Etats-Unis sans extrait de naissance n'est que du sang d'enfants de fabrique capitalisé hier en Angleterre" (p.552).

"Comme la dette publique est assise sur le revenu public, qui en doit payer les redevances annuelles, le système moderne des impôts était le corollaire obligé des emprunts nationaux. Les emprunts, qui mettent les gouvernements à même de faire face aux dépenses extraordinaires sans que les contribuables s'en ressentent sur-le-champ, entraînent à leur suite un surcroît d'impôts ; de l'autre côté, la surcharge d'impôts causée par l'accumulation des dettes successivement contractées contraint les gouvernements, en cas de nouvelles dépenses extraordinaires, d'avoir recours à de nouveaux emprunts. La fiscalité moderne, dont les impôts sur les objets de première nécessité et, partant, renchérissement de ceux-ci formaient de prime abord le pivot, renferme donc en soi un germe de progression automatique. La surcharge des taxes n'en est pas un incident, mais le principe" (p.552).

En termes modernes, on dirait que c'est l'effet boule de neige: les emprunts sont financés par de nouveaux emprunts ; puis les intérêts sur cette dette sont eux aussi financés par de nouveaux emprunts ; et c'est la spirale. C'est un mécanisme dans lequel se sont engouffrés bon nombre de pays après la deuxième guerre mondiale, dont la Belgique et beaucoup de pays du tiers monde (après 1970 surtout). Alors il faut, à un moment donné, dans un cadre capitaliste, pour arrêter le processus soit hausser la fiscalité, soit diminuer les dépenses de l'Etat.

"Le système protectionniste fut un moyen artificiel de fabriquer des fabricants, d'exproprier des travailleurs indépendants, de convertir en capital les instruments et conditions matérielles du travail, d'abrèger de vive force la transition du mode traditionnel de production au mode moderne. Les Etats européens se disputèrent la palme du protectionnisme et, une fois entrés au service des faiseurs de plus-value, ils ne se contentèrent pas de saigner à blanc leur propre peuple, indirectement par les droits protecteurs, directement par les primes d'exportation, les monopoles de vente à l'intérieur, etc. Dans les pays voisins placés sous leur dépendance, ils extirpèrent violemment toute espèce d'industrie ; c'est ainsi que l'Angleterre tua la manufacture de laine en Irlande à coups d'oukases parlementaires" (p.552).

L'Angleterre détruisit aussi l'industrie du coton en Inde, alors colonie britannique au début du XIXème siècle.

Une théorie économique fut développée pour soutenir ce projet protectionniste fait sur mesure pour les besoins de l'accumulation primitive : le mercantilisme. Celui-ci affirmait en gros que plus un pays exportait et moins il importait, plus il amasserait des métaux précieux et plus il serait riche. Cette théorie convenait bien à l'accumulation primitive, période à laquelle il fallait, pour le pays, accumuler des richesses pour les transformer en capital.

Mais elle fut rapidement dépassée avec les progrès du capitalisme triomphant. Le problème qu'elle posait est que, si tout le monde suivait ces principes, seule la force pouvait imposer un pays à importer plus qu'il n'exporte et donc à faire entrer chez lui les produits du pays vainqueur. De même, elle présentait l'Etat comme une force au service direct des grands monopoles commerciaux. C'est pourquoi une autre théorie s'imposa chez les capitalistes : le libre-échange.

Celle-ci prônait la liberté complète de commerce et la suppression de toute barrière douanière. Elle avait l'avantage d'apparaître comme "neutre" par rapport aux intérêts économiques qui sont derrière cette théorie. En plus, elle permet d'obliger les autres pays à ouvrir leurs frontières, ce qui est à l'avantage de la nation la plus puissante qui peut alors exporter davantage qu'elle n'importe. Au XIX^{ème} siècle, c'est l'Angleterre, première puissance industrielle, qui imposa cette doctrine après qu'elle l'ait appliquée pour elle-même avec l'abolition de la loi sur les céréales en 1846. Elle parvint à ses fins dans les années 1850. La France, l'Allemagne et d'autres pays européens adoptèrent des politiques libre-échangistes. Mais dans les années 1870, avec l'arrivée de Bismarck entre autres, le protectionnisme reprit ses droits, parce que les pays continentaux s'étaient aperçus que le libre-échange favorisait la balance commerciale de l'Angleterre surtout. L'Angleterre resta quasiment le seul pays libre-échangiste jusqu'en 1914.

La période 1914-1945 fut très protectionniste, symbolisant sans aucun doute la lutte acharnée entre les différentes puissances nationales pour l'hégémonie mondiale. A partir de 1945, le vainqueur de cette compétition, les Etats-Unis, impulsa de nouveau le libre-échange comme politique officielle au niveau du commerce international. Aujourd'hui, c'est plutôt le Japon, nouvelle puissance émergente, qui enlève ses droits douaniers et qui prône le libre-échange contre des Etats-Unis et une Europe de plus en plus protectionnistes.

"Avec le développement de la production capitaliste pendant la période manufacturière, l'opinion publique européenne avait dépouillé son dernier lambeau de conscience et de pudeur. Chaque nation se faisait une gloire cynique de toute infamie propre à accélérer l'accumulation du capital. Qu'on lise, par exemple, les naïves Annales du commerce, de l'honnête A. Anderson. Ce brave homme admire comme un trait de génie de la politique anglaise que, lors de la paix d'Utrecht, l'Angleterre ait arraché à l'Espagne, par le traité d'Asiento, le privilège de faire, entre l'Afrique et l'Amérique espagnole, la traite des nègres qu'elle n'avait faite jusque-là qu'entre l'Afrique et ses possessions de l'Inde orientale. L'Angleterre obtint ainsi de fournir jusqu'en 1743 quatre mille huit cents nègres par an à l'Amérique espagnole. Cela lui servait en même temps à couvrir d'un voile officiel les prouesses de sa contrebande. Ce fut la traite des nègres qui jeta les fondements de la grandeur de Liverpool ; pour cette ville orthodoxe le trafic de chair humaine constitua toute la méthode d'accumulation primitive. Et jusqu'à nos jours, les notabilités de Liverpool ont chanté les vertus spécifiques du commerce d'esclaves, «lequel développe l'esprit d'entreprise jusqu'à la passion, forme des marins sans pareils et rapporte énormément d'argent». Liverpool employait à la traite 15 navires en 1730, 53 en 1751, 74 en 1760, 96 en 1770 et 132 en 1792. Dans le même temps que l'industrie cotonnière introduisait en Angleterre l'esclavage des enfants, aux Etats-Unis elle transformait le traitement plus ou moins patriarcal des Noirs en un système d'exploitation mercantile. En somme, il fallait pour piédestal à l'esclavage dissimulé des salariés en Europe l'esclavage sans phrase dans le Nouveau Monde. Tantae molis erat (tant il était difficile) ! Voilà de quel prix nous avons payé nos conquêtes ; voilà ce qu'il en a coûté pour dégager les "lois éternelles et naturelles" de la production capitaliste, pour consommer le divorce du travailleur d'avec les conditions du travail, pour transformer celles-ci en capital, et la masse du peuple en salariés, en pauvres industriels (labouring poor), chef-d'oeuvre de l'art, création sublime de l'histoire moderne. Si, d'après Augier, c'est «avec des taches naturelles de sang, sur une de ses faces», que «l'argent est venu au monde», le capital y arrive suant le sang et la boue par tous les pores" (p.554-555).

"Le capital, dit un Quarterly Reviewer, fuit le tumulte et les disputes et est timide par nature. Cela est très vrai, mais ce n'est pas pourtant toute la vérité. Le capital abhorre l'absence de profit ou un profit minime, comme la nature a horreur du vide. Que le profit soit convenable, et le capital devient courageux : 10 % d'assurés, et on peut l'employer partout ; 20 %, il s'échauffe ; 50 %, il est d'une témérité folle ; à 100 %, il foule aux pieds toutes les lois humaines ; 300 %, et il n'est pas de crime qu'il n'ose commettre, même au risque de la potence. Quand le désordre et la discorde portent profit, il les encourage tous deux ; à preuve la contrebande et la traite des nègres" (F.J. Dunning, Trades' Unions and Strikes : their Philoso-phy and Intention, London, 1860, p.35-36, repris en note 17, p.699).

XXXII : La tendance historique de l'accumulation capitaliste

"Ainsi donc ce qui gît au fond de l'accumulation primitive du capital, au fond de sa genèse historique, c'est l'expropriation du producteur immédiat, c'est la dissolution de la propriété fondée sur le travail personnel de son possesseur" (p.556).

La dissolution des rapports féodaux a entraîné l'apparition de petits producteurs indépendants, travaillant pour eux. Mais le capitalisme ne pouvait s'en contenter.

"Ce régime industriel de petits producteurs indépendants, travaillant à leur compte, présuppose le morcellement du sol et l'éparpillement des autres moyens de production. Comme il en exclut la concentration, il exclut aussi la coopération sur une grande échelle, la subdivision de la besogne dans l'atelier et aux champs, le machinisme, la domination savante de l'homme sur la nature, le libre développement des puissances sociales du travail, le concert et l'unité dans les fins, les moyens et les efforts de l'activité collective. Il n'est compatible qu'avec un état de la production et de la société étroitement borné. L'éterniser, ce serait comme le dit pertinemment Pecqueur, «décréter la médiocrité en tout». Mais, arrivé à un certain degré, il engendre de lui-même les agents matériels de sa dissolution. A partir de ce moment, des forces et des passions qu'il comprime commencent à s'agiter au sein de la société. Il doit être, il est anéanti. Son mouvement d'élimination transformant les moyens de production individuels et épars en moyens de production socialement concentrés, faisant de la propriété naine du grand nombre la propriété colossale de quelques-uns, cette douloureuse, cette épouvantable expropriation du peuple travailleur, voilà les origines, voilà la genèse du capital" (p.556).

"Dès que ce procès de transformation a décomposé suffisamment et de fond en comble la vieille société, que les producteurs sont changés en prolétaires, et leurs conditions de travail en capital, qu'enfin le régime capitaliste se soutient par la seule force économique des choses, alors la socialisation ultérieure du travail, ainsi que la métamorphose progressive du sol et des autres moyens de production en instruments socialement exploités, communs, en un mot, l'élimination ultérieure des propriétés privées, va revêtir une nouvelle forme. Ce qui est maintenant à exproprier, ce n'est plus le travailleur indépendant, mais le capitaliste, le chef d'une armée ou d'une escouade de salariés. Cette expropriation s'accomplit par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste, lesquelles aboutissent à la concentration des capitaux. Corrélativement à cette centralisation, à l'expropriation du grand nombre des capitalistes par le petit, se développent sur une échelle toujours croissante l'application de la science à la technique, l'exploitation de la terre avec méthode et ensemble, la transformation de l'outil en instruments puissants seulement par l'usage commun, partant l'économie des moyens de production, l'entrelacement de tous les peuples dans le réseau du marché universel, d'où le caractère international imprimé au régime capitaliste. A mesure que diminue le nombre des potentats du capital qui usurpent et monopolisent tous les avantages de cette période d'évolution sociale, s'accroissent la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégradation, l'exploitation, mais aussi la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste. Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe se brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés" (p.557).

XXXIII : La théorie moderne de la colonisation

"La première condition de la production capitaliste, c'est que la propriété du sol soit déjà arrachée d'entre les mains de la masse. L'essence de toute colonie libre consiste, au contraire, en ce que la masse du sol y est encore la propriété du peuple et que chaque colon peut s'en approprier une partie qui lui servira de moyen de production individuel, sans empêcher par là les colons arrivant après lui

d'en faire autant. C'est là le secret de la prospérité des colonies, mais aussi celui de leur mal invétéré, la résistance à l'établissement du capital chez elles" (p.561).

Cette condition de la propriété du sol par le peuple dans la colonie est subordonnée néanmoins à l'expulsion préalable des populations indigènes de ces terres.

"La suprême beauté de la production capitaliste consiste en ce que non seulement elle reproduit constamment le salarié comme salarié, mais que, proportionnellement à l'accumulation du capital, elle fait toujours naître des salariés surnuméraires. La loi de l'offre et de la demande de travail est ainsi maintenue dans l'ornière convenable, les oscillations du salaire se meuvent entre les limites les plus favorables à l'exploitation, et enfin la subordination si indispensable du travailleur au capitaliste est garantie ; ce rapport de dépendance absolue, qu'en Europe l'économiste menteur travestit en le décorant emphatiquement du nom de libre contrat entre deux marchands également indépendants, l'un aliénant la marchandise capital, l'autre la marchandise travail, est perpétué. Mais dans les colonies cette douce erreur s'évanouit. Le chiffre absolu de la population ouvrière y croît beaucoup plus rapidement que dans la métropole, attendu que nombre de travailleurs y viennent au monde tout faits, et cependant le marché du travail est toujours insuffisamment garni" (p.562).

C'est le cas notamment aux Etats-Unis. Ceux-ci devinrent au XIXème siècle le lieu où arrivaient la plupart des émigrés.

"Le courant de l'émigration se détourna tout bonnement des colonies anglaises vers les Etats-Unis. (...) D'une part, le courant humain qui se précipite tous les ans, immense et continu, vers l'Amérique, laisse des dépôts stagnants dans l'est des Etats-Unis, la vague d'émigration partie d'Europe y jetant sur le marché de travail plus d'hommes que la seconde vague d'émigration n'en peut emporter vers le Far West. D'autre part, la guerre civile américaine a entraîné à sa suite une énorme dette nationale, l'exaction fiscale, la naissance de la plus vile aristocratie financière, l'inféodation d'une grande partie des terres publiques à des sociétés de spéculateurs, exploitant les chemins de fer, les mines, etc., en un mot, la centralisation la plus rapide du capital. La grande République a donc cessé d'être la terre promise des travailleurs émigrants. La production capitaliste y marche à pas de géant, surtout dans les Etats de l'Est, quoique l'abaissement des salaires et la servitude des ouvriers soient loin encore d'y avoir atteint le niveau normal européen" (p.565-566).

"Mais ce qui nous occupe ici, ce n'est pas la situation actuelle des colonies, c'est le secret que l'économie politique de l'Ancien Monde a découvert dans le Nouveau, et naïvement trahi par ses élucubrations sur les colonies. Le voici : le mode de production et d'accumulation capitaliste, et partant la propriété privée capitaliste, présuppose l'anéantissement de la propriété privée fondée sur le travail personnel ; sa base, c'est l'expropriation du travailleur" (p.566).

Le fondement de l'arrivée des capitalistes au pouvoir n'est donc pas leur travail personnel, mais la dépossession violente et illégale des moyens de production détenus par les travailleurs individuels.